
3 1761 07988660 2





Le Capitaine Dupont

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

Chez le même Éditeur :

LES CONTES DE LA GUERRE.

Chez d'autres Éditeurs :

ROMANS

L'INSTITUTRICE DE PROVINCE.
MARCELIN GAYARD.
LA MATERNELLE.
LES OBSÉDÉS.
LA PROSCRITE.
LA FIGURANTE.
LA LISEUSE.

CONTES ET NOUVELLES

L'ÉCOLIÈRE.
LA BOITE AUX GOSSES.
M'AME PRÉCIAT.
LES CONTES DE LA MATERNELLE.
LA MÈRE CROQUEMITAINE.

A paraître :

LES NOUVEAUX CONTES DE LA MATERNELLE.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 2732.

LÉON FRAPIÉ

Le Capitaine Dupont

LES AMES TRAGIQUES
LES INGÉNUS — FIANCÉES
LES CŒURS AIMANTS



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

LE CAPITAINE DUPONT

Le Capitaine Dupont

I

LUI

La duchesse de Fontanges est restée jeune de visage et, malgré ses cheveux blancs, l'on ne croirait jamais que son admirable portrait, où elle ressemble à la Grande Mademoiselle, datera bientôt de trente ans.

Elle a organisé un hôpital annexe dans son château de Bellancourt et s'en est faite la directrice. Comme l'installation est vaste et permet des isolements opportuns, on lui a envoyé, en même temps qu'un certain nombre de blessés français, un officier allemand.

Le capitaine prince von Zugler est un homme de trente-cinq ans, grand, mince, avec de larges pieds, de grandes mains, — la tête petite, presque trop petite, — la toison fauve, la moustache à pointes, les yeux durs, inégaux.

Il parle notre langue très purement et il doit, sans nul doute, à son éducation française, quelque enjolivure d'esprit.

Mais il est infatué jusqu'à l'insolence de sa généalogie et il considère que c'est par une déférence bien due à sa haute noblesse qu'on l'a placé dans un établissement dirigé par une grande dame authentique.

Sa meilleure satisfaction est que Mme de Fontanges, dans la limite voulue par la stricte urbanité, daigne échanger avec lui de brèves paroles.

Un jour, il entame ainsi une phrase :

— Nous autres gentilshommes...

La duchesse, déjà hautaine en son attitude, se rejette encore en arrière et lance une brusque interruption, comme si la pire indécence venait de la scandaliser :

— Plaît-il, monsieur ?

Puis, glaciale :

— Votre façon de parler me fait penser aux peccadilles de vos compatriotes, récidivant à emporter l'horlogerie française.

Le prince blêmit :

— Madame la duchesse !

— Je m'explique, monsieur. Il n'est pas

permis sans usurpation à aucun Allemand de s'attribuer l'appellation de « gentilhomme ». Non ! à aucun, cela n'est permis ! Et je vais vous en donner la raison si indiscutable, que jamais évidence n'aura été plus criante, ni plus éblouissante...

Un temps significatif : « Vous êtes prêt ? Vous prenez note ? », puis lentement et avec force :

— L'inattaquable, la mirifique raison, c'est : qu'en langue allemande, il n'existe pas d'équivalent au mot français : gentilhomme !

Un coup de rire et crescendo :

— Si le mot n'existe pas chez vous, c'est évidemment, c'est incontestablement que l'objet correspondant n'existe pas ! Toute réalité exige son verbe !

Nouveau rire, pour en attester la lumière du soleil :

— Vraiment l'on ne saurait imaginer de dénonciation plus écrasante que cette absence de vocable : le fait d'être un gentilhomme n'existe pas en Allemagne ! Il n'est pas dans les moyens d'un Allemand de se comporter en gentilhomme !... Le sentiment de gentilhomme n'appartient pas au caractère de la race !

Le prince se rend bien compte que le mot

français « gentilhomme » a deux sens : 1° homme d'extraction noble; 2° homme de caractère noble, — et que la duchesse a en vue cette dernière signification.

Il comprend aussi que le mot allemand *edelmann*, s'il signifie à la rigueur « gentilhomme », a *uniquement* le sens de « seigneur », de personnage nanti d'un titre de noblesse. *Edelmann* désigne la classe, la catégorie sociale, — et non pas la valeur morale.

D'autre part, on dira d'un ouvrier anglais qu'il s'est conduit en « gentleman », — on dira de même d'un riche propriétaire. Si l'on disait d'un Allemand quelconque qu'il s'est conduit en *edelmann*, cela ne lui donnerait pas un brevet de « chic type ».

Après quelques mouvements de front effarés, indiquant que le prince fouille en vain dans les profondeurs de sa langue maternelle, il proteste quand même :

— Oh! madame la duchesse, votre curieux paradoxe...

— Comment! monsieur, vous osez!... Faut-il donc vous infliger une démonstration plus cruelle?... Mais, monsieur, chez les autres gens, dans les autres langues, notre mot a son

équivalent : les Anglais ont le terme de « gentleman » et l'univers entier sait quelle en est la valeur, — les Italiens ont « galante huomo ».

— Permettez...

— Oh ! brisons là, monsieur, pour vous-même : ce n'est pas en voulant à toute force vous approprier le bien d'autrui que vous acquerrez la grâce qui vous manque...

*
* *

La superbe du prince est réfractaire à toute épreuve. La duchesse, pense-t-il, s'est plu, dans un esprit agressif, à jouer sur les mots. Lui, prince von Zugler, ne pourrait pas se targuer d'être un gentilhomme? Allons donc !

Il s'agit, en somme, pour être tel, de savoir manifester une sorte de courtoisie libérale vis-à-vis des gens. C'est précisément ce qu'il fait, — avec des nuances, des degrés dans la condescendance, bien entendu, — mais, enfin, il va jusqu'à une politesse relative envers les inférieurs, à l'occasion des services qui lui sont rendus. Magnanimité incroyable : il lui arrive même, en détournant la tête, de remuer les lèvres, pour un merci presque perceptible, à qui? à Fanchette, la fille de service!... Et

pourtant chacun sait que le mépris de la femme fait partie de la philosophie allemande, qui est la plus docte du monde.

Voyons, voyons, ces messieurs les officiers français ont beau parler une langue riche du mot gentilhomme et posséder l'honneur et la bravoure, — il les dépasse de cent coudées pour l'aristocratie d'aspect et de manières, — lui grand seigneur, de lignée immémoriale.

Parmi les blessés français, prenons, par exemple, le seul officier du même grade que lui-même : le capitaine Dupont (une prime à qui trouvera un nom plus roturier), passons sur la vétusté de son uniforme (la négligence n'est pas toujours signe de pauvreté, — et, au pis-aller, la médiocrité de fortune n'exclut pas toujours la noblesse), — mais sa physionomie est encore plus ordinaire que son nom ; une grosse tête qui voudrait être léonine et qui est plutôt canine, — des yeux vigilants, ridiculement clairs, un nez large, une forte moustache en croc, une bouche qui voudrait être spirituelle et qui doit tout juste savoir dire des gauloiseries, — bref, un air de commune honnêteté à la portée du premier magister venu. Il a beau aller le front haut, — il fait penser à

un brave homme de curé, — d'une sévérité bourrue, rempli de vertu, — et qui, à l'occasion, sait entendre la plaisanterie. Et ses décorations, si bellement gagnées soient-elles, n'y font rien ; il n'a pas ce je-ne-sais-quoi de naturel et de rare qui tient le vulgaire à distance : l'immobilité froide du visage, le resserrement du front, l'astuce du regard, le dédain des lèvres... Alors, comment lui reconnaître la moindre trace de « gentilhommerie » ! car enfin, seule, l'arrogance naturelle peut donner du prix à cette détente gracieuse en quoi consiste la courtoisie...

*
* *

Les blessés suffisamment valides passent les après-midi sous l'ombrage des vieux arbres qui dessinent un rond-point devant la façade du château. Des sièges rustiques sont éparpillés çà et là, le prince von Zugler a une place attitrée, où il reste ignoré, après l'échange obligatoire des saluts.

Dans le calme profond du parc, le moindre mouvement éveille l'attention. Un jour, peu après le déjeuner, la curiosité de chacun se porte vers le pavillon des concierges, derrière

lequel une personne s'est arrêtée, comme effrayée d'avoir à passer devant le monde.

C'est Fanchette qui s'en va — elle sera bientôt mère et Mme de Fontanges l'envoie en pension chez une sage-femme de la ville voisine.

*
* *

Fanchette est une fille coupable, — au regard de la stricte morale.

Il y avait deux orphelins recueillis au château, une lingère et un jardinier, qui s'aimaient bien sagement depuis l'enfance. Quand la guerre a éclaté, ils étaient à la veille de se marier, oh! mais littéralement : la toilette de la jolie petite fiancée était prête, la noce commandée... Alors, Fanchette a eu un instant d'égarement, — elle a cru que les formalités nuptiales étaient seulement retardées d'un brin de temps, — et puis quoi ! elle a suivi l'élan universel; ne devait-elle pas donner toute sa tendresse au défenseur appelé par la patrie, ne devait-elle pas faire qu'il partît sans regret, riche de bonheur, d'espoir, et comme déjà victorieux...?

Et le cher soldat ne reviendra pas.

Pauvre Fanchette, non seulement son état

l'a rendue tout à fait difforme — mais les peines de son cœur et le tourment de sa conscience l'ont tristement défigurée. La voici, convenablement habillée pour son départ — et pourtant elle apparaît comme « la misérable », — la honte et la laideur semblent peser sur elle, — et ne faut-il pas que, pour plus de disgrâce, elle porte, en tirant l'épaule, un paquet grossier fait d'une étoffe nouée aux quatre bouts ?

Et parce que son promis est mort au champ d'honneur, tout le monde sait l'histoire de Fanchette.

Aussitôt qu'elle a été reconnue, un mot d'ordre passe de bouche en bouche :

— Dites donc, n'ayons pas l'air de faire attention...

— Oui, la meilleure charité c'est de lui donner à croire qu'elle passe inaperçue...

Mais l'un des assistants s'est levé, — mais aussi le prince von Zugler, renversé dans un fauteuil, ajuste son monocle et attend avec dégoût que la misérable cesse d'offenser le paysage.

Au bout d'un instant, il se dresse d'un bond et rectifie militairement son attitude cérémo-

nieuse. La duchesse de Fontanges est près de lui :

— Je vous en prie, dit-elle, veuillez continuer à regarder.

D'un signe du menton, elle montre le capitaine Dupont qui aborde Fanchette et qui, pour l'accompagner à la gare, la débarrasse de son baluchon.

Un personnage tout d'une pièce, le capitaine Dupont : son visage, à la fois grave et ouvert, dit le respect de la femme, l'inaltérable, l'indestructible respect de la créature femme. Il y a, dans l'avenant de sa physionomie, comme un règne naturel de bonté, et il y a, dans sa martiale attitude, la juste fierté, — non pas celle qui humilie, mais celle qui protège, — la fierté honorante, qui offre une part d'elle-même et s'affirme pour partager davantage.

Le prince von Zugler, après un coup d'œil de haut en bas sur le capitaine, ramène son regard vers la duchesse : il ne comprend pas...

Alors, la grande dame, hautaine de tous ses quartiers de noblesse, — l'index impérieux, la voix sévère, — renseigne et confond l'incapable :

— Un gentilhomme !

II

LE ZOUAVE

Les ruines d'un village aux environs de Verdun.

Le capitaine Dupont est assis, en train d'écrire, dans la cave ajourée qui lui sert de bureau. Il se lève et va droit au « bonhomme ».

— Ah! c'est vous le zouave !... il paraît que vous êtes une forte tête, et que vous allez semer le mauvais esprit dans toute ma compagnie...

— Mon capitaine...

— Mon garçon, regardez-moi : je ne sais pas s'il est vrai, comme on le prétend, que j'ai une certaine ressemblance avec le père Joffre, mais je sais que la franchise est mon habitude. Eh bien ! apprenez que, sans le vouloir, par le fait de l'obscurité, j'ai entendu vos propos que

voici : « Ah! là là! faut pas s'en faire, — moi je m'en fais pas, — je me fiche de tout, à commencer par les croix et citations... »

— Mon capitaine, je veux dire que j'ai le moral d'attaque, sans avoir besoin de récompense.

— Oui, avec votre barbe, avec l'effronterie anguleuse de vos traits, vous avez bien la tête du zouave classique et l'on voit que vous n'êtes pas un timide agneau... Mais, vous avez aussi un air bougrement soucieux pour quelqu'un qui ne s'en fait pas...

— Mon capitaine, l'un n'empêche pas l'autre : je m'en fais pas et je m'en fais tout de même... Je suis bon tant qu'on est dans l'action, mais au repos j'ai un peu le cafard, rapport à des sales coups qui me sont arrivés...

— J'en étais sûr... Écoutez : il y en a ici deux ou trois qui ne valaient pas cher non plus à leur arrivée : ils se sont confessés à moi et, maintenant, ce sont des types épatants... Libre à vous de les imiter... Bien entendu, vous n'avez rien à craindre, tout ce que je pourrai faire, ce sera de vous dire, sans mitaines, ma façon de penser... Tenez, nous allons nous débarrasser tout de suite de l'aveu le plus dur :

si votre capitaine avait dû faire un rapport contre vous, quel libellé aurait-il employé?

— Comme libellé, dame! ça serait... ça aurait pu être : « S'est révolté devant l'ennemi... »

— Diable! Ensuite?

— « A fait tuer son lieutenant... »

— Bougre!... Et encore?

— « A prêté la main à l'ennemi... »

— Assez!... Je veux dire : passons aux détails.

— V'là l'histoire, la première. Un matin de brouillard, on se porte en avant, et tout d'un coup, au sortir d'un ravin, qu'est-ce qu'on aperçoit? au moins deux bataillons de Boches alignés en rangs serrés, qui avaient l'air de nous attendre, qui ne bougent pas, rien, à notre apparition! Halte! Le lieutenant Gommier nous fait aligner à cent mètres d'eux, — il faisait fonction de capitaine, — professeur, dans le civil, qu'il était — je l'aimais bien, — c'est-à-dire, tous on l'aimait bien, — mais moi, il avait l'air de me gober assez : je lui avais dit quelque chose qui lui avait fait plaisir, — oh! sans malice, je ne suis pas peloteur de mon naturel. — Donc, on s'aligne...

— Qu'est-ce que vous aviez dit à votre lieutenant?

— J'avais dit : « Mon lieutenant, avec vous on ira n'importe où : dans l'eau, dans le feu, dans la mélasse... et puis, n'ayez crainte, si vous êtes tué, on vous rapportera; ils n'auront pas vot' viande! » Alors, n'est-ce pas, il était tranquille, rassuré pour son avenir, il pouvait tout risquer, il savait que les Boches n'auraient pas sa viande...

— La suite...

— Donc, il fait passer ses ordres et avec explications, puisqu'on avait le temps. « L'ennemi dissimule des mitrailleuses derrière ses lignes; si nous chargeons, il se rejette de côté et nous sommes fauchés sans pouvoir l'atteindre. Par conséquent, quoi qu'il fasse pour nous forcer à attaquer, ordre formel de ne pas bouger... Il ne s'agit du reste, que d'un peu de patience, — il y a de l'artillerie en route, derrière nous. » Vous parlez, mon capitaine, qu'on n'avait pas besoin de tant d'explications... On connaissait assez d'exemples : de l'infanterie, des chasseurs et même de la cavalerie qui avaient salement trinqué par le truc du rideau devant les mitrailleuses, — et, rien

rien à faire : un ouragan, — au lieu d'être de l'air, du vent, qui déjà renverserait tout, — c'est du fer! — vot' poitrine a beau foncer dedans à pleine rage, elle est moins dure que du fer...

Alors, le commandement étant bien compris, on se cale, solides et d'aplomb, l'arme au pied, pour s'entêter là, en face des Boches, aussi longtemps qu'il faudra... On rigole même en pensant que c'est eux qui seront verts, et qu'en somme on les amuse, tandis que nos canons s'amènent.

Il faut vous ajouter, mon capitaine, que non seulement on les voyait, mais on les entendait comme je vous entends; le vent portait vers nous, — un vrai râclement de corbeaux, la voix de leurs sergents.

Au bout d'une heure, voilà un officier qui arrive devant eux, comme pour les passer en revue, — un jeune, raide, avec un monocle, une figure presque de jolie femme, mais un air insolent. Il est rejoint par deux autres plus vieux, alors il nous montre à eux et il se met à les faire rire de nous; on devine qu'il envoie des boniments, mais en gardant son sérieux pour charrier davantage, et il secoue la tête,

censément pour nous admirer : « Sont-ils beaux, sont-ils épatants!... »

Vous parlez, mon capitaine, qu'on serrait le fusil, — mais en même temps on clignait ferme : « T'auras beau faire, tu voudrais bien nous avoir, mais tu nous auras pas... »

Seulement, voilà-t-il pas ce chic monsieur l'officier boche qui se met à s'adresser à nous en français, en vrai français, mon capitaine, avec même un accent de Paris — un accent fait pour acheter le monde, — et en plus de ça — lui qui était si redressé l'instant d'avant, — les deux mains dans les poches, tout ballochant comme un mecqueton de la barrière :

— Eh bien! voyons, les zouaves, en avant!... En avant, donc, les zouaves!...

Ah! mon capitaine, y a plus eu de commandement, d'obéissance, y a plus rien eu... la Mort en personne ne nous aurait pas retenus!... On a dit que j'avais sauté le premier, — je crois plutôt qu'on a sauté tous ensemble. Et ce qu'on savait, ce dont on était sûr comme de voir clair est arrivé : les Boches se sont écartés, et leurs mitrailleuses nous ont fauchés.

Ah! y en a eu des tués, et, dans les survi-

vants, pas un, vous entendez, mon capitaine, pas un qui n'ait eu au moins trois ou quatre blessures... La plaine n'était qu'un tapis rouge... C'est que chez nous, les blessés ont beau pisser le sang par tout le corps, ils ne s'arrêtent pas de charger, — y a que les morts qui s'arrêtent...

Et pour lors, on s'était élancé si tellement comme la foudre, que tout de même, on les a mouchés à la baïonnette, les mitrailleurs, et juste notre artillerie a délogé les deux bataillons, à droite et à gauche, qui allaient encore nous tomber dessus.

Et j'ai rapporté mon pauv' lieutenant, comme je lui avais promis, car vous comprenez bien que quand il nous a vus cavaler malgré ses ordres, malgré sa défense, il a comme volé par-dessus nous et, sabre en l'air, il a pris la tête de la charge...

— Et après?

— L'autre histoire... Cette fois-là, par une explosion de mines, je me retrouve blessé aux jambes, avec un Boche, fadé aussi, à côté de moi. Pas un brancardier à l'horizon, et le Boche me montre qu'il a l'artère coupée au

bras gauche : « Camarade, cinq petits, secours! secours!... » J'ai oublié mon devoir de détruire l'ennemi, j'y ai ligaturé son bras, sans quoi il était fichu... Ma seule excuse est que je l'ai engueulé comme il faut, oh! mais, à fond!

Et je l'ai pas laissé répondre — d'abord il sentait mauvais de la bouche et je l'ai prévenu tout de suite que ça m'incommodait : « Ferme ça! tu tapes du porte-pipe! Parfaitement, je cause français : tu tapes du porte-pipe, tu vas m'asphyxier.

Ensuite, je lui en ai poussé une romance : « Cochon! fumier! qu'est-ce qu'elle t'avait fait la Belgique? Veux-tu me le dire? Et chez nous, qu'est-ce que tu fais chez nous? C'est-il nous qu'on est allé te chercher? » Enfin, je lui ai tellement secoué le moral, que tout d'un coup — justement comme je lui répétais encore : « qu'est-ce que tu fais chez nous! » il s'est trotté, la vache, puisqu'il n'avait pas de blessures aux pattes... Il en fait donc un de plus par ma faute — et quand je pense à mon lieutenant... Ouf! ça y est, je suis confessé...

— Oui, je vois... Votre cafard, c'est que vous ne sentez pas assez de remords au sujet

de votre brave lieutenant... Votre cafard, c'est la peur d'être un salop... l'indécision, vous ne savez pas au juste ce que vous êtes... Mais, bon Dieu! c'est pas un motif pour avoir tout le temps à la bouche des paroles indignes d'un soldat.

— Enfin, mon capitaine, quand les copains me charrient : « T'en fais une gueule sérieuse! Monsieur est pistonné pour la croix? il attend avec impatience? » — je suis bien forcé de répondre : « Moi! je m'en fais pas : croix, citation, je laisse ça aux peureux... » Ou alors, qu'est-ce que je répondrai?

— Vous êtes de Paris? de l'Assistance?

— J'ai eu des père et mère, seulement, mon père... la politique... les grèves... on a vite fait de condamner un homme...

— Ça va bien... Qu'est-ce que vous répondrez?... Regardez-moi! Fixe!... Vous répondrez : « Je fais une gueule d'enflé parce que je suis ami avec le capiston... » Allez, rompez! la messe est dite...

III

HONNÈTETÉ

A quarante ans, le capitaine Dupont possédait encore tant de jeunesse, qu'il entraînait sa Compagnie, comme par plaisir, aux plus téméraires exploits.

Au début de la guerre, il commandait un escadron de hussards, — une terrible blessure au ventre avait fait qu'il ne pouvait plus être qu'un médiocre cavalier, il avait demandé à passer dans l'infanterie et là il s'en donnait à cœur joie de « cavaler » à pied, malgré les réprimandes inquiètes du major.

Le jour où il fut blessé aux jambes, il ne se plaignit pas des souffrances physiques, mais le supplice de l'immobilité forcée lui parut intolérable.

— Voyons, docteur, la vérité : combien de

temps vais-je rester ainsi étendu sur une chaise-longue ?

— Quelques semaines...

— Jamais!... plutôt mourir !

— Allons donc! Vous êtes à Paris, dans un hôpital auxiliaire, avec une chambre pour vous tout seul; eh bien ! ayez des visites...

— Mes amis sont mobilisés.

— Leurs femmes...

— Des honnêtes femmes...

— Justement! Voulez-vous bien vous divertir?

Le capitaine Dupont fronça les sourcils ; oui, il avait une face gauloise, à la fois énergique et indulgente, — oui, dans ses yeux clairs, la hardiesse intellectuelle se mêlait parfois à la rudesse de volonté, — et il ne détestait pas la plaisanterie, pourvu qu'elle fût de bon aloi, — mais il ne plaisantait pas sur l'honneur : il respectait les femmes de ses amis, — comme toutes les femmes sans exception, — et, au besoin, il eût exigé qu'on les respectât devant lui.

Il prononça sèchement :

— Des femmes irréprochables, — je vous répète...

Le vieux docteur, — une sommité, un professeur de la Faculté, se récria :

— Oh ! capitaine, un simple divertissement d'esprit, et bien innocent ! Choisissez quelques femmes avec qui vous soyiez suffisamment libre en paroles, — et amusez-vous, — sans même qu'elles y prennent garde, notez bien, — à faire la distinction entre celles qui sont des anges de vrai, — et celles qui sont des anges d'occasion, c'est-à-dire telles, parce que le diable ne les a pas tentées.

— Parbleu ! voilà qui m'amuserait joliment, — et me ferait prendre mon mal en patience !... Mais y a-t-il moyen, sans les offenser aucunement, ces chères amies?... Il ne me faut rien qui ne soit digne d'un galant homme... Quand je plaisante, j'aime le faire le front haut, et que la malice de mes yeux n'exclue pas la propreté du regard... Tenez : une femme d'un noble caractère, Mme Deléhan, se plaît à me dire : « mon cher capitaine, — au moral, vous vous appelez Du Pont, en deux mots... » Je tiens à la particule morale.

— Écoutez, — pour l'amusette en question, il faut précisément n'être pas un mufle... Il faut, comme c'est votre cas, avoir des

lettres, du bel esprit, de la philosophie...

Le capitaine Dupont écouta, — puis il rédigea, en souriant, une liste de jolies femmes à implorer : « Chère madame, auriez-vous la charité de venir voir un pauvre blessé... »

*
* *

Il choisissait adroitement un instant bien détaché, — après le premier feu de la conversation, — et alors, avec un sérieux énigmatique, — sa face gauloise toute éclairée de rousseur, — il prenait un ton lent et appuyé qui rendait ses paroles importantes : « Oh ! chère madame, vous allez peut-être savoir... Je cherche, je ne trouve personne pour me donner le second vers de ce considérable, de cet impressionnant tercet :

> Honni soit le crétin, l'idiot, l'âne bâté,
> Qui...
> Aux choses de l'amour, mêla l'honnêteté.

Et c'était, en effet, très amusant de voir la dame « se classer » toute seule, suivant sa façon de répondre.

Il y avait la sotte, qui faisait de grands yeux, sans idée :

— Non, capitaine, je ne sais pas...

Il y avait la maligne, dont le regard s'illuminait, et qui, ma foi, éclatait de rire à belles dents :

— Oui! quel est l'âne bâté?...

Il y avait la prude sincère, qui fronçait les sourcils, présentait un front de Diane inaccessible et déclarait sèchement :

— J'ignore, monsieur, et vous m'excuserez de vous dire adieu, je dispose de peu de loisir...

*
* *

Le jour où Mme Deléhan fut devant lui, le capitaine Dupont ne put se défendre d'une singulière palpitation : curiosité, intimidation. Pensez donc : un visage aux traits purs, une encolure de déesse, un port de tête où la grâce n'excluait pas la majesté, et avec cela, beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur.

Tranquillement supérieure, elle le regarda en face, aussi peu influencée que s'il avait dit : « Je cherche l'adresse égarée d'un ancien fournisseur. » Puis, la mine réfléchie :

— Je ne connaissais pas votre tercet, mais je sais fort bien une chose : la bonne bête qui a

volontiers coutume de mêler l'honnêteté aux choses de l'amour, ce n'est pas l'homme, c'est la femme...

Le capitaine essaya de protester :

— Oh ! madame, ne jouons pas sur les mots ! L' « honnêteté » du poète, c'est la pudeur, la retenue morale...

— Et s'il me plaît, à moi, de vous prouver que, devant même la fatalité de l'amour, la femme peut garder le souci de cette honnêteté qui est : la justice, la bonté...

— Permettez...

— Non ! C'est évidemment pour me faire parler que vous avez sorti votre citation poétique ; vous seriez donc bien aimable, ô noble sire, de consentir à m'écouter.

J'ai une petite couturière : vingt ans, blonde, rose, jolie : le type de Belleville. (Il existe, dans chaque faubourg de Paris, un type féminin très caractérisé.)

Le père est mobilisé, la mère a déserté depuis longtemps et ma jeune Pierrette la remplace auprès de trois « frangins » qui sont encore des écoliers.

Je lui témoigne la sympathie qu'il faut, et,

lorsque l'occasion s'offre, elle me parle à cœur ouvert.

Elle a poussé dans une de ces maisons à population ouvrière, où filles et garçons font un mélange insouciant : ils ont ensemble cinq ans, dix ans, puis dix-huit ans. La promiscuité, qui ne laisse rien ignorer, devient parfois la meilleure des protections. La preuve : ma petite Pierrette est d'une inaltérable sagesse.

Dès qu'elle a eu attrapé sa seizième année, deux garçons de sa génération ont manifesté des velléités de galanterie. Elle les a remisés nettement :

— Si vous voulez que l'on continue à se causer, n'essayez pas de me dire des bêtises.

Mais maintenant que ses deux amoureux sont soldats, elle ne peut pas les empêcher d'écrire leurs sentiments. Que faire ? Elle répond à Paul en lui parlant d'Émile, et à Émile en lui parlant de Paul.

Or, elle m'a confié que, l'absence aidant, son cœur a parlé. Elle aime l'un des deux et non pas l'autre.

Étonnement de ma part :

— Puisque votre choix est fait, pourquoi tenir la balance égale entre vos deux prétendants ?

— Mon choix est fait seulement s'ils reviennent tels qu'ils sont partis, mais si l'un revient plus éprouvé que l'autre, ce sera lui que je choisirai; tant pis pour moi si ce n'est pas mon aimé.

— Oh! oh!

— Que voulez-vous, madame? Ce sont deux pauvres garçons. Au retour, ils n'ont rien à retrouver, rien comme choses auxquelles on tient, même pas de meubles, même pas de vêtements, et rien comme famille, comme amitié. Alors, s'il y en a un des deux qui revient estropié, — supposons, — ce serait trop injuste que je me refuse encore par-dessus le marché; vraiment ce serait trop injuste! Ce n'est pas possible!...

Vous n'imaginez pas la force contenue dans ces paroles. Il y avait là un sentiment venu des profondeurs de la race : ça existait, ça se voyait, ça criait, l'impossibilité vitale de l'injustice.

J'ai, cependant, lancé ma contradiction, de l'air supérieur qui sied à une femme de mon rang :

— Voyons, ma pauvre enfant, il s'agit pour vous de tout l'avenir; c'est votre bonheur

même qui est en question. Les considérations de justice ou de non-justice ne doivent pas vous troubler; vous aimez l'un plutôt que l'autre, c'est un fait : vous n'en êtes pas responsable et vous n'y pouvez rien changer. Avez-vous bien réfléchi à cette perspective monstrueuse de laisser l'aimé pour vous donner au pas-aimé, rendu encore moins attrayant par son infortune?... Sachez-le, l'amour n'est pas la pitié; l'amour est plus fort que tout, il se venge lorsqu'on le méconnaît. C'est très beau d'épouser par bonté d'âme un garçon indifférent à votre cœur. Et si vous le trompez, presque par la force des choses?

L'humble Pierrette a trouvé cette réplique :

— Le danger serait d'épouser l'aimé sans écouter la justice... Il y aurait à craindre cette punition : que je ne trompe mon mari par pitié pour l'autre... Mais, épousant le pas-aimé, je suis sûre de moi...

Un silence, puis ce commentaire :

— On peut toujours retenir son désir d'embrasser; mais comment s'empêcher d'être aveuglée par les larmes?

— Soit! ai-je fait avec un haussement d'épaules. Et, en moi-même, j'ai ajouté : seu-

lement, ma chère petite, avec le mariage uniquement pour la justice, au festin conjugal infortunée convive, vous risquez fort d'aimer par cœur, comme on dîne par cœur, faute d'appétit...

Pierrette devina-t-elle vaguement ma restriction ? Elle eut vers moi un coup d'œil oblique, aussi vite rentré sous les paupières que décoché ; puis, le regard ainsi baissé, le visage sévère, à la fois hautain et résigné, elle songea :

— Une fois, étant petite, j'ai donné ma tablette de chocolat à un gosse qui n'avait rien ; j'ai donc mangé mon pain sec... Et voilà que, par l'idée d'avoir eu raison, il m'a semblé que mon pain avait tout de même un bon goût de chocolat...

Allons, allons, beau capitaine, laissez ce mot, et rendez les armes à mon amie Pierrette, car c'est vous qui l'êtes « chocolat », pour parler son pittoresque langage.

Vous voyez, en effet, que ce n'est déjà pas si ridicule de mêler quelque probité aux choses de l'amour, puisque, s'il y a le ragoût du vice, il y a certainement aussi le ragoût de l'honnêteté.

IV

EN PARADIS

Quand on avait dit : « Les poilus du père Dupont », on avait tout dit.

En effet, le capitaine Dupont possédait une telle faculté d'agir sur les gens, qu'il avait mis tous ses bonshommes au même diapason de bravoure et de bonne humeur.

Sa compagnie, — la Dupontoise, s'il vous plaît, — se composait maintenant d'anciens auxiliaires devenus bons pour le service armé, — des hommes de tous les âges, entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, — artistes, employés, gens d'affaires, Parisiens pour la plupart, — et qui, ma foi, ne boudaient pas à l'offensive. Quant au moral, — ils se piquaient d'en avoir un épatant, — et de fait, ils montraient une gaieté railleuse, effrontée, que la mort même ne démontait pas. — On aurait

presque pu leur reprocher de trop rigoler, sans égard pour ceux qui tombaient au champ d'honneur.

Ils finissaient par exagérer « la force de caractère » dont le capitaine Dupont leur donnait la recommandation et l'exemple.

Quelqu'un qui se trouva mal loti, le jour où on le versa dans cette compagnie de chineurs, — ce fut le nommé Pouvreau, curé de son métier. Un curé de campagne, qui gardait son air de marchand de sermons sous le costume militaire : la quarantaine, grand, maigre, noir de poil, et la figure anguleuse, couleur pain d'épice. A ce manque de séduction, il ajoutait souvent une contraction dure des sourcils et une moue amère, douloureuse ou irritée...

Lui, il ne venait pas de l'auxiliaire, — il était au front depuis le début de la guerre, — et, à défaut de blessures, il avait attrapé deux ou trois citations. Au demeurant, un vrai soldat, pareil aux autres, sauf qu'il ne chahutait pas et usait d'un langage sans gros mots. Il fumait la pipe, — mal d'ailleurs, — en crachant tout le temps; et, quand il recevait de l'argent ou des colis, il payait des litres, il fadait avec les mouisards.

Seulement, — puisque tel était l'esprit de la compagnie et que tous ces poilus se charriaient les uns les autres, — on réservait la meilleure part de moquerie à Pouvreau.

D'abord, on l'affublait d'une kyrielle de sobriquets; comme il était peu loquace : le père Laconique, — puis : l'Aumônier, la Calotte, la Rosière, etc. Là, ceux qui croyaient l'embêter en étaient pour leurs frais, — il répondait à n'importe quelle appellation, avec un sérieux empressé, comme s'il entendait son vrai nom, — à telle enseigne que la drôlerie, voire la supériorité, passaient de son côté.

Mais, où il faisait une sale poire, c'était quand on racontait devant lui de ces gauloiseries, de ces énormes obscénités qui sont chères aux troupiers! Une fois qu'il était seul à ne pas partager la grosse hilarité des copains, l'un de ceux-ci lança une définition qui fit fortune :

— Messieurs les Pas-bileux, zyeutez-moi notre ami La Pudeur!... C'est ce que nous appellerons : « avoir l'air teigneux... »



Un dimanche après-midi, — la compagnie est au repos en troisième ligne. Une vingtaine de poilus se sont groupés dans une cour de ferme, où les démolitions d'un bâtiment bombardé leur ont fourni de quoi s'asseoir.

On est en janvier; il fait un froid brumeux qui engourdit la langue des plus intrépides bavards. On n'échange que des bouts de phrases sur la saison, sur la durée de la guerre et les nouvelles que chacun a de chez soi.

Le curé Pouvreau, interrogé, dit qu'il est originaire de la Vendée, — là-bas, en face Noirmoutiers. Sur quoi, un Parigot souffle à son voisin :

— Vise donc le Chouan, s'il a l'air teigneux!

Et le voisin de s'écrier :

— Ohé! père Laconique, fais-nous un sermon, t'as l'air en train!... Vous ne trouvez pas qu'il a l'air folâtre?

Les rires éclatent :

— Oui, on dirait qu'il va nous offrir l'extrême-onction...

— Je réclame les secours de la religion, passe-moi du tabac, l'Aumônier.

Tout en refilant sa blague au quémandeur, voilà mon curé Pouvreau qui réfléchit tout haut :

— A propos d'extrême-onction, vous me faites penser à un village de Belgique...

Puis il se tait, plus rien. Ça ne faisait pas l'affaire des assistants ; ils se mettent tous après lui :

— Mon vieux, t'as commencé une histoire, il faut la finir.

— Accouche ! père Sévère...

— Par saint Teigneux, ton patron, nous t'adjurons de charmer nos esgourdes !

— Frères ! on va tirebouchonner !... Tu disais donc que c'était en Belgique...

Mon curé Pouvreau finit par s'exécuter, comme ça, simplement, un peu en rêvant, les mains croisées sur son ceinturon.

— Nous avions repris un village, et lâchés à notre fantaisie, nous visitions les ruines. Par extraordinaire, l'église était encore debout, elle m'attira immédiatement. Devant la porte, comme s'il avait voulu s'y réfugier, je trouvai un des nôtres étendu sans mouvement : de la tête aux pieds, il était criblé de projectiles et arrosé de liquide corrosif.

« A force de le tâter, je m'aperçois qu'il vivait encore; je l'ai donc rentré dans l'église et allongé sur un banc, plutôt que de le laisser mourir dehors, à la pluie. Et, pétrifié, en quelque sorte, je suis resté assis auprès de lui; sa tête n'avait plus aspect humain, il n'avait plus de nez, on ne distinguait plus la forme de la bouche...

« A part les deux bancs placés au milieu, sous la nef, l'église était nue; le crépuscule entrait par les vitraux brisés; les grands murs solennels, au delà du toit crevé, semblaient toucher le ciel. Aucun bruit.

« Tout à coup, je tressaille : par l'orifice qui avait été la bouche et d'où sortait déjà un filet de sang, voilà que s'échappe un souffle perceptible!

« Je me penche et, au bout d'un moment, je saisis des mots articulés, — oh! mais l'épouvante : une voix faite de petits grincements pointus, pareille à l'émission d'un mauvais phonographe entendu de très loin, — et un dévidement ininterrompu, sans ponctuation, donnant l'impression du ressort brisé, du dernier rouleau de paroles qui se vide...

« Ça a d'abord été des plaintes, des cris :

« Ah! là là, que j'ai donc mal! Holà! holà! »

« Je dis des cris... et pourtant les « holà! » étaient plus bas que les autres mots, mais l'impression de cris n'en était que plus effrayante : la souffrance mangeait même la voix.

« Puis, ce fut l'expression d'une pensée suivie :

« — Ça y est! Je suis crapsé. Holà! holà! v'là l'enfer qui commence!

« Oui, mes amis, il se figurait être mort et être en enfer!

« Et voici ce qui est sorti, vite, vite, sans arrêt, de ce corps inanimé :

« — Holà! je suis donc su' l' gril!... Pardon! je demande pardon!... J'sais bien : tout ce qu'on a fait de mal depuis sa naissance, c'est inscrit, et ça reparaît... Holà!... Alors, j'ai été coupable... j'sais bien... Mais faut dire aussi les excuses... On était trop d'enfants à la maison... la misère... on avait faim, on avait froid... tout petit, tout petit, on souffrait sans le mériter... on recevait des coups... Holà! A dix ans, une fois, j'ai volé des abricots chez la fruitière... j'en avais jamais mangé... c'était pour y goûter. Holà!... C'est malheureux d'être en enfer pour ça... J'ai plus recommencé...

« — J'y suis peut-être aussi à cause de Titine... On n'était pas mariés... C'est mal... Et puis, avant moi, elle avait traîné, traîné... tombée au plus bas... On devrait aimer que dans l'honnêteté... J'sais bien... Holà! mais quand t'as rien, que t'es un malheureux et surtout pas bien beau...? De trop pleurer, étant petit — et puis d'être tant et tant battu, ça n'a pas l'air, mais ça vous rend pas beau quand on est grand... Alors, personne vous aime... Holà! Holà!...

« — J'sais bien... On me charriait assez à l'atelier à cause de Titine... Quand c'est que je l'ai ramenée, comme on ramène dans sa chambre un chien perdu, je l'avais trouvée sur un banc, la nuit... elle attendait de mourir là... elle était malade de la poitrine, elle toussait trop... on n'en voulait plus. Ça m'a fait trop de peine... Holà! Et après, quand c'est qu'elle m'a raconté sa vie d'étant petite, ça me ressemblait... elle avait jamais eu de chance... ça me faisait mal, son injustice, comme si que c'était moi... Et puisque tout le monde y jetait la pierre, je l'ai donc gardée... je gagnais assez pour la soigner... Holà! holà!... Si maigre, si abîmée... elle était si laide, fallait bien que je

l'embrasse... fallait bien que je l'aime... Holà! Ho... »

*
* *

Le narrateur s'arrête. Quelqu'un demande :

— C'est tout ce qu'il a dit, ton patient?... Il est mort?...

Le curé soldat fait oui de la tête. Il songe, les sourcils contractés, les yeux dans le lointain; puis, comme s'il avait supputé des distances, consulté, de mémoire, un horaire, il déclare d'un ton péremptoire :

— Mon patient, à l'heure actuelle, il est sûrement en paradis.

Aïe! aïe! l'attention religieuse des auditeurs fait place à l'irrévérence goguenarde :

— Quoi! t'avais un carnet?

— Tu lui as remis un ticket?

— Parbleu! tu lui as donné l'absolution?

— Les sacrements?

— Tu l'as administré?

Le curé secoue la tête :

— Rien du tout... Je l'ai bien laissé tranquille... Je n'ai même pas eu le temps de prier pour lui...

Nouvelle explosion :

— Alors, tu nous empiles!

— Tu avances une chose que tu ne sais pas...

Un temps. Le curé Pouvreau, le front têtu, les yeux fixes, a envie de ne pas répondre.

Si! encore une phrase... Mais, misère! la fait-il assez sa moue douloureuse! L'a-t-il assez son air teigneux!

— Si je dis qu'il est sûrement en paradis, c'est à cause de Titine...

V

LE FILS

Monsieur Guidot, rue X..., à Paris.

Mon Cher Père,

J'ai bien reçu tes envois hebdomadaires, l'argent, le tabac, les provisions, le linge, les journaux et les livres. Aujourd'hui, pourtant, permets-moi de ne pas tracer la brève formule de remerciement qui m'a déjà servi cinquante fois à m'acquitter.

Il est temps que nous réglions nos comptes d'une façon plus explicite.

Quoi? Je ne suis pas satisfait?... Je récrimine?...

Mon Dieu, oui. Des événements récents m'ayant ouvert les yeux sur notre situation respective, — je trouve à propos de nous juger tous les deux, — et surtout *de te dire ton fait*...

Mon père, je te reproche de m'avoir mal élevé, — d'avoir fait de moi, — jusqu'au moment de la guerre, — un individu sans conscience... Ah! oui, grâce à toi, j'étais un joli coco, le jour où nous nous sommes quittés!

Ta responsabilité part, comme date, de la mort de maman. J'avais douze ans, tu m'as mis au lycée, — très bien, — mais toi, simple comptable, tu as voulu que ton fils fût pareil aux jeunes gens de riche famille, — pareil superficiellement, — c'est-à-dire habillé avec chic, fourni d'argent comme eux. Et tu t'es absolument gardé de m'éclairer sur notre rang véritable.

Pendant quelques années, ce « paraître » n'a pas excédé tes moyens : le potache, même de noble extraction, ne peut pas être grand dépensier. Mais, dès que j'ai eu attrapé dix-sept, dix-huit ans, — je me suis cru un homme, — et là encore, dans ton ambition de me voir le plus heureux possible, tu as pensé qu'il ne fallait m'ennuyer d'aucune morale.

Alors, ma foi, n'ayant ni souci ni cure, j'ai pris pour modèles les jeunes gens les moins sérieux. Tandis que de vrais fils de famille

poussaient leurs études laborieusement, — moi, mon baccalauréat passé, j'ai jugé à propos d'arrêter les frais, — de ne plus rien faire du tout. Tu étais à ton bureau du matin au soir, je restais livré à mon oisiveté, — le drame de l'argent a commencé.

Quand j'ai eu commis ma première frasque, laquelle t'a mis dans l'obligation de rembourser un peu vite quelques centaines de francs mal empruntés, — tu m'as engagé, avec force ménagements, à choisir une occupation.

Mais ni le besoin, ni le sens moral ne me portaient à travailler. Tu t'étais arrangé pour que je ne sentisse pas la nécessité, — ce précieux, cet indispensable aiguillon, — et tu m'avais laissé prendre pour guide mon égoïsme immédiat, un égoïsme puéril, bête, borné. Et dire que (je m'en rends compte maintenant), dans les rapports sociaux, tu observais une saine et généreuse philosophie! Dire que tu avais à ton actif de belles réalisations de solidarité!

Mon premier emploi ne m'a pas convenu, tu m'en as procuré un autre, — dix autres. Peine perdue : prétentieux et indolent, je n'étais bon qu'à saboter les besognes qui m'étaient confiées.

Après mon service militaire, à défaut de meilleures dispositions, j'avais des appétits plus exigeants. Je connaissais la valeur de tes ressources, — pour les avoir épuisées, — il me fallait davantage, et puis il m'était venu une sorte d'ambition sans vergogne : je voulais être quelqu'un, — fût-ce quelqu'un de peu recommandable. C'est alors que mon association avec un prétendu homme d'affaires m'a entraîné à des opérations tout au moins douteuses, — et que toi, tu as connu des heures tragiques : tant de fois, tu as dû faire l'impossible pour m'éviter des démêlés judiciaires.

Et, dernière tragédie, le 31 juillet de l'année dernière, quand j'ai eu reçu mon ordre d'appel anticipé, je me suis précipité à ton bureau comme je faisais chaque fois qu'il m'arrivait un embêtement.

Quelle scène! La vision m'en revient nettement aujourd'hui. Moi, grand, mince, d'une élégance de diplomate, avec un visage aux traits fins (genre Alfred de Musset, disait-on), mais dur d'expression. Toi, ma caricature en plus humain, — ton vêtement correct de bureaucrate trahissant quand même ton origine peuple, —

et une étrange maternité palpitant sur ta figure de vieil homme.

Sans savoir, à cause des tuiles précédentes, tu as pâli à mon apparition, — puis tu as pâli davantage... Dans ce local à sombres cartonniers, où, pour l'amour de moi, tu avais à jamais enterré ta vie, — je venais t'annoncer mon départ à la guerre!... On te prenait ton fils! Ton fils dont tu portais les cravates dédaignées, — dont tu regardais les boîtes à cigarettes de luxe, avec un intérêt d'ancien fumeur devenu abstinent, par pauvreté!...

Sur l'instant, Dieu me pardonne, la folie t'a effleuré de chercher si tu ne pourrais pas partir à ma place, — comme, au besoin, tu serais allé en prison à ma place.

Mais ça n'a été qu'un vertige, — tout de suite tu as refoulé ton émotion égoïste, tu t'es effacé, tu t'es supprimé; tu n'as plus pensé qu'à l'intérêt général et qu'à moi, considéré comme l'un des servants de la cause sacrée. Tout de suite, tu as voulu me donner l'aide et la sauvegarde les plus précieuses, — tu as voulu que je partisse avec un beau moral.

Tu as arraché de ton cœur d'admirables, de sublimes paroles.

En réponse à ce noble adieu, je t'ai rabroué sur le mode agressif qui m'était coutumier :

— Ça va bien!... En fait de boniment, passe-moi donc de l'argent...

Tu imagines quel piètre soldat j'ai fait, — même à la caserne, loin du danger, — moi qui, jusqu'alors, n'avais pas eu le courage de servir mon propre égoïsme!

Et quand mon régiment a été envoyé sur le front, la pire chose s'est produite... La pire chose... Tu n'oseras pas deviner, il faut que je précise : à la première attaque menée contre l'ennemi, j'ai lâché les camarades, je suis allé me cacher en arrière...

Attends un peu! tu n'as pas fini de frémir!

L'action terminée, ma compagnie a repris place en seconde ligne et j'ai été appelé devant le capitaine. Quels personnages nous faisions, le capitaine Dupont, un quadragénaire à belle et rude figure d'homme d'honneur, avec de sales vêtements en lambeaux, et moi, propre, bien habillé, mais avec une sale figure décomposée! Ça a été une sorte d'horrible exécution.

— Vous connaissez le code militaire, vous savez quelle peine s'applique à votre cas : la

peine de mort... Vous êtes marié, vous avez des enfants? Non... Ah! vous étiez chez votre père... Qu'est-ce qu'il fait? Il est caissier-comptable, et vous? Vous hésitez... employé de commerce... Dites donc la vérité : vous n'avez jamais rien fichu, vous viviez aux crochets de votre père... Il vous aime bien, je vois ça, il a soin de vous... et, aujourd'hui, voici sa récompense... Il ne vous a donc jamais parlé de devoir, de dévouement, votre père? Si...?

Un instant lumineux, comme si tu apparaissais en personne. Puis :

— Je n'ai qu'à faire mon rapport et quarante-huit heures après vous serez fusillé... Je l'ajourne ce rapport, à cause de ces paroles que vous venez de réciter... Mais, pendant les trois jours que nous devons rester à l'arrière, je ne veux pas vous voir, ni que personne ait à subir votre contact : vous resterez enfermé dans la cabane aux matériaux... Quand nous retournerons sur le front, vous reprendrez votre place dans le rang, mais je vous défends de me saluer... s'il y a lieu, le moment venu, je vous dirai que vous pouvez me saluer. . »

Récemment, le capitaine Dupont, en pas-

sant, m'a posé la main sur l'épaule, et, les yeux dans les yeux :

— Maintenant, Guidot, je vous permets de me saluer.

Oh! je ne suis pas encore un héros, je n'ai enlevé aucune position d'assaut, je n'ai pas pris de drapeau à l'ennemi, mais enfin je suis changé tout de même.

Je suis guéri de mon éducation première. Pour avoir failli être fusillé, au nom de l'indispensable solidarité, je comprends qu'il existe des principes supérieurs, des devoirs, des affections primant l'amour de soi...

Et voici l'une des conséquences de mon évolution.

A vingt-huit ans, pour la première fois de ma vie, je me mets à penser attentivement à mon père...

Oui! et alors il faut que tu viennes, papa...

Je veux te voir, je ne t'ai jamais vraiment regardé... Je veux t'embrasser, je n'ai jamais fait, même au soir de la guerre, que poser mes lèvres distraitement sur ton front.

Mais je veux que tu paraisses devant moi d'une certaine façon, c'est là une des caractéristiques de mon nouvel état... Oh! je n'ai rien

d'épatant comme personnalité; il arrive simplement que l'atavisme a pris le dessus et que j'ai un peu ton cœur « en dehors ».

Donc, je suis, vis-à-vis de toi, comme tu as toujours été vis-à-vis de moi. Et j'éprouve pardessus tout le sentiment qui a régi ta manière de m'élever depuis le lycée: je veux que tu sois aussi « riche » que les autres; ça me déchirerait, ça me ferait l'effet d'une intolérable injustice que tu n'eusses pas la même part que les pères les mieux partagés...

Alors, cesse les envois de friandises, mes camarades n'en veulent plus, et viens dans la tenue d'un monsieur chic, bien habillé, qui a de quoi dans ses poches, et surtout, papa, porte ton orgueil sur la figure, aie l'air d'un monsieur fier de soi, de son sang, de sa race...

Tu peux...

Le capitaine Dupont, à qui j'ai fait ma confession et répété encore ton langage d'adieu, a dit, en dardant de haut son regard, qu'il te saluerait le premier...

VI

LE PRISONNIER

Qui définira exactement le pouvoir moral du capitaine Dupont?

Qui dira le nom de cette extraordinaire faculté qu'il a *d'agir* sur les gens, mais d'agir *de façon à les changer pour toujours.*

Il y a l'influence du visage, du regard, de la voix, il y a l'influence de la bonté, de l'honneur... Le nom de tout cela réuni?...

*
* *

L'infirmerie d'un camp de prisonniers allemands.

Comme le visiteur passait au milieu de la salle et tournait la tête à droite vers une des

rangées de lits, les regards quémandeurs d'un malade le forcèrent à s'arrêter.

L'individu, âgé de vingt-cinq ans, blond, le masque américain plutôt que germain, paraissait être un fiévreux au dernier degré de la consomption.

— Je parle français, murmura-t-il craintivement.

Une chaise était là ; le visiteur s'assit.

— D'où êtes-vous ?

— De Colmar.

— Origine alsacienne?

— Non.

— Quelle profession?

— Graveur en musique.

Un silence. Le visiteur éprouvait cette paralysie de la pensée qui vous rend pareil à un acteur pris d'une défaillance de mémoire : il ne trouvait plus un mot à dire.

Devant ce mutisme subit, le malade sourit tristement :

— Vous me détestez bien fort?

Le visiteur se ressaisit aussitôt :

— J'exècre, j'abomine le militarisme de chez vous; mais vous, personnellement, pauvre garçon, pourquoi vous détesterais-je? Vous

n'avez pas l'air d'un éventreur de femmes, d'un assassin d'enfants...

— Oh! soyez-en sûr, je n'ai pas de crimes sur la conscience. Mais les Français ont tant de motifs de haine.

— Nous, Français, nous voulons que cette guerre soit la dernière. Eh bien! pour la paix future, il ne faudra pas seulement cesser, de part et d'autre, les armements à outrance, il faudra aussi, de part et d'autre, renoncer à la haine, ce militarisme moral.

Le malade eut un soupir de soulagement :

— Vous espérez que cela sera possible?

— Il suffira que l'arbitrage international se guide sur la justice et sur la vérité, et il en sera fait de la haine en bloc, de la haine par ordre et par principe.

— En effet, la guerre est fille du mensonge et de l'erreur.

— Heureusement que les bons instincts sont éternels : on peut les fausser pendant un certain temps, ils finissent toujours par se redresser. En ce moment même, malgré notre patriotisme exaspéré, malgré notre sainte et légitime fureur de vaincre, on trouve encore chez nous tous, — du plus humble au plus haut

placé, — cette santé de l'émotion qui caractérise bellement notre race... Avant d'entrer dans cette salle, je me suis arrêté auprès des hommes chargés de visiter les colis envoyés d'Allemagne à vos compatriotes. Ce sont d'anciens blessés, par conséquent des ayants droit à la rancune, eh bien, quand ils défont certains paquets au contenu dérisoire, ils n'éclatent pas en moquerie vengeresse. Au contraire : ils sentent la prodigieuse tristesse des choses, ils évoquent les expéditrices, les pauvres mères, les pauvres femmes... J'ai observé un borgne qui a extrait d'un emballage méticuleux ces misères : deux pommes de terre cuites, un bout de fromage de cent grammes environ et une noix, rien d'autre, j'ai vu luire comme une larme dans l'œil encore bon qui restait à cet éprouvé de votre guerre...

— Oh! monsieur, veuillez croire que chez nous aussi il existe des sentiments généreux... Savez-vous que ceci fut écrit en allemand : « Je ne reconnais d'autre signe de supériorité que la bonté... »

— Par qui?

— Par Beethoven...

— Il y a un siècle... Aujourd'hui, vos diri-

geants ont placé la barbarie au-dessus de tout.

Le fiévreux rejeta la tête en arrière, comme s'il avait reçu un coup, et il montra des brochures posées sur la tablette de son lit.

— Puisque je connais la langue française, on m'a donné à lire les rapports officiels sur les atrocités allemandes... Hélas! ceux qui éprouvent la pire sensation d'horreur sont peut-être ceux qui se voient associés de force à ces crimes épouvantables...

Il songea :

— Ainsi moi, si déjà mes jours n'avaient été comptés, cela aurait douloureusement hâté ma mort.

Puis il implora :

— Voulez-vous entendre ma confession?

« Mon frère et moi, nous étions cavaliers dans le même peloton de uhlans. Carl avait vingt-trois ans...

« L'année dernière, au mois de septembre, notre régiment a eu un engagement avec un régiment de hussards français. La mêlée fut interrompue par une canonnade venue de nos positions éloignées et qui était une fausse manœuvre, puisqu'elle atteignait indistincte-

ment tous les combattants. Les forces de cavalerie durent abandonner la plaine et se masser respectivement dans des bois qui se faisaient vis-à-vis, à deux kilomètres d'intervalle.

« Nous, les uhlans, nous restions en selle, à contempler l'espèce de piste où s'abattaient les rafales d'obus et où rien ne bougeait plus, quand, tout à coup, d'un bout de l'horizon, nous voyons arriver, au trot, un cheval égaré, portant son cavalier qui brinqueballait de la tête, tel un étrange mannequin. Il passa assez près, pour que l'on pût se rendre compte.

« C'était un cavalier allemand qui avait un sabre au travers du corps. L'arme, pointée de haut en bas, s'enfonçait dans le dos jusqu'à la poignée et sortait par le creux de la poitrine, de telle façon que l'extrémité s'en était prise et coincée entre ce que vous appelez : le chapelet des sacoches et le sac cachou. Ainsi, — vision fantastique, horrifiante, — le mort, bras pendants, étriers lâchés, ballottait, oscillait, encensait de la tête, mais ne tombait pas...

Les yeux du fiévreux chavirèrent comme s'il allait perdre connaissance, et, la bouche ou-

verte, il fut un instant sans voix. Il reprit péniblement :

— Et voilà qu'un cri de torture et de folie jaillit de mon gosier : je reconnaissais mon frère Carl... Mon cheval obéit au frisson, à l'impulsion tragique de tout mon être : il bondit d'un élan formidable à la chasse du cheval macabre... Mais celui-ci prit un galop sauvage dès qu'il se sentit poursuivi.

« Ce fut, dans la lugubre plaine, une course hallucinante. Nous sautions par-dessus les morts et les blessés, nous franchissions les trous d'obus. Les yeux hors de la tête, hypnotisé par la poignée du sabre meurtrier, je poussais, je poussais... Dix fois j'allongeai le bras vers la bête emportée, dix fois elle regagna de l'avance.

« Et son cavalier s'agitait de plus en plus en contorsions désordonnées, il dansait du buste, il secouait la tête, les bras, les jambes en marionnette disloquée. Alors, je tâchais de le calmer, je l'appelais, tantôt doucement en pleurant : « Carlo, mon petit Carlo, c'est « moi... », — tantôt éperdu, en hurlant : « Carl! Carl! ».

« Enfin, à proximité des lignes françaises, deux hussards parvinrent à capturer la bête qui commençait à être à bout de souffle. Lancé à fond de train, j'arrivai moi-même parmi les cavaliers français.

« Me voici prisonnier, immobilisé. Alors, en démence, pareil à un enfant qui réclame un cher objet que l'on veut lui ravir, je réclamai à l'officier présent :

« C'est à moi... à moi... C'est mon frère.

« Le capitaine, droit sur son cheval écumant, était couvert de boue ; il avait mené la charge en tête de ses escadrons et il en gardait encore un visage implacable et farouche.

« Il m'entendit ; instantanément une douceur comme céleste fondit la dureté de son visage, son regard presque me caressa et il eut la voix émue, la voix unique d'un père :

« — Mes enfants, dit-il à ses cavaliers, ce garçon-là n'est pas un combattant venu se faire prendre sur nos lignes, c'est en quelque sorte un parlementaire venu réclamer un mort... Allons, mes enfants, il faut laisser ce frère emporter le corps de son frère.

« On m'a remis la bride du cheval de Carl ; l'officier et les hussards ont salué le mort, et,

au pas, les deux frères, nous sommes retournés à notre escadron. »

Le malade ferma les yeux, et, après une prière ou une lamentation intérieure, il continua :

— Avant la guerre, je n'étais pas un militariste bouillant, loin de là... Mais, une fois sous les armes, — inutile de nier la vérité, — j'avais suivi l'élan commun. Mon frère tué, j'aurais dû être animé du désir de le venger, j'aurais dû redoubler de... bravoure, puisque c'est le mot propre... Au contraire, je fus pris d'un découragement mortel et, en même temps, je fus comme empoisonné par le remords de ce découragement...

« Autrefois, on eût dit qu'un sortilège me possédait ; j'entendais continuellement la voix du capitaine français : « Mes enfants... » et j'en étais, j'étais du nombre...

« Ma fièvre date de là... La santé, la vie, c'est quand toutes les forces se concilient en nous ; la maladie et la mort, c'est quand des fermentations inconciliables sont en nous. »

Un recueillement accablé, paupières closes.

Le visiteur se leva, prêt à formuler quelque adieu compatissant, puis il se ravisa pour articuler d'un ton assez rude :

— Mais vous êtes tout de même retourné à la bataille contre les Français ?

Le prisonnier, en train de mourir de son cœur empoisonné, montra encore une fois au visiteur l'atroce angoisse de son regard, et il répondit à voix basse :

— Vous le voyez bien : oui et non...

LES AMES TRAGIQUES

La Misérable.
Le Visionnaire.
L'Orpheline.
Le Meurtrier.
L'Actrice.
L'Admiratrice.
Le Grand Blessé.
L'Assassinée.

LA MISÉRABLE

Depuis vingt ans que M. et Mme Guillot habitent le même appartement de la rue de Richelieu, Gertrude Martin, née Kastler, est à leur service et couche dans la même chambre du sixième étage.

Elle a élevé les trois fils de la maison qui sont soldats actuellement et qui, dans leurs lettres, n'oublient jamais de mettre une gentillesse à son adresse. A chaque fois, son émotion reconnaissante se traduit par un lent flux de larmes.

Gertrude est née en Alsace en 1865. On l'a amenée en France lors de l'annexion ; elle y a grandi, a épousé un Parisien et n'est pas retournée « là-bas », quoique sa sœur aînée y soit demeurée. Elle est donc de pure nationalité française.

Mais, par ce temps de guerre, certaines caractéristiques, dans la personnalité, attirent facilement l'attention soupçonneuse du « quartier ».

Après avoir été ce qu'on appelle une belle blonde, au visage coloré, à la poitrine opulente, Gertrude est maintenant une femme grisonnante avec une grande figure grave du type alsacien, et l'on s'est subitement avisé de ceci : qu'elle avait toujours été d'une étrange discrétion... Oui, depuis le temps qu'elle fait des commissions chez les mêmes fournisseurs, Gertrude, à l'encontre des autres professionnelles du ménage, a vraiment été peu bavarde sur son propre compte : pour que l'on ait su d'où elle était originaire et qu'elle avait de la famille à Strasbourg, il a fallu le lui demander...

L'éveil étant donné, l'on n'a pas tardé à envisager de bien plus grandes singularités.

Certes, en public, Gertrude a l'attitude d'une bonne Française; le matin, en allant chercher le lait, les petits pains et les journaux; l'après-midi, aux commissions du dîner, chez la fruitière et chez le boucher, quand les commu-

niqués sont bons, par exemple, elle paraît sincèrement heureuse du succès de nos armes. Mais, attendez, voilà le mystère qui recommence.

Le soir, à dix heures, quand sa vaisselle est faite, et, le dimanche, après le déjeuner, Gertrude, arrivée dans sa chambre, s'y enferme immédiatement, la clé en dedans, de façon qu'on ne peut pas voir par le trou de la serrure ; elle n'en bouge plus et c'est un silence interminable — un silence relatif — car, l'oreille contre la porte, à force, à force de patience, on perçoit comme un ronronnement et comme un bruit de pages de livre...

Et si on la questionne adroitement : « Vous êtes joliment occupée dans votre chambre ; vous n'aimez donc pas, le dimanche, aller au cinéma comme tout le monde ? » — elle répond seulement des oui et des non ; sa figure reste impassible, mais ses yeux, malgré elle, s'agrandissent, et l'on distingue, au fond, comme le noir de l'épouvante...

*
* *

Les chuchotements ont abouti à une dénon-

ciation formelle d'espionnage contre Gertrude.

La Sûreté générale, après une enquête sommaire, a trouvé l'affaire sérieuse, puisqu'elle l'a confiée à l'inspecteur principal Baume, qui passe pour avoir acquis, dans sa longue carrière, une sorte de génie divinatoire.

Le voici en conciliabule secret avec une des délatrices, la voisine de chambre de Gertrude. Il est très bien, M. Baume, à la fois homme du monde, rempli de politesse et tout de suite familier, intime avec vous :

— C'est un peu haut chez vous, mademoiselle Palmyre, mais vous avez une bien jolie vue ! A votre place, sur le chêneau assez spacieux, j'aurais quelques pots de fleurs : des pensées, du réséda... oh ! le réséda ! Eh bien voilà : tout est permis quand il s'agit de la défense nationale ; je vais donc pratiquer dans cette cloison une petite ouverture pour voir dans la chambre voisine. Soyez tranquille, ce sera proprement fait ; j'ai une trousse avec les outils nécessaires.

« Aimez-vous les histoires, mademoiselle Palmyre ? Je me souviens, par analogie, d'une affaire ancienne qui s'est, ma foi, terminée par

une exécution capitale. Pendant que je fais mon petit travail, il faut que je vous conte ça... Vous n'avez pas froid ? On peut pousser la fenêtre...

« Une vieille rentière avait été assassinée chez elle, boulevard Beaumarchais, et, en fait d'indice, j'avais seulement cette conviction personnelle que le coupable était quelqu'un qu'elle connaissait. On passa au crible toutes ses relations, et je m'arrêtai au seul nom devant lequel on ne pût pas dire : sûrement ce n'est pas cette personne-là. Devant ce nom-là, on ne pouvait rien dire, voilà tout. Il s'agissait d'un employé d'administration, bien noté par ses chefs et de bonne moralité. La régularité de son existence n'avait pas bougé, ni avant, ni après le crime. On l'avait mandé au parquet sous le prétexte de compléter la biographie de la victime, et cette fouille morale n'avait donné corps à aucun soupçon.

« Il était célibataire et il habitait une chambre dans le haut d'une maison du faubourg Saint-Germain, une chambre de domestique, à vrai dire. L'avantage, pour lui, était d'avoir une adresse chic sur ses cartes de visite et sur l'annuaire du personnel.

« En désespoir de cause, je me mis en relations avec son voisin, un palefrenier, chez qui je pratiquai un percement de cloison pareil à celui-ci. Mon plan était de voir rentrer l'employé, de le voir tournailler dans sa chambre, le soir, avant de se coucher. A cet effet, je devais me glisser bien à l'avance chez le voisin et attendre patiemment, autant d'heures qu'il faudrait. Je choisis l'après-midi ensoleillé d'un dimanche de juillet où tous les habitants de l'étage supérieur devaient être en promenade.

« Parfaitement : là-haut c'était le désert, aucun bruit, aucun mouvement. Avant de m'installer dans un fauteuil, je portai distraitement mon regard chez l'employé... Stupeur! Il était là!... Oui, par ce soleil resplendissant qui appelait dehors tous les reclus de la semaine, il était là!... Devant une table, assis, immobile, avec une attention profonde, il lisait... il lisait, l'un après l'autre, les journaux qui commentaient le crime... son crime... »

*
* *

Cette fois, M. Baume choisit un tiède, un lumineux dimanche de septembre.

En chemin, il médite les données de l'enquête première, faite tout simplement auprès des patrons de Gertrude.

Celle-ci, veuve à trente ans et mère d'un jeune enfant, a pris par nécessité l'état de domestique. Elle a consacré tout le fruit de son travail à l'éducation de son fils ; rien pour elle, une robe par an. Quand son garçon a été bachelier, elle l'a envoyé chez sa sœur, mariée à un négociant de Strasbourg, pour qu'il se perfectionnât dans la langue allemande et s'initiât aux affaires. Là-bas, le jeune homme qui devait s'en retourner au bout de quelques mois, a été retenu par la perspective d'une situation et aussi par les beaux yeux d'une cousine... Bref, au moment de la guerre, il avait vingt ans, n'avait pas encore été soldat en France, et, à raison de son temps de résidence en Alsace, il a été incorporé de force dans l'armée allemande. Il semble que, depuis lors, sa mère n'en a plus eu de nouvelles.

M. Baume arrive à destination. Le couloir du sixième étage, mal éclairé par un vasistas aux vitres crasseuses, offre une double rangée de portes closes, couleur marron, nues comme

des portes de cachots. Entre les murs poussiéreux et maculés, règne une odeur moisie, une atmosphère de solitude lugubre.

Chaussé de feutre, M. Baume passe comme une ombre et pousse une porte laissée à dessein entre-bâillée. Tout de suite, il adapte à l'ouverture de la cloison un appareil grossissant qui lui permettrait de déchiffrer les lignes tracées, si par hasard elle écrivait... car elle est là...

Longtemps, longtemps, dure la terrifiante immobilité de l'homme à l'affût, ramassé, collé contre le mur.

Enfin, M. Baume quitte son observatoire et, les mains derrière le dos, déambulant dans la chambre à pas comptés, il se met à coordonner les choses dans sa tête, car il comprend, il devine, il sait...

Et voici son résumé.

En bas, dans l'appartement, Gertrude est bien la vieille domestique dévouée, partageant avec soumission les sentiments de ses maîtres. Et c'est bien vrai, qu'auprès des gens, dans la rue, chez les fournisseurs, elle a le même cœur que les patriotes, les plus enthousiastes, par

exemple, à savourer les chiffres monstrueux des pertes allemandes. C'est bien vrai, dehors, devant le monde...

Mais là-haut, dans son chez elle?.. Car, enfin, c'est son chez elle : ce lit, cette table, cette chaise, et c'est là, aux clous des murs et dans cette petite malle, que se trouve tout ce qu'elle a gagné dans son existence, tout ce qu'elle possède au monde d'objets personnels.

Donc, là-haut, — où elle s'appartient, où elle n'est plus la servante à gages, où elle a le droit d'être une femme ordinaire, avec des pensées, des joies à elle, des affections intimes, — là-haut, toute seule, entre le ciel et le carreau de sa chambre, — oui, Seigneur mon Dieu qui nous jugez, — toute seule, quand personne ne la voit et qu'il fait soleil, qu'il fait un temps à être une créature aimante selon la nature... là-haut...?

La voici. Après les indispensables rangements quotidiens, elle s'assied devant une table et se met à lire un cahier, à voix basse, en remuant les lèvres pour prononcer, comme fait un curé lisant son bréviaire.

Sur ce cahier, elle a copié, d'une grosse écriture, des vérités flamboyantes, évidemment

cueillies çà et là dans les articles des journaux.

« La victoire française sera le salut du monde ; il faut la souhaiter, comme le triomphe du Droit, de la Justice et de la Liberté.

« Il n'y a de paix possible que par l'écrasement du militarisme prussien. Il faut, pour l'avenir de l'humanité, que les armées alliées poursuivent leur effort jusqu'à l'anéantissement de la force ennemie, etc., etc. »

Eh bien, oui, quoi ! Immobile, comme si un carcan de fer la tenait au col et défendait à sa tête de bouger vers les images familiales accrochées au mur, de bouger même vers votre ciel, Seigneur mon Dieu, qui avez fait si doux le cœur des mères, — immobile, appliquée, le visage pétrifié, elle lit, elle lit, elle lit, la misérable... pour s'empêcher de penser...

LE VISIONNAIRE

— Tenez, cher ami, encore une chose admirable et bien particulière à notre époque tragique : l'unanimité d'émotion que détermine « l'actualité », dans un auditoire quelconque, si nombreux soit-il.

Nous n'avons jamais été si forts, et, en même temps, nous n'avons jamais été si impressionnables.

Des fibres, en nous, sont à vif qui tressaillent aux plus lointaines évocations de la barbarie ennemie. Nos enthousiasmes aussi s'exaltent au moindre souffle de l'héroïsme national. Et chaque conscience est un sanctuaire où le noble idéalisme de justice et de liberté trouve un écho prodigieux.

Dans ces conditions, la réelle valeur, la valeur à la fois d'art et de sincérité des œuvres

importe peu : l'émotion éclate par un effet d'impressionnisme dû à la couleur et à la fanfare des mots, — le récit, en lui-même, n'a pas besoin d'être génial.

Toutefois, je vous l'accorde, c'est seulement en apparence que nous accueillons avec la même sensibilité les œuvres faites de rhétorique seule et les œuvres jaillies d'une vraie palpitation. En fait, notre humanité profonde ne s'y trompe pas.

La secousse impressionniste provoquée par une composition « toute en mots » cesse presque instantanément et elle ne revient pas : à la seconde audition, l'histoire qui n'a pas été frémie par son auteur, ne nous touche plus.

Au contraire, l'œuvre « nature », où vibrent des sentiments éternels, détermine une émotion qui se renouvelle et parfois s'accentue à chaque répétition.

Et il le faut bien...

S'il en était autrement, — si les chants sublimes cessaient de nous émouvoir parce que nous les connaissons, — il y a longtemps que l'art n'existerait plus : puisque ce sont toujours les mêmes appels qui s'adressent à l'âme des humains. Heureusement, le pouvoir d'émotion

du « passionnel » ne s'use pas. Et vous pouvez constater, par exemple, que telle cantate de Beethoven, à chaque nouvelle audition, va chercher en nous de nouvelles fibres impressionnables.

Maintenant, l'émotion, pour être unanime, ne se manifeste pas de la même façon chez tous les spectateurs; d'abord, en dépit de tout, elle existe à des degrés différents selon les individus et, ensuite, il y a ceux qui se contiennent et ceux qui ne peuvent pas se contenir.

Moi, par exemple, à raison sans doute de ma profession de médecin, je suis très peu démonstratif; ça se passe en dedans. Tandis que vous, cher ami, soit dit sans offense, vous lâchez les écluses en grand : sanglots, suffocations, soupirs spasmodiques...

Pourquoi ce discours? Parce que, l'autre jour, au théâtre, j'ai été pris à l'extrême, non seulement par le spectacle de la scène, mais aussi par celui de la salle. Et il m'est même arrivé cette aventure, que j'ai fait la connaissance d'un monsieur *pis que vous*, comme impressionnabilité!

Oh! ne souriez pas d'un air incrédule... Je parie bien vous en boucher un coin avec mon personnage.

C'était mon voisin de droite aux fauteuils d'orchestre : visiblement un homme du monde, — bien mis et bien élevé, — la cinquantaine, assez grand, et de complexion solide; comme tête : des yeux profonds, songeurs, des joues un peu creuses, d'un creux attendri, un assez gros nez observateur, une bouche aimable, indulgente, malgré la moustache rude, enfin une figure d'artiste, sculptée pour le drame pathétique.

Et ce monsieur, de condition élevée, était surtout impressionné par les morceaux du programme qui mettaient en scène de très pauvres gens, des gens dont la misère sociale ne pouvait rencontrer chez lui aucune analogie communicative. Et c'étaient des signes de chagrin, à troubler la représentation.

Bref, un certain récit, d'ailleurs admirablement interprété, a si bien mis le comble à son affliction, que je me suis demandé si mes soins professionnels n'allaient pas lui être nécessaires.

Ah! oui, vous avez raison, pour le meilleur

effet de ce qui va suivre, il faut que je vous retrace, à grands traits, ce particulier récit.

Quelque part, dans un département de l'est, une gentille maisonnette de famille ouvrière, en bordure de route. Pas d'étage, trois pièces de plain-pied avec le bout de jardin.

Le soir, après dîner, dans la salle à manger. La maman et trois enfants autour de la table ronde à toile cirée, surmontée de la suspension à pétrole.

La paix des choses, la douceur familiale. Les meubles bien modestes mais qui ont vécu; les figures bien simples mais bien aimantes : la ménagère, d'une trentaine d'années, la fillette, de sept ans, deux garçons, de trois et cinq ans.

La maman termine bien vite des chaussettes tricotées pour papa qui est depuis si longtemps dans les tranchées et qui, enfin — mon Dieu, quel bonheur, — arrive en permission demain, peut-être dès le matin.

Julie fait ses devoirs. Dédé a un bout de papier et un crayon pour dessiner; Tonton, une minuscule poupée. Ces deux derniers babillent sans interruption :

— C'est vrai, maman, dit Tonton, que papa nous reconnaîtra pas, tellement qu'on a grandi?... et alors, des fois, si on va l'attendre à la gare, il nous demandera : « Vous n'auriez pas vu les petits Rousseau? »

Dédé, pour ses cinq ans, est un enfant qui promet; il aura de la réflexion et de la sensibilité. — ainsi, il a très bien idée de la guerre, — et, par exemple, tous ses dessins — combien naïfs et informes — s'y rapportent selon un certain sentiment. Un bon gros père, qui parle posément :

— Moi, si je voyais un pauv' soldat qu'a faim, je lui donnerais ma tartine de quatre heures.

Julie, sans lever le nez de dessus son cahier :

— Pas un soldat prussien!

— S'il pleure, je lui donnerais tout de même, peut-être qu'après il serait moins méchant...

Au bout d'un instant :

— Regarde, Julie, je l'ai dessiné : un grand bonhomme avec son casque à pointe; à côté, tout petit, c'est moi; alors, je lui dis : « Tiens, pleure plus, voilà ma tartine, prends-la si tu veux... »

La voix de Dédé a, de vrai, cette inflexion, délicieusement triste et douce, du reproche mêlé au pardon.

Mais les chaussettes pour papa sont finies, — c'est l'heure d'aller au lit, — d'autant plus que demain, à raison de la fête si attendue, ce sera le remue-ménage dès le grand matin.

L'image attendrissante des enfants endormis : Tonton serre sa poupée sur son cœur, et Dédé garde son papier dans sa main.

Le lendemain à l'aube, les premières lueurs du jour n'ont pas encore éveillé la campagne.

Le papa en permission arpente la route, tout amusé d'arriver si tôt, en surprise... Et tout à coup .. avez-vous jamais entendu un homme hurler à la mort?...

Pendant la nuit, la maisonnette a été bombardée par un avion allemand : des ruines à demi-calcinées, le toit crevé, les murs écroulés, un épouvantable chaos de matériaux, de meubles, de linge...

Rien ne bouge.

Maintenant un pleurement d'animal, une toute petite voix pointue, haletante, c'est le papa, c'est le mari qui parle tout seul en grattant à deux mains les décombres, vite, vite,

comme fait un chien avec ses pattes de devant, au bord d'un terrier.

— N'est-ce pas, maman, tu étais partie avec les enfants, tu n'étais pas là ?... C'est moi Lolotte... si tu étais là, tu me répondrais bien... mais non, il n'y a personne... je ris... je m'entends rire...

Là, mon cher ami, il vaut peut-être mieux que je m'arrête... Brusquement, il y a, émergeant des décombres, un petit bras rigide, la pauvre menotte de Dédé, qui serre encore le dessin, vous savez : « Tiens, voilà ma tartine...



Vous vous rendez compte de l'état où pouvait être mon sensible voisin. Or, après ce récit, c'était l'entr'acte. Quand il eut essuyé ses yeux et tamponné sa figure, il ne put faire autrement que de m'adresser la parole :

— Croyez-vous, monsieur, que c'est ridicule !

Je protestai :

— La sensibilité est une faculté précieuse qui n'est pas donnée à tout le monde.

— Oui, mais l'excès devient une infirmité... on a l'air imbécile...

— Sincèrement, monsieur, nulle émotion ne saurait paraître excessive devant une évocation comme celle-ci, qui atteint aux dernières limites du tragique...

Allons bon! Son chagrin lui revenait! Cette fois pourtant il put le refouler en dedans, mais à condition qu'il se tût et qu'il serrât les mâchoires, en s'efforçant d'appuyer le menton sur son plastron.

Ainsi j'eus loisir de bien l'examiner, et ma foi, — médicastre invétéré, — d'établir un diagnostic, — vous allez voir, pas trop maladroit.

« J'avais devant moi un être d'exception, « en qui se jouaient les sentiments éternels, « jamais usés, jamais amoindris. C'étaient la « pitié et l'amour qui sculptaient son visage. « Cet homme possédait à l'extrême le sens de « la juste bonté, de sorte que, nécessairement, « l'injustice du mal lui était intolérable.

« Par complément, il avait une faculté de « vision qui faisait de lui un souffrant conti- « nuel : les malheureux, les victimes, les « éprouvés du sort, — une fois évoqués, il les

« portait vivants dans son cœur, et gardait « l'obsession inoubliable de leur détresse. »

Un élan de sympathie et d'admiration me fit chercher à prolonger la conversation. Après un silence, je repris donc en souriant :

— Seulement, maintenant que nous avons cédé à notre sensibilité, — pour nous calmer, nous devons nous dire, qu'après tout, cette cruelle histoire n'est qu'un conte...

Ah! mon cher ami, je m'en souviendrai longtemps! J'ai vu peut-être le plus misérable, le plus angoissant sourire qui eût jamais déchiré une figure humaine :

— Je sais bien, monsieur, cette pauvre histoire, c'est moi qui en suis l'auteur.

L'ORPHELINE

— Ah ! bonjour ma tante ! Tu as donc appris que j'étais ici ? Justement Mme Romain vient de sortir. Je suis bien contente de te voir ; on a beau dire qu'une jeune fille de quatorze ans, studieuse et réfléchie, ne doit jamais s'ennuyer ; depuis avant-hier, je m'ennuie joliment !...

Mardi, à mon institution Sainte-Cécile, au lieu de trouver Mélanie dans le parloir, à quatre heures, j'ai trouvé Mme Romain qui m'attendait et qui m'a serrée dans ses bras avec une émotion surprenante : « Votre maman m'a chargée de vous emmener chez moi, me dit-elle ; elle a dû partir précipitamment, sans doute une occasion pressante d'avoir des nouvelles de votre papa. »

Je voulais passer à la maison pour tâcher d'avoir des renseignements plus précis auprès

de Mélanie; mais il paraît que maman a profité de la circonstance pour l'envoyer dans sa famille.

Et voilà. Je suis toute mal impressionnée. Cet appartement, où pourtant je suis venue souvent avec plaisir, m'a donné une sensation de froid, de tristesse, et Mme Romain elle-même me semble singulièrement changée. Elle a un air affligé, presque un air atterré, que je ne lui connaissais pas. Elle m'embrasse à chaque instant, mais sans rien me dire : avant, elle était moins caressante, mais beaucoup plus parlante.

Si bien que j'ai failli prendre peur. Elle s'en est aperçue, et, avec des regards effarés, elle m'a bredouillé, comme pour s'excuser, l'histoire d'un neveu dont elle est sans nouvelles depuis plusieurs semaines. Remarque : jusqu'à maintenant, elle n'avait jamais fait mention de ce neveu qui lui cause tant d'anxiété.

Enfin, nous, heureusement que papa nous avait prévenues et que nous nous attendions au manque de nouvelles.

Ah ! tu ne savais pas ?

Quand papa est venu en permission, il a

trouvé maman pas bien du tout avec sa maladie de cœur, et il s'est beaucoup inquiété de ce qui arriverait si, tout à coup, nous étions privées de notre « courrier du front ».

Là, j'ai deviné, à sa façon hésitante, la réserve exigée par quelque secret militaire : « Justement, a-t-il dit, c'est à prévoir... Je peux être placé en observation, isolé, à ce point que, pendant un laps de temps très long, il me soit défendu de vous écrire un seul mot ; toutes mes forces, toutes mes facultés devront se tendre vers un point unique. Ne tracerais-je qu'une seule ligne, mon attention se relâche : je n'en ai pas le droit. »

Maman a eu l'air de trouver cette consigne bien extraordinaire. Moi, je sens ça : l'ennemi est en face ; la sécurité de toute une armée dépend de votre vigilance ; vous n'avez plus de femme, vous n'avez plus d'enfant !

Tu n'es pas incommodée par la salamandre, ma tante ? Non, tu es très bien... Décidément, ça devient une manie : toi aussi, tu me fais l'effet de n'avoir pas la mine habituelle.

Et alors, tu sais, c'était bien un secret militaire. Précisément, comme papa nous l'avait

donné à entendre, il est empêché depuis un mois de nous adresser la moindre communication.

Mais sa précaution, à l'égard de maman, n'a pas servi à grand'chose : les crises cardiaques sont de plus en plus fréquentes. Il en résulte que, moi, je n'ai pas le bon moral que je voudrais avoir. Il m'arrive de penser que papa pourrait tout de même être blessé...

Comment, ma tante, tu... Qu'est-ce que?... Ah ! tu m'as fait peur ! J'ai pâli, hein ! J'ai cru que tu savais quelque chose...

Non ! hein ? Papa blessé ! mon papa à moi !... Imaginer que papa serait terrassé, privé de ses forces, qu'il devrait cesser d'entraîner ses soldats en avant, pour le droit et pour la patrie... Non ! C'est comme si l'on me disait qu'il cessera de faire jour sur terre, que le soleil ne reviendra plus.

Et cet autre tourment que je chasse aussi de mon imagination : si jamais une dépèche nous informait que papa est blessé, maman tomberait sans connaissance.

Mais, ma petite tante chérie, à ton tour, ne

pâlis pas comme ça !... Je suis bête aussi... C'est de ma faute... Changeons de conversation. Figure-toi que, cette nuit, les yeux, ouverts, dans mon lit, j'ai réfléchi à ce que sera la vie après la guerre.

Ah ! ça t'intéresse?

Eh bien! après la victoire, la vie sera beaucoup mieux qu'avant : il y aura plus de bonté, plus de justice, comme si une lumière plus pure, plus radieuse éclairait le monde.

Quoi? Ça a l'air de te navrer ce que je dis là? Tu ne crois pas? Il n'en sera pas de même pour tout le monde, dis-tu. Il y aura, par exemple, des êtres frappés dans leurs affections qui seront plus malheureux qu'avant.

Ecoute la suite de ma méditation ; tu vas voir que j'ai pensé à tous.

Forcément, toutefois, j'ai commencé par des considérations personnelles. Pour moi, après la victoire, la vie ne pourra pas être meilleure qu'elle était avant la guerre ; ce n'est pas possible ; tu le sais, puisque je suis fille unique et que j'ai cette chance d'avoir des parents qui me gâtent... C'en est scandaleux !... Papa surtout!

Entre parenthèses, tous les chefs ont beau

être de braves gens, il y en a tout de même de plus paternels, de plus familiers les uns que les autres; alors, quelle veine pour les soldats quand ils tombent sur un chef comme papa, dont la générosité, de poche et de cœur, dépasse toute vraisemblance! Aussi, les « bonhommes » qui viennent nous voir, il faut les entendre parler de leur capitaine!

Encore entre parenthèses : nous avons bien ri avec maman. A sa dernière permission, papa a emporté tout l'argent qu'il y avait à la maison, tout! pour ses poilus. Il nous a oubliées complètement! Les civils n'ont pas besoin d'argent... Amusant, hein!...

Donc, la guerre finie, c'est certain il recommencera à ne savoir quoi dépenser pour me faire plaisir.

Mais, je t'en supplie, ma bonne tante, tu as l'air de plus en plus navré. Voilà! voilà! j'arrive à la seconde partie de ma méditation, la partie qui concerne les malheureux.

Ça m'est venu tout à coup. « Pardon! pardon! la vie doit être changée aussi pour moi; il y aura plus de justice; je veux en être, je veux donner ma part. Vivement la victoire! Vive-

ment papa, maman, que je vous embrasse et que je vous explique... »

Tu sais, la nuit, cette faculté que l'on a de voir les gens à qui l'on pense... Je nous voyais tous les trois assis dans le salon, et je pérorais gravement :

« Mon petit papa, ma petite maman, je ne veux plus être l'enfant gâtée que j'étais avant la guerre; je ne veux plus être « fille unique » ! Comme on partage ses jouets, ses gâteaux, — ce qu'on a de meilleur, — avec les moins favorisés que soi, je veux *vous* partager avec d'autres enfants !

« Oh ! ne croyez pas que je vous aimerai moins parce que je vous partagerai !

« Mais, mon petit papa, ma petite maman, la justice, c'est que ceux qui ne sont pas méchants ne souffrent pas; la justice, c'est que le sacrifice et le dévouement laissent quelque chose après eux.

« Il y a des enfants, de pauvres faibles enfants, qui n'ont rien fait pour mériter d'être malheureux; au contraire, il y en a qui ont si bon cœur ! Ils mériteraient plutôt d'avoir tous les bonheurs; et penser qu'ils ont le nom

d'orphelins, que l'on ne peut pas prononcer sans un sanglot!...

« Il y a tous ces héros qui n'ont pas mérité d'être tués une seconde fois... »

Papa et maman souriaient, la figure délicieusement attendrie; je les prenais l'un après l'autre, je m'appuyais à leur épaule...

Ah mais! ah mais! ma tante, qu'y a-t-il? Qu'est-ce que tu as?... Pourquoi te mets-tu à sangloter?... Et vous, Madame Romain, vous étiez donc là?... Et vous sanglotez aussi!... Pourquoi? Pourquoi?... J'ai peur!... Non! non! je ne veux pas!... Non!... Papa, maman, où êtes-vous?... Où êtes-vous?...

LE MEURTRIER

M. Lizeron prit sa retraite à cinquante-cinq ans. Il était veuf; son fils Armand, tendrement aimé et tendrement affectueux, se mariait et continuerait d'habiter la maison paternelle avec sa charmante femme Germaine.

M. Lizeron se voyait déjà grand-père; à lui une nouvelle existence familiale, à lui les satisfactions du travail personnel : il avait un ouvrage à écrire sur les œuvres de mutualité que ses fonctions administratives lui avaient permis d'étudier et de comparer entre elles. Assez grand, de brun devenu grisonnant, encore chevelu, la barbe en pointe, il avait une tête Renaissance fort expressive et rien n'égalait la beauté de son sourire quand il abordait sa thèse favorite : l'art de faire du bien.



Armand avait un an de ménage, quand il fut appelé à la défense du pays. Germaine allait être mère; blonde parisienne, de complexion délicate, elle était de nature tellement sensible et bonne que les crimes des Barbares influèrent gravement sur sa santé générale. L'enfant, une petite fille, naquit dans de mauvaises conditions et le docteur déclara qu'elle n'avait chance de vivre que grâce au lait maternel — et, par conséquent, que grâce au rétablissement de Germaine elle-même.

Que faire? M. Lizeron entreprit de créer une atmosphère d'optimisme réconfortant autour de sa chère belle-fille ; il commentait gaillardement les phases successives de la guerre, et il se servait avec bonheur des lettres d'Armand qui, brûlantes de foi et d'enthousiasme, devenaient, analysées et amplifiées, de véritables bulletins annonciateurs des finales revanches.

Ce traitement était le bon. Un après-midi de gai soleil, la jeune maman se trouva assez forte pour aller, avec l'enfant et la bonne, passer quelques heures au parc Monceau.

M. Lizeron était seul depuis un instant, quand on lui apporta ce foudroyant message : son fils venait d'être tué en Champagne.

Il tomba à demi évanoui sur un siège et resta un long moment incapable de bouger, incapable même de pleurer, — puis, soudain, la vision d'une autre catastrophe imminente le fit tressaillir et il courut, en sanglotant, chez son ami le docteur.

Celui-ci n'hésita pas :

— Il faut, à tout prix, cacher la funèbre nouvelle; c'est une question de vie ou de mort pour Germaine et pour l'enfant... Je vais prier un major qui est de passage à Paris de se rendre chez vous demain et de vous apprendre, comme un fait absolument certain, que le lieutenant Lizeron est prisonnier : « Aucun doute à cet égard, dira le major, nous avons été capturés ensemble; seulement, moi, j'ai pu m'évader. » Or, on doit compter, en moyenne, un délai de trois mois avant qu'un prisonnier puisse faire parvenir, d'Allemagne, son adresse à sa famille; cela nous donnera un répit sérieux, pendant lequel Germaine n'aura pas trop à se tourmenter... Ensuite, nous aviserons...

— Mais voyons, mais voyons, répliqua M. Lizeron hagard, désespéré, vous ne tenez pas compte de mon état lamentable... Au premier coup d'œil, Germaine sera renseignée...

Le docteur faisait une moue menaçante; impitoyable, tel un chirurgien sûr du succès de sa cruelle intervention, il poussa M. Lizeron par les épaules :

— Allez! rentrez chez vous! Soyez aussi brave que l'a été votre fils... dévouez-vous à sa mémoire bien-aimée... Pensez bien que la conservation de deux existences dépend du bon rayonnement de votre physionomie... Allez! sauveteur ou meurtrier, pour vous, il n'est pas d'autre choix!

*
* *

— Grand-père, voilà une petite fille qui a passé un délicieux après-midi; nous étions devant un splendide massif de fleurs, et elle n'a pas arrêté de gazouiller et de rire aux anges...

— Donnez-la-moi, que je la fasse sauter sur mon genou, et que je lui chante toutes sortes de joyeuses bêtises...

— Oh ! quel talent, grand-père !... Ça va, de Guignol, au grand Opéra !...

Et, le lendemain, Germaine ne fut pas trop mal impressionnée ; elle admit, — avec des remords, — qu'au point de vue « égoïsme de famille », la fatalité était plutôt favorable que son mari fût prisonnier. Pendant les premières semaines, elle se résigna sagement au manque de nouvelles.

Mais une date vint où M. Lizeron et le docteur durent avoir ensemble une grave conférence.

— Mon cher ami, dit le docteur, jusqu'à présent vous avez été sublime de courage ; voici pourtant que Germaine commence à éprouver de vagues soupçons, ou, tout au moins, de vagues pressentiments ; votre air de sécurité ne suffit plus...

— Eh bien ! si j'y ajoutais quelque chose encore ?... Un peu avant la guerre, je m'étais laissé persuader de faire peindre mon portrait par le grand artiste Duprat. C'était un gai et fastueux projet. « Vous avez raison, mes enfants, disais-je en riant ; à tant faire que de débourser plusieurs milliers de francs, hâtons-nous, pendant que j'ai encore une tête

assez présentable ; car enfin, si plus tard, vous voulez revendre avec bénéfice la toile du maître... » L'heure tragique a sonné et, bien entendu, il n'a plus été question de mon portrait, si ce n'est une fois, où Germaine y a fait cette allusion mélancolique : « Hein ! papa, comme certains projets sont incompatibles avec l'anxiété... »

— Ah ! je devine ! Précisément, pour bien prouver la tranquillité de votre cœur paternel, vous voulez reprendre le projet !

— N'est-ce pas ! Cette riche commande artistique est bien le fait d'un homme exempt de toute inquiétude familiale : on ne désire pas une chose pareille pour soi, mais pour ses enfants...

— Oui, censément, une surprise que vous préparez à Armand pour son retour... Quel cœur héroïque vous avez !... Et, forcément, Germaine subira l'influence de votre heureux état mental...

— Je réclamerai même votre connivence, afin que l'œuvre future du grand artiste nous fournisse un important sujet de conversation.

— Très volontiers. L'art d'un Duprat permet, en effet, de longs discours, qui créeront

une diversion, qui éloigneront momentanément les tristes préoccupations... Ce n'est pas seulement votre portrait que le maître va peindre, c'est « un portrait d'homme », toute une humanité, la synthèse de toute une existence : il fixera autant votre caractère moral que votre aspect extérieur... Il fera une œuvre susceptible d'émouvoir n'importe qui... la première personne venue, qui ne vous aura jamais vu... Quand nous allons dans un Musée, tel portrait d'inconnu, peint il y a plusieurs siècles, ne nous parle-t-il pas, à première vue, d'une façon saisissante !...

*
* *

Le fameux portrait est en cours d'exécution.

M. Lizeron perfectionne son douloureux talent de n'être pas lui-même. Il expose à sa bru des théories artistiques, il discute peinture avec le docteur, et ses paroles, ses intonations, ses gestes, ses expressions de visage sont « de la comédie » sans rapport, hélas ! avec le deuil de son âme.

Dieu merci, il est bien récompensé de sa tragique dissimulation : la chère Germaine a

un regain de confiance, elle ose enfin formuler certaines pensées... « Quand Armand sera de retour... Quand Armand verra le portrait... »

Le docteur est enchanté; le temps s'écoule et l'époque approche où l'on pourra sevrer l'enfant; ce sera déjà un premier sauvetage d'accompli...

*
* *

Le temps s'écoule si bien que l'œuvre du maître est visible : elle est achevée. Un beau jour, en grande cérémonie, M. Lizeron et le docteur conduisent Germaine à l'atelier de Duprat.

Une vraie petite fête. On plaisante en route :

— Alors, papa, vous êtes bien sur la toile? Vous êtes souriant, rajeuni?

— « Je fais encore mon petit effet!... » Ça se chante, c'est un refrain de café-concert... Attendez, je vais retrouver l'air...

— Oh! papa, je vous en prie; vous faites retourner les passants!...

— Moi, dit le docteur, je m'attends à quelque chose d'assez bien; s'il est vrai que le visage est le miroir de l'âme, vous ne devez pas être trop laid en peinture...

— « Le miroir de l'âme! » répète Germaine songeuse, en admiration.

Et l'on pénètre dans une espèce de temple où la vie mystérieuse de l'art frémit aux murs en esquisses, en modelages, en gammes de couleurs.

Où est le portrait? Il est là-bas, sur un chevalet, dans cet angle où un velum ménage à point la lumière.

Germaine, telle une petite fille curieuse, court devant, la première.

Et tout à coup, un grand cri, — affreusement pâle, les yeux hors de la tête, elle précipite avec épouvante ses mains en avant, et des mots jaillissent par saccades :

— Papa!... papa!... Je vois!... là!... là!... Vous criez!... vous criez jusqu'au ciel!... Armand est tué!... Armand est tué!...

Et elle s'abat sans connaissance...

L'ACTRICE

Sur le quai de la gare, la jolie petite Mme Lurfontaine reconnaît une personne dont elle sait juste le nom, pour l'avoir rencontrée deux ou trois fois, avant la guerre, chez une de ses amies :

— Mme Lemoduit !

Elle commence par la retenir devant le train en lui racontant un tas de choses forcément indifférentes ; puis elle monte en sa compagnie dans un compartiment où les quatre places d'un même côté sont déjà prises. Là, elle parle à pleine voix, comme si elle était dans son salon, et, en bonne maîtresse de maison, du regard et du sourire, elle associe à sa conversation les quatre dames inconnues à qui Mme Lemoduit et elle font vis-à-vis.

— Est-ce possible, chère madame, vous êtes

infirmière-major depuis onze mois et voilà la première fois que vous vous absentez! Vous avez pu ainsi dépenser votre dévouement, pendant près d'une année, sans interruption! Vraiment, il faut vous regarder avec admiration!

De fait, Mme Lemoduit offre une étrange beauté qui appelle et captive l'attention. Elle a la quarantaine, et son visage mat, régulier, d'une sculpture sans défaut, fait penser à une effigie de déesse. Coiffée d'une simple toque de velours noir, elle se tient dans un ample manteau noir, elle se tient très droite, sans raideur : la grâce noble, mélancolique, d'une femme qui ne voudrait pas gâter l'optimisme d'autrui par ses chagrins intimes.

Et, ma foi, les quatre voyageuses répondent à l'espèce d'invitation de Mme Lurfontaine : elles esquissent un léger signe d'acquiescement et leurs yeux « admirent » Mme Lemoduit.

Il y a là une grosse dame âgée, parée d'une robe de soie et d'anciens bijoux, quelque notairesse de province. Puis une femme de fonctionnaire, bien mise, un peu poseuse. Puis une vieille fille ayant l'accoutrement démodé d'une institutrice. Enfin, une Parisienne chic, cha-

peau et chaussures d'un grand prix, jeunesse un peu artificielle.

Mme Lurfontaine continue :

— Moi aussi, l'année dernière, j'ai pris du service dans une ambulance, mais, au bout de trois mois, j'ai succombé à une invincible dépression morale, et pourtant mon mari, assez âgé, et mes enfants, extrêmement jeunes, me dispensaient de toute inquiétude. De plus, j'étais à Paris ; et vous, chère madame, où êtes-vous donc ?

Mme Lemoduit, posée, réfléchie, semble parler d'une autre que d'elle-même et son visage garde une sorte de passivité très douce :

— Je suis dans un immense hôpital voisin du front, où l'on dépose les blessés intransportables. J'ai cet emploi spécial de répondre aux invocations de certains délirants.

— Ah ! comme ça, je comprends ? Vous n'êtes pas astreinte aux pansements, aux soins difficiles...

Mme Lurfontaine, d'une mimique expressive, communique à ces dames son sentiment d'avoir plus de mérite que sa collègue : « Pas bien pénible l'emploi spécial ».

Mais voilà que, sans changer de visage, Mme Lemoduit devient une diseuse dont l'intonation pénétrante émeut profondément les auditrices :

— Représentez-vous : un pauvre être mutilé, déchiqueté, n'ayant plus de sang, plus de chaleur, est là devant vous qui sombre dans le néant, sans que la science y puisse rien... Il ne vit plus que du cerveau... par souvenir... Tout ce qui lui reste de vitalité se porte vers la créature la plus chère de son passé : il l'invoque, égaré, les yeux voilés, incapable de reconnaître réellement, il l'interpelle, avec juste assez de conscience, pour sentir qu'on lui répond. Alors, vous devinez? de répondre, cela fait comme si son peu de vitalité trouvait à s'accrocher, à se retenir à ce monde... Mais attendez : le délirant est sourd aux bruits qui l'environnent, il n'est sensible qu'à une certaine vibration de son passé... il s'adresse à sa mère, à sa femme, à sa compagne... C'est donc, strictement, un métier d'actrice que je fais...

Un temps, puis songeuse :

— Le médecin en chef prétend que mon aptitude à improviser les personnages voulus a sauvé bien des existences. Selon lui « le *péné-*

trant » de mes réponses détermine la réaction indispensable, la volonté de ne pas mourir... Ma voix, *lorsqu'elle porte*, fait entrer dans les poitrines comme des gouttes d'élixir ressuscitant.

Sous la direction de Mme Lurfontaine, l'admiration prend un objectif nouveau; pensez donc : un métier d'actrice! des personnages! Toute femme porte au fond de soi « l'envie du théâtre », où il semble que son génie de comédienne pourrait entièrement s'exercer.

— Oh! chère madame, quelle chance vous avez de pouvoir ainsi créer des rôles...

L'évocation magique enchante même la notairesse, même la vieille institutrice.

Pensez donc! jouer les sentiments humains, pour le soulagement des souffrants, quel heureux, quel agréable emploi de la bonté!

Mme Lemoduit, lentement :

— Oui, des rôles assez variés; nos blessés sont si différents d'espèces : riches, pauvres, ignorants, intellectuels, chanceux, malchanceux... Et puis, dans leur état de faiblesse, ils reviennent à la vérité de leur nature, à la sincérité enfantine de leur éducation... ils n'en sont

que plus divers, que plus difficiles à *trouver*...

— Et vous pouvez!... mais c'est de l'art, du grand art!... vous êtes une grande artiste!

Malgré le tragique du sujet, Mme Lurfontaine envoie ses félicitations sur le mode mondain, d'un ton exclamatif un peu criard et enjoué. (On ne prend pas un accent dramatique pour louer une actrice de son succès dans des scènes dramatiques.)

Mme Lemoduit pose sur son interlocutrice un regard noir, fixe, qui appuie un instant, mais elle poursuit :

— Beaucoup de blessés s'adressent à leur mère. Alors, il y a la caresse maternelle à trouver, il y a le baiser à donner à la chair de sa chair, il y a le bercement tête contre tête et l'exhalaison d'âme; parfois tout bas : « mon petit! mon enfant! mon tout petit!... je suis là... », — parfois, très haut, précipitamment, pour rattraper l'instinct vital qui s'échappe : « mon petit!... mon enfant!... »

Mme Lemoduit a donné les deux intonations. Le cri dernier, pour empêcher la vie de s'en aller, a été si réel, que, d'une secousse immédiate, les larmes ont empli les yeux de ces dames.

— Vous l'êtes heureuse d'avoir un tel talent! prononce Mme Lurfontaine. Excusez-moi, avant la guerre... ?

— Avant la guerre j'étais une bourgeoise, — mettez une grande bourgeoise... J'ai pu, soucieuse des problèmes sociaux, remédier à bien des infortunes, mais sans avoir d'attitude à prendre.

— Alors, quelle révélation : cette facilité... ce don... ce tempérament que vous avez!

Mme Lemoduit n'entend pas, elle reprend :

— Mais les pauvres hommes, aux griffes de la mort, n'ont pas seulement à revoir la femme qui les a mis au monde, — ils ont aussi la femme qui est le monde pour eux, leur compagne, la créature qui est leur vie, leur raison d'être, une partie d'eux-mêmes, et auprès de qui ils retournent en imagination sans retenue, sans pudeur, avec des voix d'amoureux, avec de lointains miaulements de félins... (Oh! rassurez-vous, quand ils ressuscitent, ils ne se souviennent de rien.) Il faut entendre...

Mme Lemoduit, d'une inflexion de voix, fait les personnages :

— « Mélie, tu es là? Tu es toujours ma grosse poulette bleue? Ton bec, donne-moi ton bec, Mélie... » « Clara! Clara! ah! c'est toi, où étais-tu donc? eh bien, voyons, c'est ma fête! chante... chante donc! chante-moi la valse des amours... »

Un temps. L'actrice déclare simplement :

— Pour de bon, je donne mon bec, je chante les amours...

Son visage de marbre ne joue pas, il garde sa pensivité résignée. Ces dames voient là-bas, dans l'hôpital, en la regardant. Mais les voici bien plus prises :

— Il y a aussi le délirant de notre monde, le blessé tout à fait près de la condition qui a été nôtre et dont la voix vibre une sorte de poème :

— « Ma chère, ma tendre amie, comme je t'aime... Quels beaux rêves nous avons faits et pourtant pas assez beaux, puisque, tu vois, notre bonheur est encore plus grand que nous ne l'avions rêvé... Nous voici dans cette féerique demeure et nos chers enfants sont là, près de nous, qui s'enivrent de soleil... »

Un temps :

— Oui, il y a le patient que seule peut rejoindre en son délire la brûlure du souffle, la palpitation, l'extase d'une amante : « Mon ami ! mon ami ! mon chéri ! mon adoré !... »

La gamme de tendresse atteint une si pathétique acuité que les auditrices haletantes, agrippées aux entrailles, restent tendues avec angoisse vers le masque inanimé de Mme Lemoduit.

Le train roule dans la campagne plate de la Beauce et c'est le chaud soleil du mois d'août et c'est le grand jour de trois heures après midi. Et brusquement, il semble que la température du compartiment se refroidit, il semble que la lumière change, pâlit. Et voici que la vieille institutrice est secouée d'un tel frisson qu'elle murmure cette explication :

— Je pense à un récit où il est question d'un être broyé, dépecé, ayant cessé de vivre, et dont on voit le cœur qui continue de battre...

Mme Lemoduit remercie d'un salut :

— Oui, ne m'attribuez aucun talent...

Dans le même instant, il lui vient une figure misérable, ratatinée, montrant par son rapetissement le peu de vivant qui reste d'elle, et,

pauvre femme, elle s'excuse en ces termes de n'être pas une grande artiste :

— C'est seulement par une miséricorde toute à l'honneur de notre nature féminine, que les chers soldats qui ne veulent pas mourir font battre à leur gré, tantôt mon cœur d'épouse, tantôt mon cœur de mère : j'ai perdu à la guerre mon mari et mes deux fils.

L'ADMIRATRICE

Aux approches de la cinquantaine, le poète Multour avait encore, — selon son ami Jabans, — la physionomie d'un grand enfant curieux, enthousiaste et sensitif. Parisien, de taille moyenne, la face léonine, avec une crinière argentée, un nez large, des joues pensives, une forte moustache, — il conservait la jeunesse éclatante du regard et du sourire.

Sa vie n'avait pourtant pas été heureuse.

D'abord, étant sans fortune personnelle, il devait, pour subsister, remplir des fonctions administratives qui faisaient de lui un oiseau en cage, pendant une notable partie de la journée. Ensuite, veuf de bonne heure, il n'avait plus jamais rencontré, auprès d'une femme, la tendresse idéale appelée par sa nature affectueuse. Enfin, dans le public, son

génie ne comptait qu'un nombre assez restreint d'admirateurs.

*
* *

Un peu avant la guerre, il alla passer les vacances dans un village du littoral breton, et, comme la pêche était mauvaise et que les familles de marins souffraient d'une cruelle misère, il résolut bien vite de se rationner et de distribuer tout son disponible aux gens les plus éprouvés.

Or, un jour, il découvrit qu'une dame de Paris, obéissant au même mobile que lui-même, le suivait ou le précédait dans ses visites charitables.

M[me] Dorlange était une veuve de trente-cinq ans, ayant un port de déesse et un beau visage régulier, qui s'affectait d'un indicible tourment aux moindres aspects de la douleur humaine.

Il se prit, en secret, d'une grande passion pour cette noble femme, et, quand la guerre éclata, M[me] Dorlange disparut avant qu'il eût trouvé l'occasion de la saluer.

Lui, de son côté, il revint à Paris et il

demeura pendant quelque temps désemparé, comme égaré dans le tumulte de ses impressions : la haine et la traîtrise régentaient l'univers, — les poètes, chantres de la concorde et de la justice, n'avaient sans doute plus rien à dire.

Il ne tarda pas à se ressaisir : les tragiques événements créaient en lui une force, une sensibilité nouvelle qu'il devait mettre au service de la patrie en lutte pour la cause de l'humanité. Et, en effet, la révolte et la douleur mêmes qui torturaient son cœur généreux lui firent écrire les strophes les plus magnifiquement inspirées.

*
* *

Dernièrement, Multour reçoit la visite de son camarade Jabans.

— Bonjour, poète admiré, poète aimé...

— Bonjour, spirituel ironiste.

— Sérieusement, mon vieux, tes accents ont trouvé un écho parfait...

— Non !

— Chez une femme !

— Non !

— Tu n'es qu'une brute !

— A la bonne heure! Soyons sincères... Nous, écrivains d'émotion, nous voudrions élever, embellir l'humanité, — nous voudrions l'accorder au rythme de nos tressaillements, vers la justice et la bonté... Chimère!... Comprendre, — déjà, — c'est égaler en intelligence, mais sentir!... En émotion, l'on n'est perçu par les autres que dans la proportion où ils ont votre palpitation, votre souffrance, votre passion... Combien sont-ils, ces autres?...

— Parfaitement! Comprendre, sentir, c'est égaler pendant un instant... Tes vers me font pleurer, j'ai « ton émotion », pendant le temps de mes larmes.

— Pendant une seconde... Et j'en viens à ceci : le poète, chercheur, par profession, de cœurs fraternels, est condamné à cette ironique destinée de n'être jamais sûr qu'il a entièrement pénétré l'âme d'autrui.

— Possible : autrefois, avant la guerre, les écrivains d'émotion n'étaient entendus que partiellement, et par une petite élite. Mais, aujourd'hui, les facultés sensibles se sont éveillées chez les gens de l'acabit le plus ordinaire. Jamais époque ne fut plus favorable aux marchands de sublime! Nos rudes soldats, sous la

mitraille, pleurent à la lecture de simples lettres d'enfants, — et les plus égoïstes civils fondent en larmes aux épîtres de nos soldats. Juge alors si les accents des poètes vont chercher au fond des consciences des trésors ignorés de sensibilité... Et rien d'étonnant, donc, à ce que j'aie trouvé un cœur sosie du tien : le fait est d'autant plus certain, et logique, et naturel, que ton admiratrice, — comble du bonheur, — c'est précisément la belle et tendre Mme Dorlange, dont tu es toujours si amoureux...

— Tais-toi!... Rencontrer « un autre que moi », qui porte vivants dans son cœur les personnages à la fois vrais et imaginés de mon œuvre, qui aime en eux les malheureux, qui crie, qui sanglote par eux la douleur et la révolte des justices humaines, — mais, mon cher ami, ce serait à devenir fou de ravissement!... Du reste, pas de danger : il reste l'éternelle misère du poète, l'impossibilité d'être sûr... A quoi cela m'avancerait-il que Mme Dorlange me clame en pleine figure que j'ai du génie?

— Embrasse-moi!... Cet après-midi, l'on récite un de tes poèmes à la Comédie-Fran-

çaise. Mme Dorlange y a une loge, laisse-moi te présenter à elle sous un nom d'emprunt... même pas : « mon ami le poète », — de cette façon, tu verras, tu entendras, tu pourras être sûr...

*
* *

Jabans adresse un clignement de connivence au bon Multour, tout rayonnant de se trouver incognito auprès de son idole : « Ta physionomie a plu; aujourd'hui, tu es admis dans ce chez elle de théâtre; demain, tu seras invité dans son chez elle intime. »

Aux derniers vers du poème de son ami, il juge à propos de s'esquiver, par discrétion.

Mme Dorlange applaudit avec frénésie, elle se lève, se penche hors de la loge pour mieux manifester, puis, obéissant à l'irrésistible besoin de dire son enthousiasme, elle se tourne et, en l'absence de Jabans, s'adresse à Multour :

— Oh! monsieur, ce poème, quel chef-d'œuvre de sentiment!

Pareil aux grands artistes, Multour est un timide, et l'ovation même du public, à son

œuvre, contribue à lui enlever sa présence d'esprit. Il articule avec modestie :

— Il y a aussi le génie de la célèbre interprète.

Mme Dorlange a une crispation de sourcils :

— Oui, mais que dites-vous de Multour? de son inspiration poétique?

Multour se trouble de plus en plus, — une sorte de pudeur vient ajouter à sa gêne d'amoureux, — il cherche ses mots :

— Je... certainement... je lui trouve bien du talent.

Mme Dorlange redresse le front, la voix brusque, offensée :

— Comment, monsieur, il vous faut tant d'effort pour cette morne appréciation! Quoi! vous ne bougez pas? Vous ne frémissez pas?

On sent, dans son intonation, la passion croître par degré, tandis que, d'un geste impérieux, elle interdit toute réplique :

— Mais, monsieur, ce poème que vous venez d'entendre, ce ne sont pas des mots, ce sont des sanglots, des battements de cœur qui le composent! et c'est la pitié même, l'amour même qui en font l'harmonie et la cadence!

De ses yeux étincelants, elle fascine l'inter-

pellé. Multour demeure immobile, la bouche entr'ouverte, la respiration oppressée. Mais, pour elle, il semble de plus en plus incompréhensif, — et, à proportion, monte en elle la fureur d'admiration :

— Voyons, monsieur, vous ne sentez pas! Dans ce poème inégalable, les grands soldats de France gravent leur héroïsme au marbre de l'éternité!... Comment! A l'évocation du poète, vous ne les voyez pas, les sauveurs du monde : les petits de vingt ans qui portent encore à leurs joues le baiser de leur mère, — les hommes faits qui portent à leurs lèvres graves le baiser de leur femme, — et les barbus rêveurs du baiser de leurs petits! Vous ne les voyez pas, les jeunes, avec ces grands yeux, ces bouches gourmandes pour aimer la vie pas encore atteinte, — et les autres plus âgés qui la tenaient, la vie, et en savaient le charme! Vous ne les voyez pas, les pauvres qui n'ont rien à laisser, les riches qui font abnégation de tout, vous ne les voyez pas, tous pareils dans leur sublimité, aller du même élan mourir pour la patrie et pour la liberté!

Elle ne lâche pas Multour du regard, elle a l'air de prier l'insensible de faire cesser un

malaise intolérable et de s'émouvoir enfin. Lui, il reste cloué, haletant, incapable de proférer un son.

Mais, tout à coup, Mme Dorlange se passe la main sur le front, elle s'assied, demeure accoudée, son visage s'adoucit, s'imprègne d'une surprise extasiée :

— Ah! les strophes du poète me reviennent, elles chantent en moi, — et les voici, les héros de son génie, les voici tout pantelants qui s'approchent de moi. Ce sont les éprouvés, les fourbus de la victoire, les usés de la gloire : de pauvres soldats fiévreux, aux joues terreuses, aux cheveux sales, — les voici tout près qui font trembler mes lèvres de pitié maternelle... les voici... Alors, monsieur, laissez-moi avec eux!

Multour, debout au fond de la loge, hagard, livide, ne veut pas comprendre. Quoi? ce serait fini, ce serait le désastre irréparable, jamais plus il ne pourrait reparaître devant la chère idole, l'unique, la femme idéale!... Il essaye de ne pas céder à la fatalité, il veut... mais non! sa bouche s'ouvre sans voix, l'éternelle malchance accable ses épaules, il recule malgré lui, — il lui faut s'enfuir, s'aller cacher,

chassé, ô ironie! par ses propres héros.

L'admiratrice, en effet, le visage meurtri, émerveillé, déchiré d'une beauté surhumaine, répète cette fois son ordre sur un ton de supplication sans merci :

— Les voici, les héros du poète, les plus misérables, les plus déshérités, les voici qui attendent... alors, laissez-moi avec eux... laissez-moi... allez-vous-en, dites, monsieur, voulez-vous!

LE GRAND BLESSÉ

Raymond a été mon condisciple au lycée.

Dès notre première rencontre, — si gamin que je fusse, — nous avions, l'un et l'autre, une dizaine d'années, — j'ai été attiré vers lui par l'inconsciente perception qu'il avait une sensibilité exceptionnelle.

C'était, — c'est encore, — il a trente ans, — un blond très chevelu, à carnation claire, avec des yeux bleus, couleur de ciel. Sa mère était Russe, — de là, certains traits du type slave dans sa physionomie.

Au lycée, comme bon nombre d'élèves étaient des boursiers, — les fils d'industriels millionnaires coudoyaient les fils d'employés, ou même de salariés. Bien entendu, il y avait, entre eux, de grandes différences de mises, — mais les élégants, — dont nous

étions, Raymond et moi, — ne manifestaient ni éloignement, ni mépris pour les inélégants.

Toutefois, — il ne faut pas non plus avoir le parti pris de tout embellir, — la raillerie se donnait libre cours à l'égard de ceux qui étaient ridicules ou par trop négligés : vêtements trop longs ou trop courts, comiques de coupe ou de couleur, — pantalons déchirés ou mal brossés.

Lui, Raymond, il souffrait de voir qu'un camarade prêtait à rire ; dans la cour, il allait lui tenir compagnie, par besoin de le cacher, de se mettre devant lui, — et aussi d'atténuer la moquerie en la partageant.

Je trouvais qu'il y avait là un grand courage : pour rien au monde, je n'aurais ainsi affronté la risée générale. Vous allez voir, par ce récit, que Raymond avait, en effet, l'âme trempée pour vaincre de fortes épreuves.

Raymond a épousé une jeune fille sans dot, qui était dactylographe dans la Société financière où lui-même, à vingt-cinq ans, avait déjà une situation importante : une belle personne, brune, un visage à la grecque, d'une ciselure

parfaite, — l'air réservé, — le caractère un peu trop positif, selon moi.

Il faut se représenter que Raymond éprouvait le véritable amour, avec ses transports et son égoïsme forcené, — en un mot, le sentiment humain le plus violent, puisqu'il comporte tous les autres sentiments.

Quand il disait : « ma femme », — tout son être vibrait d'une telle tendresse jalouse que l'on en était saisi d'étonnement.

La guerre.

Dès le mois de septembre 1914, par une de ces erreurs dont il existe maints exemples, — Raymond fut porté sur la liste des soldats tués, alors qu'il était seulement blessé et prisonnier.

Au bout de plusieurs mois, quand il fut en état d'écrire, ses lettres ne parvinrent pas à sa femme.

Les époux habitaient un pavillon à Bois-Colombes, — Gabrielle, se croyant veuve, avait déménagé pour aller à Paris chez une de ses tantes, — et l'adresse avait été mal enregistrée à la poste.

Au bout d'un an, Gabrielle s'est remariée

avec un modeste employé, réformé pour la vue, M. Robin.

Vous sentez venir le drame. Raymond, amputé du bras droit, a été échangé avec un grand blessé allemand et, rentré en France, il a couru à la recherche de sa femme.

Ah ! si j'étais écrivain, voilà où j'aurais belle d'exercer mon talent, — car, attendez, pauvres gens ! le second mariage a porté ses fruits : Gabrielle est dans un état intéressant !

A défaut de littérature, — les faits.

L'imbécile de vieille parente à qui Raymond est allé demander où se trouvait Gabrielle n'a pas osé même lui faire pressentir un malheur ; complètement hébétée, elle a donné l'adresse en disant : il faudra demander Mme Robin.

— Bon ! pense Raymond, Gabrielle habite chez une dame Robin.

Il sonne, — on ouvre, — le palier est à demi-obscur.

— Madame Robin.

— C'est moi, monsieur… mais…

Un double cri. Gabrielle tombe évanouie de saisissement, — et pendant un mois les médecins désespéreront de la sauver.

Raymond, lui, se rejette en arrière, puis,

ayant, de sa main unique, griffé le vide, il regarde autour de lui, la figure sans pensée. Le choc lui a enlevé toute conscience ; on l'emmène, on le fait asseoir, on le fait lever comme un petit enfant. Il boit, il mange, mais il ne parle pas et ne comprend pas ce qu'on lui dit.

Au bout de trois jours, il se met à cligner, des heures durant, comme quelqu'un qui cherche ses souvenirs ; la faculté de perception revient peu à peu, et, par miracle, l'épouvantable réalité pénètre dans son cerveau sans y tuer la raison.

Bientôt, il obtient que son administration financière, disposée à lui rendre la situation qu'il occupait avant la guerre, lui avance quelques fonds et il peut s'échouer dans la solitude d'un appartement meublé. Car il était marié sous le régime de la communauté. Gabrielle a donc légitimement emporté tout le ménage, et alors, non seulement il n'a plus de femme, mais il n'a plus de domicile, il n'a même plus le moindre objet mobilier.

Mais enfin, il faut une solution, il faut que quelqu'un s'occupe de la préparer. Le misérable Raymond, accablé, anéanti, consent à

recevoir la mère de Gabrielle, qui a été appelée de province, et, dans son abandon, il éprouve un vague soulagement à entendre des lamentations qui répondent à son propre désespoir :

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! Comment faire ?... Il n'y a pas d'issue...

Une fois, au cours des habituelles jérémiades, la mère, comme se parlant à elle, laisse échapper une pensée nette :

— Si encore il n'y avait pas cette fatalité de la grossesse, on dirait : « Après tout, le second mariage est nul... »

Raymond ne bouge pas, — il ne crie pas :

— Non ! Non ! dans aucune hypothèse, je ne pourrais reprendre Gabrielle.

La fois suivante, la mère s'enhardit :

— Il faut une victime... eh bien, c'est à M. Robin à se résigner. Le temps venu, que M. Robin disparaisse avec son enfant, ce sera comme si cette naissance n'avait pas eu lieu... Ce sera supportable : on épouse bien une veuve qui a eu des enfants d'un premier lit...

Là encore, Raymond n'exhale aucune protestation. La mère ose davantage :

— Voyez, mon ami, ce rare sentiment que vous inspirez à Gabrielle. Qu'elle vous préfère

à « l'autre », cela va de soi, — mais son affection pour vous est plus forte que le grand instinct maternel. Bien sûr, elle n'est pas dénaturée, — une tristesse l'afflige et l'affligera pendant quelque temps, — mais tant pis !... c'est vous qu'elle aime...

Raymond fait son examen de conscience. Eh bien, oui, na ! Il veut sa femme ! Il l'aime encore ! Il la veut par un instinct violent, précisément pour la reprendre à l'autre... Il est le mâle qui mourrait plutôt que de laisser sa femelle au rival abhorré...

Cette solution est vraiment celle exigée par sa nature jalouse, car il ressuscite, il pense à l'avenir avec une sorte de sérénité cynique : quoi ! chacun sa part ! chacun sa vie ! Une catastrophe est arrivée, il faut arracher sauvagement les bribes de bonheur qui subsistent encore.

*
* *

Ce fut un soir, après dîner. En lisant le journal, son attention fut retenue par une étude sur les forces vivaces de la France, — sur la natalité, trésor du présent et de l'avenir.

Accoudé, le front dans la main, il se mit à songer dans un véritable état d'assoupissement, car, « éveillé », il n'aurait pas supporté le développement de sa pensée :

« Dame ! il le faut ainsi pour mon égoïsme ! L'enfant n'aura pas de mère et ses chances de vivre seront bien amoindries... Et s'il échappe à la mort, le petit misérable, il fera sans doute, — faute de soins, de tendresse, — un produit inférieur, un déchet social... L'affreuse condamnation à n'avoir point de mère n'appelle-t-elle pas les pires condamnations ? Et Gabrielle, parbleu ! souffrira horriblement dans son cœur maternel ; pour l'instant, elle se leurre, elle ne se rend pas compte... Quant à sa préférence de femme, elle doit se tromper aussi ; je ne lui inspire que de la pitié ; sa tendresse profonde appartient au père de son enfant. »

Tout à coup, il a tressailli, il a sauté sur ses jambes, il a vu, dans la glace, le visage décomposé d'un condamné à mort, — son propre visage.

Et voici comment il a réglé la situation, sans appel, — pour toujours.

Il a prié Robin de venir le trouver, et il s'est

dominé au point de parler d'une voix à peu près posée :

— J'ai réfléchi, monsieur... vous devez rester le mari de Gabrielle... Vous êtes père, vous avez un devoir sacré à remplir... Gabrielle peut, actuellement, ne pas se reconnaître dans le trouble de ses sentiments, mais c'est à vous qu'ira, en définitive, l'éternelle fidélité de son affection... J'ai accepté, à titre définitif, un emploi dans une succursale américaine de mon administration financière...

L'excellent M. Robin n'a pu se contenir ; en voulant remercier il a montré son frénétique bonheur et — pour ainsi dire — la joie parfaite qui désormais allait emplir toute sa vie.

Raymond, alors, a changé de voix :

— Taisez-vous, ne me remerciez pas ! Je n'ai rien de sublime... je ne suis qu'un pauvre homme, — les passions les moins nobles, je les éprouve : la rancune, l'envie, la jalousie... Et vous n'en avez pas fini avec moi !... Il faut pourtant que je conserve un vague motif de me tenir debout, de faire le geste machinal d'exister... Là-bas, èn Amérique, je vais gagner bien trop d'argent... Alors, voilà... Flanquez-moi des coups, si vous voulez, mais il faut que

je vous le signifie : Gabrielle sera toujours *ma femme* pour mon moi sensible... Je ne peux donc pas tolérer, — vous entendez, monsieur ? — je ne peux pas tolérer cette autre blessure de savoir que, avec vous, *ma femme* est dans une situation inférieure à celle où elle était avec moi... Je veux, comme un parent, faire tenir à Gabrielle un revenu personnel, — et cela, *pour moi*, monsieur, pour moi, vous entendez ? — pour moi, *son mari* quand même...

Il hurlait. Il souffrait bien plus de son âme déchirée que ne le peut faire un patient à qui l'on tenaille simplement la chair vive.

Et tandis que l'autre mari s'en allait rejoindre la femme aimée aux doux bras consolateurs, — lui, le damné, il emplissait l'air de ce ha ! ha ! lugubre, interminable, — par quoi les misérables, au supplice de vivre, semblent appeler la mort à leur secours.

L'ASSASSINÉE

Fritz Zaitmann, fils d'un banquier de Francfort, était un orgueilleux de nature : dès qu'il eut commencé ses études, il se sentit « d'une race supérieure ». Il eut une façon de se tenir, de regarder autour de lui, de parler, de rire, d'embrasser les gens, qui venait de sa conscience — allant jusqu'à la sensation physique — d'être supérieur en tout : par les vertus morales, comme par la prestance corporelle. Aussi, les théories officielles du militarisme conquérant trouvèrent-elles en lui un adepte véhément : elles répondaient à son tempérament même.

Dans les joutes oratoires où il affirmait son culte de la force brutale, contre les camarades imbus d'une philosophie humanitaire, aucun argument n'entamait sa conviction :

— Voyons, Fritz, il faut donner à l'Idéal une base immuable, et cette base ne peut être que l'Amour, la Justice... Rien n'est plus instable que la Force armée : contre les plus meurtriers engins d'aujourd'hui, on inventera demain des engins plus meurtriers encore, — et le Nombre même, qui est sans limites, aura raison tôt ou tard de la Force du nombre... Alors, l'éternelle barbarie?...

La raillerie même ne le touchait pas :

— Avec ton nationalisme forcené, tu ressembles à ce pensionnaire de maison de santé, qui s'adresse en confidence aux visiteurs : « Vous voyez là-bas ce pauvre bougre, il est complètement fou ; il se figure être l'empereur de Chine, et n'est-ce pas, personne n'ignore que l'empereur de Chine, c'est moi. » Tu as tous les sentiments de haine, de jalousie, de rapacité, que tu trouves abominables chez les étrangers. « Ces Russes, dis-tu, quels brigands! Peut-on rien imaginer de plus monstrueux, de plus sacrilège, de plus attentatoire aux droits imprescriptibles des individus et des nations, que leur théorie du panslavisme? Chacun sait qu'il est une seule théorie juste et bonne : celle du pangermanisme. »



Quand éclata la guerre, Fritz avait vingt-cinq ans : un grand garçon, mince, élégant, à physionomie caractérisée d'intellectuel : un crâne volumineux et chevelu, un large front hautain, mais les joues maigres et le bas de la figure allongé en finesse.

Il était sous-lieutenant de réserve ; les galons de lieutenant et la croix de fer lui échurent au bout de six mois de campagne. Mais, peu après, il fut dangereusement blessé en Belgique et on lui octroya un congé de convalescence, au sortir de l'hôpital.

Au milieu de la famille, des relations, de la bonne société, il vécut dans une atmosphère de satisfaction orgueilleuse, — comme s'il figurait le personnage héroïque d'une continuelle représentation théâtrale. L'uniforme lui allait à merveille et, de ses blessures, il ne gardait d'apparent qu'une balafre au visage, — juste ce qu'il fallait pour montrer sa qualité de glorieux blessé et pour ajouter un chic de crânerie à son arrogance naturelle. Du matin au soir, devant un auditoire extasié, où dominait l'élément féminin, il célébrait, avec l'ardeur

d'un preux chevalier, l'éternelle et l'unique supériorité de la Force guerrière.



Ce fut un après-midi, avant le dîner, qu'il rapporta de chez des amis un journal anglais venu en fraude par la Suisse.

Sa chambre était toute attiédie de soleil; il enleva sa tunique à laquelle s'adaptait un rigide col blanc, et s'assit devant sa table :

— Voyons un peu cet infâme canard.

Et tout de suite, — à cause de l'en-tête en lettres capitales, il lut la chose...

Le saisissement fit qu'il s'arrêta aux premières lignes; il redressa la tête, cligna, puis continua à lire, de près, avec un effort d'attention, comme si la chose entrait mal dans son entendement.

Eh bien! voyons, qu'est-ce qu'il lui prenait, pourquoi ces frissons, ce malaise glacial?

Les sourcils froncés, il regarda autour de lui; une lacune de temps énorme semblait séparer l'instant où il avait dit : « voyons un peu... » de l'instant présent, — et l'aspect de la vie, —

pesez l'énorme contenu de cette expression, — l'aspect de la vie avait changé.

Et tout à coup, il sut la cause de ce froid qui le pénétrait : il sentait maintenant que miss Edith l'avait sauvé, que sûrement elle l'avait arraché aux griffes de la mort. Avant, il le savait avec son intelligence seulement, il ne le sentait pas...

Dans une sorte d'éblouissement, des souvenirs de son enfance lui arrivèrent, — comme si son instinct, pour échapper aux visions de l'heure actuelle, cherchait à se réfugier dans le passé. Il se voyait, petit garçon, dans une vaste propriété de campagne, où il s'intéressait d'un cœur naïf aux fleurs, aux papillons, — et ce doux bonheur : il élevait à la becquée des oisillons que le jardinier lui apportait...

Mais non, impossible d'échapper... Le journal anglais donne un portrait, — comment dire? un vivant portrait de miss Edith; ce sont de proches souvenirs qu'appelle cette réalité. Et voici Fritz à l'hôpital. Voici qu'il reprend connaissance. Quoi! c'est une Anglaise qui le soigne, une odieuse Anglaise! Oh! il va s'en débarrasser, et comment!...

Avec l'air vivifiant des fenêtres ouvertes,

rentre dans sa poitrine la haine nationaliste : telle une liqueur généreuse, elle le ressuscite; il la sent courir dans ses veines, riche de chaleur et d'énergie. Il retrouve son dur visage d'officier et l'insolence de son intonation :

— J'ai tué beaucoup d'Anglais, profère-t-il en regardant l'Anglaise fixement.

(A vrai dire, il a encore un peu la fièvre.)

Les joues de miss Edith gardent leur même application au devoir ; ses yeux marquent seulement une meilleure attention :

— Pauvre garçon, buvez votre potion...

Une phase critique. Après l'intervention chirurgicale, il eût suffi d'une porte ouverte ou fermée trop brusquement pour éteindre la lueur vacillante d'existence qui restait en lui.

Un visage féminin était resté si pieusement penché sur le sien, qu'à la longue, un échange s'était opéré : le visage féminin s'était comme décomposé, il avait pris un peu de la mort de son visage à lui, Fritz, lequel avait pris un peu de la vie du visage féminin.

Fritz songe profondément, comme dans un demi-sommeil.

Oui, voilà vraiment l'acte de sauver : prendre pour soi de la mort d'autrui et donner de sa propre vie... Et maintenant, il y a cette chose... l'acte de la Force...

Tout à coup il tressaille. Quand miss Edith lui a répondu : « Pauvre garçon », ce n'était pas « pauvre garçon, d'être blessé » qu'elle disait — il le comprend maintenant! C'était : « pauvre garçon d'avoir tant tué et d'en être si satisfait ».

Mais oui, parbleu! Son regard : un morceau de ciel posé sur lui.

Fritz se sent devenir livide. Voyons, voyons, ce n'est pas possible ; il n'y a pas deux supériorités opposées ; il n'y a qu'une Supériorité, elle est d'un côté ou de l'autre : du côté de la Haine ou du côté de la Charité... Eh bien! la Force est reine du monde, tout le prouve... Soit ; mais cette miss Edith qui l'a sauvé, n'était-elle pas une espèce de soldate au service de cette Force, qui serait la vraie, l'éternelle, celle qu'une autre ne viendra pas demain détrôner?

La pensée de Fritz perd de sa discipline : il se laisse aller à considérer que, chez lui, en Allemagne, des infirmières, ses compatriotes,

soignent aussi avec dévouement des blessés ennemis...

Une sonnerie, dans l'intérieur de la maison, le fait sauter sur ses jambes, tout effaré ; c'est le premier appel pour le dîner.

Voyons, dépêchons-nous de nous rhabiller... Il pose la main sur sa tunique, puis la retire pour songer encore un instant :

— Ah oui, la chose a été commise par un lieutenant, un officier de son grade... Et lui, Fritz, il ne peut pas se dispenser de revêtir son uniforme galonné, décoré : la famille et les relations exigent de l'admirer constamment dans sa tenue glorieuse... Et il doit continuer à faire partie de la société bien pensante, il doit continuer à y tenir son rôle de fierté... « Pauvre garçon » — a dit l'Anglaise... S'il n'avait pas promis de rendre ce journal, il le déchirerait... Il est vrai que ça n'avancerait à rien... Il y a la chose irréparable... Il y a l'éternité du meurtre qui semble donner à miss Edith raison et victoire pour toujours... « Pauvre garçon... » Oui, quel singulier phénomène, cette éternité du meurtre : rien, désormais, ne pourra empêcher le ciel de ses yeux d'être là... Comment,

là. Où donc? Mais partout, en tout lieu où le ciel d'en haut éclaire la terre... « Pauvre garçon... » Alors, quoi? Il ne pourra plus se débarrasser de cette pitié?...

Une étrange amnésie l'empêche de réagir, de brandir sa puissante idéologie : il n'en retrouve rien de solide... On dirait que « la chose » lui mange la mémoire...

Alors, quoi? Il va désormais parader sans conviction, pitoyable en secret dans son harnachement de la suprématie belliqueuse?

Il éprouve le vertige, la terre lui manque...

On ne peut pas vivre sans orgueil, sans certitude morale, sans la conscience de sa supériorité. On ne le peut pas !

Mais il va se débarrasser de l'hallucination, il va se ressaisir, pourvu qu'on lui laisse le temps. On dirait que des ruines d'idées l'entourent, pareilles aux ruines des villages qu'il a vues et d'où la vie avait disparu. Attendez, attendez; la reconstruction va se faire dans sa tête...

Hé non! Voici le second appel du dîner... Allons, vite, vite!

Il revêt sa tunique ; ses mains tâtonnent aux boutons sans se décider, puis aux poches...

Il se rassied, le bras droit en équerre sur la table, le poing contre le front. Fixement, les pupilles dilatées, il contemple l'image si vivante de miss Edith...

Maintenant, l'on monte l'escalier : la bande joyeuse des enfants a été envoyée à sa recherche ; on l'appelle :

— Lieutenant! Lieutenant! Mon lieutenant!

Allons, allons, il n'y a qu'à sangler sa tunique, puis à redresser le front, les sourcils serrés, pour faire ce regard aigu qui ne craint ni ne pardonne; puis à river les mâchoires pour faire cette moue d'orgueil et de haine qui vous affiche au-dessus de tout... *uberalles*... Et puis...

On frappe précipitamment à la porte : « Lieutenant! lieutenant! »

Et puis... la chose...

Une détonation. Fritz s'abat, la figure sur le journal.

Oui, miss Edith, les lèvres appuyées sur votre visage, — comme il en sentait l'invincible envie, — mais de la seule façon qu'il pouvait faire... pauvre garçon!

LES INGÉNUS

La Bonne.
L'Apprivoisement.
La Révélation.
L'Ingénue.
Atavisme.
Directrice.
La Camarade.
Secondes Noces.
La Veuve.
L'Ascension.

LA BONNE

Monsieur le Militaire,

Voilà comment que ça se fait que je vous écris. Je pleurais dans ma cuisine et sur une casserole en cuivre, encore, madame m'a demandé :

— Qu'est-ce que vous avez, Augustine?

— Madame, je braille, parce que je m'embête. Si seulement j'avais un soldat pour lui écrire, comme vous qui êtes marraine...

— Mais, Augustine, je suis une dame, vous, ce ne serait pas convenable.

— Et pourquoi donc? que j'ai dit. Dans ces soldats à marraines, il doit bien y en avoir qui aimeraient mieux écrire avec une jeune de leur âge et de leur intelligence, plutôt qu'avec une vieille toupie à manières...

— Merci, Augustine.

(A chaque instant, madame me dit comme ça des merci, sans queue ni tête. « A votre service, madame », que je réponds, parce que je connais ma politesse sur le bout du doigt.)

Alors, sans doute pour que je m'arrête de pleurer dans le manger, madame est allée aux adresses de soldats vagabonds, — sans famille, quoi ! — et elle vous a donc rapporté.

— Voilà, Augustine, mais réfléchissez combien la chose est délicate...

— Craignez rien, madame. Un soldat qu'est peut-être vilain comme un pou et bête comme une cruche, je ne vous le mangerai pas, bien sûr.

Voilà toute l'histoire.

Je vous écris donc pour me désembêter, car je n'en peux plus de cette guerre-là, ils n'auraient donc pas pu en faire une autre?

Seulement, vous savez, moi, je suis sérieuse. Tâchez moyen de ne pas m'écrire des bêtises. Attendu que je compte bien me marier un jour ou l'autre, — si toutefois je tombe sur un malheureux qui veut bien.

*
* *

Mademoiselle Augustine,

Je comprends que vous ne vouliez pas qu'on vous écrive des bêtises. Mais il faut que vous me connaissiez bien mal, pour croire que je serais capable de plaisanter avec une personne de votre sexe.

Pourtant, si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais, dans vos prochaines lettres, de m'appeler par mon petit nom, qui est François. Car tout de même, s'il n'y a pas la chose du sentiment, ce n'est guère la peine de se mettre en correspondance. Et vous avouerez que si l'on s'écrit, c'est l'idée, histoire de penser à quelqu'un, sans que ce soit pour rien de mal. D'autant plus qu'il y a la distance entre ici et Paris, et qu'avec la meilleure perversité ce ne serait pas facile.

Au plaisir de vous revoir.

*
* *

Monsieur François,

Oh! oui, vous dites toujours ça, que vous n'êtes pas capable de plaisanter, mais il ne

faudrait peut-être pas s'y fier. Et d'abord, écoutez donc un peu. N'y a-t-il pas de danger que vous vous échappiez un instant de votre tranchée et que vous couriez d'une trotte jusqu'à Paris? C'est que je suis toute seule l'après-midi, de deux heures à cinq heures, au deuxième, par l'escalier de service, la porte à droite, et qui n'a pas de chaîne de sûreté, rien que le bouton à tourner.

Ah! il ne me manquerait plus que ce malheur-là! C'est que j'en ai des malheurs!

Il y a trois ans, depuis la saison des bains de mer, que je suis chez monsieur, madame. Avant, j'étais en Bretagne. Madame a eu pitié de moi; elle m'a trouvée malade, comme usée à force de soigner mes frères et sœurs dans la pauvreté. Elle m'a donc emmenée à Paris : quarante francs par mois, que j'envoie à mes parents, rapport à leur nombreuse famille, et un peu d'argent que madame me redonne pour ma poche, par-dessus le marché.

Madame n'est pas vieille si vous voulez, mais pas toute jeune non plus. Si des fois vous avez un sou, — pas de l'Empire, — de la République, elle a un peu cette figure régulière là : un nez droit et un menton rond assez gras.

Moi, je suis bien plus petite qu'elle et je n'ai pas la figure si longue. Quand je ne fais pas la grimace, je suis gentille, j'ai une tête de caniche, avec des taches de rousseur.

J'étais donc ignorante dans la perfection. Madame m'a appris à lire, écrire et tout le restant, à commencer par la géographie : la France capitale Paris, l'Espagne capitale Madrid. Et il a fallu qu'elle m'apprenne le ménage, car je n'y connaissais rien du tout. Maintenant, je fais le ménage aussi mal qu'une autre, — c'est monsieur qui me l'a dit.

Qu'est-ce qu'il fait, monsieur? Est-ce que je sais, moi. A la maison, il se tient la tête assis à son bureau, devant des papiers, ou alors il court dehors avec une serviette de cuir sous le bras. Comme il porte un binocle, je ne vois pas de sou, ni même de pièce, à qui il ressemble.

Madame était fâchée avec monsieur. C'est-à-dire qu'elle disputait tout le temps monsieur et que lui ne répondait pas.

Ne sachant quoi inventer, elle a renvoyé monsieur de sa chambre, et il couchait sur un grand machin qu'on appelle un divan, dans son cabinet de travail.

Ce que madame avait, c'étaient les nerfs malades, alors, elle tracassait, elle tracassait... Le vieux médecin se mettait en colère :

— Je n'ai pas de remède à vous ordonner; il vous faut de l'occupation, de la distraction; vous avez trop de santé, ça vous fait languir; et vous avez trop de bonté dans le cœur, ça vous rend mauvaise.

Naturellement, madame m'aimait bien : tout le temps à tourner autour de moi, à m'aider dans ma cuisine, ou bien à faire la maîtresse d'école.

— Augustine, qu'elle me disait, j'ai du chagrin, vous allez bien apprendre votre leçon pour me faire plaisir.

Ça ne me gênait guère. Je n'ai qu'à lire deux fois une page et je la sais par cœur. C'est encore les mots que je ne comprends pas que je retiens le mieux. Je sais Pharamond et toute l'histoire de France, — un livre qui a cent trente-cinq pages. On ne croirait jamais que c'est si long, l'histoire de France.

Madame suivait avec son doigt, pour me faire réciter, et elle était bien contente. Aux Croisades ou bien à la Saint-Barthélemy, elle soupirait :

— Heureusement que je vous ai, Augustine!

Mais, mon pauvre monsieur François, boum! badadoum! Voilà le zeppelin qui est venu! C'était la nuit, madame a eu si peur dans sa chambre, qu'elle a rappelé monsieur. Et depuis ce temps-là, ils s'obstinent à dormir dans la même chambre. Je vous demande un peu! Comme si ce zeppelin allait s'amuser à revenir!

Et, je n'y comprends rien du tout, madame ne s'occupe presque plus de moi, et elle ne geint plus après ses maladies (qu'elle n'avait pas, du reste). Et elle supporte monsieur avec bonne humeur, comme si elle avait changé de mari, quoi! rendu le premier, pour un qui ferait mieux son affaire.

Le soir, après ma vaisselle, je fais mon verbe, ou bien mòn analyse, puis je lui porte mon cahier à corriger. « C'est très bien », qu'elle me dit, avant d'avoir lu; elle regarde l'heure, elle a l'air de penser à autre chose. Ah! je peux bien faire, si je veux, des fautes de participes!... Et quand je récite, elle ne soupire plus à Henri IV, ni à l'entrevue du camp du Drap d'or.

Quel malheur! mon Dieu, quel malheur!

J'avais déjà eu de la jalousie quand elle s'est mise marraine d'un gueux dans votre genre, mais enfin, je me raisonnais : « Ce va-nu-pieds, c'est tout de même un soldat, et puisque les pauvres soldats souffrent tant pour nous, il faut bien souffrir pour eux. »

Mais voilà la fin de tout.

Pas plus tard qu'hier, madame est donc sortie après le déjeuner et, en rentrant, elle m'a appelée :

— Augustine, je suis allée au Louvre, je vous ai acheté une robe, et j'ai fait quelques autres achats, car il me faut préparer une layette.

Je baissais le nez, je serrais le bec sans répondre.

Madame est devenue toute craintive :

— Vous n'êtes pas fâchée, Augustine?

J'ai haussé les épaules :

— Non, parbleu! je ne vous en veux pas, je sais bien que c'est pas votre faute, que c'est la faute au zeppelin.

Madame, voyant que j'étais juste, a été encouragée à continuer :

— Alors, je vous demanderai, Augustine, de bien le soigner, de bien l'aimer, mon petit enfant.

Qu'est-ce que ça peut me faire? Je lui aimerai son enfant bien comme il faut, tout comme je lui fourbis ses casseroles. Qu'est-ce que je dis? Ce sera bien pire : car mes frères et sœurs, je les regrette toujours et ça ne me contente pas d'envoyer mes mois pour eux. Alors, son petit à madame, il profitera de ces caresses que je ne peux pas envoyer.

Finalement, j'ai embrassé madame et je lui ai pardonné. A quoi que ça m'aurait avancé de ne pas lui pardonner?... J'ai accepté la robe avec mon air gentil de caniche qui rit en dessous. Elle est bleue, d'un bleu superbe. Quand vous reviendrez de la guerre, avec notre drapeau triomphant, vous la verrez, — c'est justement ce bleu-là. Mais dame, la couleur est fragile. Et quand le petit envoyé du zeppelin sera né, il faudra que je fasse bien attention, — il y a déjà assez de dégâts en France, — qu'il n'aille pas encore me gâter cette robe-là...

L'APPRIVOISEMENT

La marquise de Ternebois est restée très « ancien régime », quoique le défunt marquis ait, — selon un beau modernisme, — sacrifié sa fortune et sa vie aux progrès de l'aéronautique.

Mais elle a senti les obligations que la guerre imposait aux âmes bien nées, — ce sont ses propres expressions, — et, par l'entremise du digne abbé Romulus, elle est devenue la maman-marraine d'un pauvre soldat sans famille.

— Je me charge de la correspondance, a déclaré sa plus jeune fille, Marceline, au grand scandale de l'aînée, Gabrielle.

La tendre et espiègle Marceline, — blonde et rose miniature, que ces dames du Sacré-Cœur avaient surnommée : l'Indomptée, — a si maternellement écrit au militaire inconnu, sous la

banale signature de M. Ternebois, que celui-ci a répondu d'emblée en tutoyant « sa bonne vieille maman ».

Très bien. Seulement, coup de théâtre : un beau matin, sans avoir prévenu, il arrive à Paris, muni d'une permission de quatre jours.

*
* *

Emile Rivoli, enfant assisté, doué d'une bonne nature, possède les qualités d'un ouvrier probe et intelligent; mais, dame! sous le rapport de la civilité il est un peu sauvage, car on ne l'a élevé ni avec tendresse, ni avec cérémonie.

Rue de Varenne, il a demandé : « M'ame Ternebois »; à l'aspect solennel des concierges, à la vue de la vaste cour flanquée de remises et d'écuries, il a sifflé d'étonnement : « Je pensais que la maman faisait des ménages, mais, sapristi! c'est encore plus rupin, elle est au moins cuisinière chez des gens qui ont le moyen. »

Quand la vieille Clémence a ouvert la porte, il a failli lui sauter au cou : « C'est moi le

fiston! », puis il a failli tomber à la renverse en entendant cette annonce :

— Je vais prévenir madame la marquise que son filleul est arrivé.

Il est demeuré dans l'antichambre, la respiration en suspens, saisi de crainte et, aussi, d'une sorte de respect, comme dans une église, à contempler les tapisseries, les tentures, le chêne luisant des meubles anciens.

Heureusement, c'est Marceline, la première, qui est venue lui tendre la main et l'obliger à s'asseoir dans le salon.

— Je vous laisse un petit instant.

*
* *

La marquise prend son face-à-main sur sa table à ouvrage, puis, lente et solennelle :

— Alors, c'est notre chevalier?

Mais Marceline répond, toute palpitante d'émotion, avec des spasmes dans la gorge :

— Oh! maman, — c'est un soldat comme n'importe lequel, — un soldat de maintenant, avec un képi en accordéon, une capote déteinte; il a une moustache, une bonne figure française couleur de brique, et si tu voyais ses pauvres

mains rouges, gonflées, couturées, ses ongles usés, — et ses pauvres pieds dans des énormes bottes cloutées, vaseuses ..

— Eh bien?

— Eh bien, entre lui et nous, et notre intérieur, il y a un contraste fantastique. Nous sommes le vieux faubourg Saint-Germain ; même dans la société parisienne, nous occupons un compartiment distinct, — alors, imagine le dépaysement de notre soldat ! Rien, ici, n'a le moindre rapport avec ce qu'il a déjà vu...

— Admettons : nous sommes du nouveau pour sa curiosité...

— Oui, mais du nouveau sans aucun lien, sans aucune affinité avec lui ; les lettres affectueuses que nous avons échangées ne font maintenant qu'augmenter son désarroi, il est atterré d'avoir osé s'adresser à toi si familièrement.

— Tu as démêlé tout ça en trois minutes?

— Mais, maman, il ne voulait pas entrer ! ses regards effarés cherchent les portes, il fait penser à un animal des bois qu'on aurait attrapé ; il n'a qu'une idée : fuir, fuir au plus vite. Tant pis, il ne profitera pas de sa permission, il se passera de manger, il couchera sous

un pont, — ça lui est égal, pourvu qu'il s'échappe d'ici...

— Oh! voilà une histoire bien fâcheuse.

— N'est-ce pas, maman? c'est navrant de penser qu'il a un cœur avide de câlinerie et qu'il va se sauver comme un étranger, comme un paria pour qui décidément l'accueil familial n'existe pas... Et nous, quelle misère! Si nous ne le retenons pas, — si nous ne savons pas le retenir, nous voici inférieures à la tâche que nous avons assumée.

Un silence. La marquise hoche gravement la tête.

Or, la sœur aînée Gabrielle, toujours calme et pondérée, intervient cette fois fort à propos.

— Ce soldat effarouché, il ne faut pas songer à le retenir de force, — il s'agit de l'apprivoiser tant et si bien qu'il accepte de plein gré notre hospitalité.

Marceline haussant les épaules :

— Il faudrait avoir le temps... et on ne sait pas même comment l'approcher... alors comment veux-tu!...

— Si! trouvons le moyen de l'approcher, — et puis donnons-lui un rôle qui change immédiatement sa situation, qui le mette à notre ni-

veau : demandons-lui un service.. Par exemple, puisque maman ne sort jamais, prions-le de nous conduire, avec Clémence, dans un endroit où censément un guide masculin est indispensable : aux Invalides, voir les trophées pris à l'ennemi, — ou bien à l'hôpital de la duchesse de Kervelen...

— En effet ! s'écrie la marquise, — tout s'enchaîne, s'il croit au service à rendre, les distances disparaissent, — il n'éprouve plus cet intolérable malaise, nous le tenons...

Et elle ajoute cette concession que l'on n'aurait jamais attendue de sa part :

— Ecoutez, mes enfants, le capitaine de Laliron a bien conduit ses petites nièces au cinéma, — ma foi, honni soit qui mal y pense ! Clémence ira prendre des places en location, pour que la question « argent » ne vous ennuie pas...

Marceline bat des mains :

— Bravo ! laissez-moi faire. Et que maman ne se montre pas avant que je vienne la chercher.

*
* *

Marceline réapparaît dans le salon, juste

comme le filleul militaire, sur la pointe des pieds, cherche à gagner la sortie.

— Maman va venir, et il faut que je réclame pour elle toute votre indulgence... A cause de sa santé, maman ne quitte jamais l'appartement, — vous êtes le premier soldat qu'elle voit depuis le début des hostilités, — alors, pour commencer, elle ne va pas oser vous approcher, vous allez beaucoup l'intimider : vous représentez l'armée, quelque chose de formidable et de supérieur, elle se rend compte du peu que sont de simples femmes en face des gens de guerre, et vous personnellement, d'après vos récits d'une clarté admirable, elle sait que vous avez une bravoure terrible... Donc, c'est moi qui vous en prie... vous seriez bien aimable de faire semblant de ne pas vous apercevoir qu'elle est si gênée... Ce qui diminue un peu les transes de maman, c'est que vous la traitiez comme un fils dans vos lettres. Evidemment si vous vouliez bien continuer...

— Oh ! non, mademoiselle...

— Ça ne m'étonne pas : vous êtes pour les choses faites correctement. Dans vos lettres, le tutoiement filial, c'était nécessaire ; si vous ne l'aviez pas adopté, ça aurait été une faute, un

manque d'intelligence et de sentiment... Par exemple, ce coussin vert, il faut lui opposer du jaune ou du rouge, ce serait un manque de goût d'en rapprocher un objet bleu... Eh bien! vous avez su éviter un manque de goût analogue... Mais ici, vous ne tutoyez plus, encore une preuve de votre sens très juste des nuances à observer... un garçon naïf, sans idée, se serait dit : « Je vais parler comme j'ai écrit. » Vous, pas d'erreur... Cependant, si vous continuiez sur ma prière formelle...

— Oh! non, mademoiselle...

— Parbleu ! vous êtes fier, vous ne voulez pas céder... ah! vous en avez des défauts!... c'est pas vrai, c'est des qualités, mais enfin j'ai bien envie de vous chercher noise : vous baissez la tête, vous regardez tout le temps le tapis, parce que vous trouvez que je suis une petite fille vraiment comique...

— Je... je... moi...

— Oui, oui... vous êtes trop poli pour en convenir... Et c'est exprès que vous me laissez parler tout le temps; ah! pour sûr exprès : à la façon dont vous serrez la bouche, on voit bien que si vous ne vous reteniez pas... Il faut pourtant que je vous dise encore quelque chose :

en plus de son état impressionnable, maman, est embarrassée au dernier des points pour le motif qu'elle a un service à vous demander, un grand, grand service... Il n'y a rien de plus naturel que l'échange de services dans la vie, et pourtant il n'y a rien qui coûte plus que d'avoir recours à l'obligeance d'une personne... on se sent petit, misérable, quand il faut demander... Voilà : ma sœur et moi, avec notre vieille gouvernante, nous n'osons aller nulle part... alors nous sommes très malheureuses... Il y a surtout, près d'ici, un cinéma prodigieusement beau, où nous mourons d'envie d'aller... Et figurez-vous, nous avons des billets... Mais pénétrer toutes seules dans une salle de spectacle! impossible!... Aussi quand je vois dans la rue des dames, des jeunes filles qui sont accompagnées d'un militaire, je trouve qu'elles ont une chance épatante... Oh! si maman m'avait entendue!... Et à propos, promettez-moi que vous n'allez pas rire!... Vous savez, je vous défends de rire!... Figurez-vous que maman m'a fait la leçon dernièrement à cause de ce mot qui m'échappe de temps en temps : « J'espère que mon filleul viendra un de ces jours, tâche un peu, devant lui, de sur-

veiller les expressions. » Chère bonne maman, je vous jure, sa gronderie signifiait que je devais faire attention de ne pas vous apprendre de vilains mots!... Na! ça y est, vous riez de moi!... et vous me regardez!... Je boude, je vous tourne le dos...

— Oh! mademoiselle...

— Si! si! vous vous moquez de moi; je suis fâchée...

— Oh! mademoiselle...

— Pour sûr que je suis fâchée!... Je vous avais pourtant assez défendu...

— Oh! mademoiselle...

— Alors vous nous conduirez au cinéma?

— Oh! moi, mademoiselle, je fais ce qu'on veut...

LA RÉVÉLATION

M. Leguépin était issu d'une vieille famille bourgeoise. Ses parents lui avaient laissé une fortune considérable, grâce à laquelle il aurait pu vivre sans exercer aucune profession. Mais, — pour obéir à des considérations morales et pour donner un objet à son activité naturelle, — après s'être marié, — comme il possédait un diplôme d'ingénieur, — il avait engagé ses capitaux dans une entreprise où ses connaissances techniques trouvaient leur juste application.

Malheureusement, son associé, à qui incombait la gestion financière, n'était pas un honnête homme. Pendant des années, les livres comptables avaient attesté une fausse prospérité : les dépôts de fonds étaient fictifs, et il

existait un découvert masqué par des reports de plus en plus onéreux.

La guerre ayant fait disparaître l'associé, — un naturalisé devenu tout de suite renonciateur, — M. Leguépin avait tenu à honneur de désintéresser tous les créanciers. En définitive, il s'était trouvé, à cinquante-deux ans, complètement ruiné et seul à Paris. Il était veuf et son fils, mobilisé, avait pris femme en province.

*
* *

Un jour vint où M. Leguépin n'eut plus, comme moyen d'existence, que « sa journée » de commis auxiliaire dans une administration publique. La grande question, alors, pour lui, fut de savoir où il allait habiter, en quittant son appartement du boulevard Malesherbes.

En dehors des meubles indispensables, — lit, chaises, tables, — il conservait encore sa bibliothèque et quelques « souvenirs » sans valeur marchande, mais fort encombrants. Dans ces conditions, pour avoir un logement assez spacieux, il devait le chercher dans un quartier populaire de Paris.

Derrière le faubourg du Temple, il jeta son

dévolu sur une vaste « habitation à bon marché », qui, encore propre et sans dégradation, ne sentait pas la misère par elle-même.

Il raisonna.

« Évidemment les locataires de céans sont de la plus humble espèce, — mais quoi? J'ai dirigé des ouvriers et il ne m'a jamais été désagréable de coudoyer les gens du peuple. Au surplus, le coudoiement n'existera même pas. Je gravis l'escalier, on ne fait pas attention à moi, je ne fais attention à personne; ma porte fermée, je suis tout à mon intérieur, caché, tranquille, ignoré : le nouveau pauvre avec sa philosophie, sa dignité, sa fierté... eh oui! sa fierté!

« En somme, il n'y aura rien de changé pour moi, au point de vue « indifférence du voisinage » : pendant les vingt ans de mon bail écoulé, l'idée ne m'est jamais venue, étant à droite, de me demander qui demeurait à gauche sur mon palier. »

*
* *

Toutefois, avant d'arrêter définitivement le logement qui était à sa convenance, M. Leguépin voulut, — par une adroite conversation —

s'assurer que l'on respecterait sa tranquillité, son incognito. — en un mot sa liberté la plus chère, son droit personnel de n'être ni connu d'autrui, ni renseigné sur autrui.

Et le voici chez la concierge : une femme encore jeune (elle a deux enfants âgés l'un de sept ans, l'autre de huit ans), figure maigre et sans couleurs, le front contracté, les yeux inquiets, la bouche amère. Avec cela, l'ensemble de sa physionomie exprime l'énergie, la force tenace et réalisatrice. Cette ménagère représente une race, elle détient, dirait-on, un rôle éternel et nécessaire.

Après l'avoir fait asseoir, elle inspecte M. Leguépin, sans vergogne, bien en face. Il est assez grand et corpulent, les cheveux et la moustache grisonnants, une tête de vieux Parisien ; le visage éclairé par ce je ne sais quoi d'intellectuel et d'élégant où se reconnaît l'homme du monde. Il est habillé en monsieur, — pardessus, chapeau rond, — mais ses anciens vêtements sont déjà assez « usagés », pour ne pas « le faire remarquer », outre mesure.

— Madame, vous connaissez le proverbe : pour vivre heureux, vivons caché... Certes, je ne fais fi de personne, mais...

La concierge interrompt d'une voix autoritaire :

— Monsieur, mes locataires ne sont pas des gens riches, mais le costume de travail n'empêche pas l'honnêteté ; ici, les femmes sont nu-tête, corsage et tablier; les gamins sont en galoches, les grands-pères et les apprentis en cotte et en blouse...

— Oh! madame, ma condition est des plus modestes : je suis, à titre provisoire, commis au ministère...

Cette parole provoque un grand geste de la concierge :

— Comme ça tombe! Justement on se proposait d'adresser une lettre au ministre, rapport à la vie chère...

— C'est que, je ne suis pas le ministre...

— Écoutez voir que tout est hors de prix : le cheval devient aussi cher que le bœuf, les poireaux deux sous pièce, des vieux poireaux qui sont chauves d'avoir traîné dans les petites voitures! Les chaussures, le cuir on dirait du carton et elles coûtent le double... Jusqu'au millet pour les serins .. Enfin, monsieur, on a une fenêtre, c'est pour mettre une cage, un pot de fleurs et des bas à sécher...

M. Leguépin s'efforce en vain de revenir à l'objet si grave de sa préoccupation :

— Je comprends ces doléances générales, — toutefois ma résolution est précisément de rester en dehors...

— Maintenant, écoutez voir le résultat : même avec les allocations, même en travaillant d'arrache-pied, on a bien de la peine à y arriver. C'est que ça mange, c'est que ça use, les gosses, — et la maison en est pleine. Interrogez-les à n'importe quelle heure, ils vous répondront qu'ils ont faim : c'est jeune, ça ne se rend pas compte...

« Et la maison a des charges à n'en plus finir ! Nous avons des gens âgés qui ont besoin d'une aide, d'un service par-ci par-là... Nous avons des femmes déjà seules, avant la guerre, journalières, couturières, — elles ne touchent donc que leur salaire, — arrive une maladie, il faut voir à ne pas les laisser périr. Ensuite, les femmes qui ont déjà trois, quatre enfants et qui s'en vont encore faire un tour à la Maternité, — bien, on se partage les enfants, jusqu'à leur retour. Nous avons des veuves, des mères de tués ou de disparus qui sont un peu égarées par le chagrin, — parfois il faut les remplacer

auprès des petits qui restent, pendant qu'elles pleurent, ou, — ce qui est plus effrayant, — pendant qu'elles rient toutes seules, dans un coin...

« Et nous avons cinq orphelins, ni père, ni mère... Bien sûr, l'administration est là... Mais vous pensez bien qu'on ne les déclare pas : on les a mis frères et sœurs avec d'autres, à dire papa, maman, tout comme eux, — on ne va pas les remettre orphelins, voyons, ça ne se peut pas... Et puis il y a les maris et les fils en train de se battre, à qui on fait les envois nécessaires : des colis, un peu d'argent... Et quand ces poilus viennent en permission, il s'agit de les recevoir honorablement... d'autant plus que jamais un poilu de la maison ne viendra tout seul, — non, pas de cet égoïsme-là, — toujours il amènera un copain, sans famille...

« Tout ça, pour vous dire qu'avec la vie chère, si on y arrive, c'est par une espèce de miracle, — parce qu'on se tient tous : on cotise les services, la bonne volonté, les sous... Au moindre extra, — on s'adresse les uns aux autres, on va aux portes... »

M. Leguépin, qui écoutait, méditatif et résigné, tressaille tout à coup :

— Ah ! on s'adresse !... on va aux portes !...

— Oh ! permettez, — on ne s'adresse pas à tous les locataires, — les pauvres ne s'aident qu'entre eux, — et il y a pauvre et pauvre... Et d'abord, il y a des égoïstes partout, — et puis il y a ceux qu'on laisse de côté par punition, à cause qu'ils ont des défauts, comme de boire ou de ne jamais trouver de travail, soi-disant...

M. Leguépin, la voix un peu altérée :

— Mais, voyons, moi, par exemple... employé... habillé comme je suis... est-ce que, pour les événements de la maison, on viendra m'appeler ? frapper à ma porte ?

La concierge, sans hésiter :

— Vous ! Soyez-en sûr !... D'abord, vous êtes seul, c'est tout indiqué : le dimanche, par exemple, quelque gosse malade à surveiller...

M. Leguépin, ébaubi :

— Ah !

La concierge, le scrutant sévèrement :

— Et surtout, je vais vous dire : c'est pas tant qu'on vous demandera, — c'est que vous devinerez, vous offrirez...

Le visage de M. Leguépin exprime la stupeur et l'admiration ; bouche ouverte, il contemple cette femme qui a le don de prophétie ; il est saisi de respect pour sa supériorité, pour sa science autoritaire. Et enfin, d'un ton anxieux, il sollicite quelque précision sur la révélation incroyable qui le concerne :

— Ah ! vous supposez que je devinerai !... que j'offrirai !...

La concierge, brusque, choquée qu'il ait l'air de douter :

— Comment, si je suppose !... Mais, mon pauv' monsieur, vous ne vous êtes donc jamais regardé dans une glace ?... Mais, depuis que je vous parle, vos yeux, vot' figure, vot' bouche, — c'est comme qui dirait l'hôpital de la Charité et l'hospice de la Pitié qui se disputent ensemble à qui aura le meilleur...

Alors, M. Leguépin, pétrifié :

— Je vous demanderai donc à emménager tout de suite...

L'INGÉNUE

A l'école maternelle du quartier des Panouillots.

La débutante, à peine âgée de dix-huit ans, est une jeune fille de la bourgeoisie, dont les parents sont demeurés prisonniers dans une région envahie. On voit qu'elle a été élevée dans une bonne et saine simplicité morale : son pur visage de blonde, éclairé de grands yeux limpides, offre une expression comme arrondie de franchise et d'ingénuité.

Depuis le matin, tout ce qu'elle voit lui paraît nouveau et attendrissant, tout ce qu'elle entend l'étonne et la ravit. Elle aime la majesté bienveillante de la directrice et la sévérité « trop courte » de ces dames les adjointes : il y a toujours un bout de leur indulgence qui dépasse de-ci de-là. Elle aime l'air peuple et la

mine prolifique de la femme de service : avec sa forte poitrine, sa taille épaisse, son tablier de ménagère, n'est-ce pas elle qui a mis au monde toute la marmaille de l'école ?

Mais ce sont surtout les mioches qui lui plaisent. Ils lui plaisent par ce qu'ils ont de plus misérable : leurs joues fanées, leurs cheveux mal coupés, le comique et le navrant de leur accoutrement de guerre. Elle les trouve irrésistibles, avec leur frimousse éveillée, leur regard éplucheur, et ce goût affamé pour sa personne dont ils ont tout de suite témoigné entre eux :

— Tu remues ta bouche comme si que t'attendais du suc', Polyte?

— Voui, on dirait qu'elle est en suc' d'orge cette m'moiselle-là ?

*
* *

Maintenant, c'est dans la cour de récréation que la directrice fait d'importantes recommandations à la débutante.

Tout à coup, celle-ci demande avidement :

— Madame, est-ce que je peux jouer avec les enfants?

— Comment! si vous pouvez... vous le devez, mademoiselle.

— Oh! quel bonheur!

La chère petite éprouvée de la guerre! Elle a tant soupiré, tant pleuré, tant souffert de la cruauté du sort, qu'aujourd'hui, par une réaction nécessaire, elle a besoin de jouer, elle a besoin de se mêler à la gaieté, à l'innocence enfantine.

La directrice la retient par le bas :

— Attendez! l'organisation d'un jeu se fait toute seule, en vertu de conventions tacites. Les enfants ont, d'instinct, le sens du théâtre : pour qu'il y ait jeu, comédie, action, il faut un conflit de volontés, et pour eux, à cet égard, le monde se divise en deux sortes de personnages : les grandes personnes, dont le rôle est de commander et de se fâcher; les enfants, dont le rôle est de désobéir et de se dérober.

— Oh! comme c'est amusant!... Alors, par le seul fait de la distribution des rôles, le canevas du jeu est donné...

— Et pour le remplissage, il suffit d'une improvisation d'autant plus facile qu'elle est la répétition de l'actualité connue de tous. Car les enfants se ressentent de l'obsession commune :

ils ne peuvent jouer qu'à parodier ce qu'ils ont observé autour d'eux et qui a rapport à la guerre.

— Je crois, madame, que voici justement des élèves de ma classe?

— Oui. La brunette nerveuse et autoritaire c'est Denise; le blond filasse, Paulot; les deux chauves, Riquet et Louisette; tout ça habite et fraternise dans la même maison. A quoi vont-ils jouer? Ah! bon, au papa en permission... Bien entendu, Denise est la mère, Paulot le père, Riquet et Louisette sont les enfants, sans compter cette kyrielle de figurants qui viennent s'enrôler.... Eh bien! mademoiselle, à vous d'intervenir dans le jeu au bon moment, de façon à lui donner une impulsion morale; votre rôle à vous, c'est de sauver la morale...

*
* *

La Mère. — Allons, mes enfants, v'là un train plein de poilus qui arrive, fouillons dans le tas pour trouver papa.

Le Père. — Ohé! ohé! la coterie!

Chœur des enfants. — Bonjour, papa!

Le Père. — N'en v'là du loupiot!

La Mère. — Oui, j'en ai toujours une bonne pincée... Et toi, comment que ça va?

Le Père, *un bout de papier au bec pour figurer une pipe.* — Tu vois, la cheminée tire comme avant.

La Mère. — Allons, mes enfants, récitez vot' compliment.

Riquet. — Mon petit papa, je suis content que t'es revenu et que t'as encore tes quat' pattes.

Louisette. — Mon petit papa, quand t'auras fini de te crocheter avec la Triche et la Demagne, je te ramasserai tout plein des bouts de cigarettes, pour ta peine...

Un pauvre avorton rachitique. — Mon petit papa, quand t'auras mal à tes cheveux et que ta tête pendra comme un vieux cheval, je te tamponnerai avec une grosse éponge et un seau d'eau.

Denise. — Maintenant on est à la maison. Derrière le marronnier, c'est la chambre.

Le Père. — Mes gaillards, allez-vous-en jouer dans le ruisseau, tenez, v'là un bouchon...

Un vieux dessalé de trois ans. — Un bouchon! tu peux te le fiche... etc.

Denise, *plus majestueuse que la directrice.* —

Monsieur, nous ne jouons pas avec quelqu'un d'aussi mal élevé que vous. (*Reprenant son rôle maternel.*) Mes enfants, au ruisseau, ou je vous botte le derrière !

Chœur. — Non ! non ! .. On veut rester là... On veut voir ce que papa t'a rapporté.

— Il ne m'a rien rapporté...

— Si ! si ! L'aut'jour on t'a entendu rire avec la voisine, tu parlais de ce que papa il allait te rapporter...

Le Père. — C'est des morceaux d'obus que j'ai ramassés.

Chœur. — Fais voir.

Le Père. — On ne fait pas voir ça aux enfants.

La Mère. — Dans tous les cas, j'ai à causer avec vot' père, dans la chambre.

Chœur. — On va écouter derrière la porte.

La Mère. — Justement, je ne veux pas... J'aurai beau fermer la porte à clé, si vous restez là, ça m'ennuiera. Alors, puisque vous ne voulez pas décaniller, je vais raconter toutes les fois que j'ai promis de le dire à vot' père, pour qu'il vous corrige... Tiens, papa, celui-là, il a appelé la concierge : vieille embusquée.

Le Père. — Attends un peu !

Poursuite, fesséé.

La Mère. — Celui-là, il a pris le charbon pour jouer à la guerre dans l'escalier.

L'incriminé. — Je l'ai jeté sur les Boches !

La Mère. — Oui, mais tu ne l'as pas rapporté, et on s'est tapé pour faire chauffer la soupe.

Poursuite, fessée.

La Mère. — Celui-ci, en allant chercher le pain, il a mangé la pesée.

Le pale et chauve Riquet. — Je l'ai pas mangée, je l'ai donnée à un môme, un pauv' petit crevasson...

(Nous sommes en France, il est des choses impossibles, même « pour de rire ».)

Le Père, *après s'être gratté la tignasse.* — Puisque y a pas moyen autrement, tenez, v'là un sou... et vous pouvez dépenser tout !

Départ des enfants.

Cavalcade tumultueuse et braillarde à la suite de Louisette qui est porteuse du caillou monétaire :

— On va acheter des frites !

— Non ! des gâteaux !

— Non ! un chemin de fer !

— Un aéroplane !

D'autre part, grande joie des parents :

— Enfin, nous en voilà débarrassés !

— Quel bonheur, mon Dieu ! Asseyons-nous par terre...

— Ce qu'on est contents de se revoir !

— Ce qu'on s'amuse !

Criant à tue-tête :

— Ce qu'on est tranquilles !

— Y a pas de bruit !

— Personne qui nous dérange...

Retour des enfants, dont le nombre s'est considérablement augmenté.

— Toc ! toc ! toc !

Le Père. — On n'est pas là.

La Mère. — Y a personne.

Un ralentissement. Vite la débutante intervient :

— Vous êtes derrière la porte, il faut bassiner vos parents... Tapons du pied, tapons du poing contre le marronnier, et piaulons tous : « Dis, maman, pourquoi que t'as fermé la porte à clé ?... Dis, papa, qu'est-ce que tu fais ? »

Les parents. — Attendez, attendez, mes gaillards, vous allez en avoir une décoction de martinet.

La débutante, aux enfants :

— Vous savez jouer à « Loup, y es-tu ? » Eh bien, puisque vos parents vous promettent une correction, c'est comme le loup qui doit vous manger... Tout le monde en rond et chantez en tournant :

Promenons-nous dans l'entrée tandis que papa sort [pas...
Si papa sortait, il nous fesserait...
Mais papa sort pas, il nous fessera pas...
P'pa, y es-tu ?

Le Père. — Non ! pas encore ! je me prépare.

Tandis que le chant reprend sur une gamme ascendante, la débutante passe de l'autre côté du marronnier et, pour faire durer le jeu, souffle une série de réponses appropriées à « P'pa, y es-tu ? »

— Je suis couché ! Je dors encore !

— V'là que je me réveille !

A son instigation, Denise et Paulot se donnent le bras ; ils vont et viennent en faisant de tendres grimaces pour exprimer la félicité des époux réunis.

— P'pa, y es-tu ?

La débutante continue de souffler, en toute ingénuité :

— Je raconte la guerre à vot'e mère !...

— J'en suis encore qu'au commencement !...

— Je suis dans la bataille !

Maintenant, tous les écoliers ont formé des ronds et prennent part au jeu. Ces dames les adjointes sont devenues spectatrices.

— P'pa, y es-tu ?

— Je remporte la victoire !...

Ces dames s'inquiètent de l'heure, il va falloir clore la récréation.

Elles se consultent du regard : il serait peut-être temps d'arrêter... ?

Derrière elles se tient la femme de service, dont le mari est venu en permission il y a trois mois.

Elle a déjà deux enfants et sa taille se déforme de nouveau.

La tête inclinée, elle suit attentivement les simagrées affectueuses de Denise et de Paulot.

A chaque fois, l'immense clameur de « P'pa, y es-tu ? » émeut d'un sursaut son corps alourdi, et souriante, extatique, doucement elle pleure, elle pleure comme une bienheureuse.

ATAVISME

Mme Estorel, inspectrice de l'Enseignement, avait passé sa vie à tâcher de se donner une mine sévère que la nature refusait à sa figure agréable, image de son âme indulgente. Et, dans ses fonctions, elle s'était beaucoup plus tracassée elle-même, qu'elle n'avait tracassé les autres.

Enfin, aux approches de la soixantaine, son visage allongé, creusé, figé, avait acquis une belle sévérité de lignes, — seulement, elle était à la retraite.

A quoi désormais appliquer sa justicière expérience?

Frédéric, son fils, docteur en médecine, avait été élevé selon ses principes pédagogiques, — et, par conséquent, il était sans défaut. Françoise, sa bru, se tenait très peu

dans sa sphère d'inspection; au surplus, le choix de Frédéric ne pouvait être mauvais : une belle personne, grande, blonde, d'une santé magnifique, avec un profil de princesse italienne. Elle était issue de la bourgeoisie qui s'intéresse au mouvement artistique et intellectuel, — et possédait un véritable talent de musicienne.

Il n'y avait guère que Jacques et Mathilde, les petits-enfants de Mme Estorel, qui ressortissent vraiment à sa pleine juridiction. Mais alors, pour surveiller leur croissance, ce n'était pas trop de la fameuse sévérité professionnelle! Car enfin, leur père avait beau être un homme parfait, ils tenaient de leur mère une part d'hérédité morale, — il y avait là tout un inconnu et dame! il fallait voir...

Jacques avait cinq ans et Mathilde six ans et demi : deux bons diables frisés, aux yeux vifs, au teint coloré, intelligents, curieux, observateurs.

Au point de vue du bon naturel, un fait prouvait en leur faveur : ils n'humiliaient pas leur bonne. Se rendant parfaitement compte que Mariette était là pour les servir, — qu'elle devait obligatoirement les servir, — ils avaient

pris, tout seuls, les formules du respect humain : « Voulez-vous, Mariette? » S'il vous plaît, Mariette. » « Merci, Mariette ». Et cela, bien qu'ils eussent vu chez d'autres enfants l'exemple de l'insolence et de la tyrannie.

D'autre part, leur existence dans la famille ne leur donnait vraiment pas l'occasion d'acquérir des défauts.

Mme Estorel, du haut de sa sévérité, devait se borner à déplorer leur gourmandise, — péché qu'ils tenaient incontestablement de leur mère.

Françoise reconnaissait avoir toujours eu un appétit déraisonnable de sucrerie, — et ses enfants montraient la même « dépravation sucrée » : jamais, à aucun moment du jour ou de la nuit, ils n'avaient refusé une friandise.

Cet atavisme causait une grave inquiétude à Mme Estorel.

— Le péché en lui-même n'est pas impardonnable, — mais un défaut ne subsiste pas tout seul, suspendu au dedans de nous, il a des soutiens... un enchaînement est à craindre. Il semble qu'en prenant Jacques et Mathilde par la gourmandise, on les pousserait aux pires actions.

Ceci posé, — (n'essayons pas de pénétrer la logique des grand'mères) — Mme Estorel s'ingéniait à régaler ses petits-enfants quand ils venaient passer l'après-midi chez elle. Pour ces deux gourmands, habitués pourtant aux meilleures joies du palais, — un goûter chez grand'mère, c'était la bombance inégalable.

— Que voulez-vous, soupirait Mme Estorel, sans la moindre hypocrisie, — leur mère les bourre de confiserie, — je suis forcée de m'arranger pour que ces enfants, chez moi, n'aient pas l'impression de faire carême.

Françoise, de son côté, haussait les épaules :

— Comment voulez-vous que je modère l'intempérance particulière de mes enfants, après les goûters de leur grand'mère.

*
* *

Mme Estorel avait bien raison de redouter un certain enchaînement des tares de l'atavisme... Ne vient-elle pas de découvrir que Jacques et Mathilde semblent dépourvus de toute sensibilité ! Or, Frédéric, leur père, est la sensibilité même,— par conséquent... Hum !

Mais, voici l'affaire :

Chez Mme Estorel, la pédagogie ne perd jamais ses droits. Quand il y a des visites, Jacques et Mathilde sont admis obligatoirement au salon, — à titre éducatif, pour qu'ils apprennent à se tenir devant le monde.

Aujourd'hui, presque tout de suite après le déjeuner, une dame est venue, dont la conversation, au sujet de certaines victimes de la guerre, a duré extrêmement longtemps.

Jacques et Mathilde, dans le coin qui leur est assigné, ont commencé par garder l'immobilité droite et attentive recommandée, — puis, renonçant à saisir de vagues paroles, ils ont bougé, ils se sont regardés, — et l'un influençant l'autre, ils ont pouffé à plusieurs reprises. Voilà donc deux enfants « que la guerre fait rire ! »

La dame partie, Mme Estorel dissimule son indignation et attend l'heure du goûter.

On est au mois de mai. Jacques et Mathilde prennent place devant une table encombrée de coupes de fraises et de cerises, de compotiers à sirop, de pots de crême, de boîtes de bonbons, — à rendre gloutons les enfants les moins portés sur la bouche. Alors eux, « déjà dépravés », — imaginez si leurs yeux s'illuminent, si leurs

lèvres se mouillent, si leurs narines palpitent, si leurs joues ont des frémissements d'impatience !

— Un instant ! prononce Mme Estorel, — avant que je ne vous serve, — nous avons un compte à régler ! Vous avez ri tout à l'heure, pendant que l'on parlait de la guerre, c'est abominable ! A cause de cela, je renonce à mon projet de vous faire avoir : Jacques, un frère de guerre, et Mathilde une sœur de guerre.

« Il y a beaucoup de petits enfants dont le papa a été tué sur le champ de bataille, — le papa qui gagnait l'argent pour la nourriture, l'habillement, le logement, — le papa qui les aimait, les caressait, qui devait les surveiller et les protéger à mesure qu'ils grandiraient.

« A côté de cela, il y a des enfants que le sort a épargnés : votre papa se dévoue autant que l'on peut se dévouer ; il soigne nuit et jour les blessés, — mais enfin il vous reste...

« On a donc eu l'idée d'une organisation. Chaque enfant heureux prend sous sa protection un autre enfant plus petit que lui, dont le père a été tué à la guerre. Et c'est une chose grave et admirable : vous devenez le grand

frère, vous devenez la grande sœur. Et *grand* ne signifie pas seulement que vous êtes plus âgé, *grand* signifie que vous avez les qualités et les responsabilités d'une grande personne.. En effet, vous vous chargez de protéger le petit frère, la petite sœur, ce n'est pas un vain mot; vous devez continuellement penser à votre charge d'âme, — penser d'abord à en être digne, puis penser à exercer pour de bon votre protection. Vous cherchez de tout cœur à être raisonnable, courageux, à bien faire, à *gagner*, pour votre jeune parent d'adoption. Et il y a ceci de précieux : tout ce que vous faites de bien, — même ce qui vous concerne seul en apparence, — comme d'étudier ou d'avoir de jolies manières, soyez persuadé qu'il en résulte quelque chose de bon pour votre petit protégé.

« Mais n'insistons pas... Deux pauvres petits étaient là, — quelque part, — pas bien loin, peut-être... (car cette dame qui est venue tout à l'heure avait ses motifs), — deux orphelins qui auraient pu vous avoir pour grand frère, pour grande sœur, — mais non! Vous ne les méritez pas! Vous n'avez pas le sérieux, vous n'avez pas le cœur qu'il faut pour cela : la guerre vous fait rire!...

« Allons, n'en parlons plus... Tenez, mangez, régalez-vous : voici vos assiettes pleines. »

Oh! Mme Estorel, inspectrice honoraire, officier de l'Instruction publique, — attendez! attendez un peu à votre tour!

D'une même impulsion d'horreur, le visage contracté de dégoût, —Jacques et Mathilde précipitent leurs mains pour repousser les assiettes :

— Non! non!... Merci, grand'mère.

Et l'on devine l'affreux bouleversement qui est en eux. Par leur faute, de la misère subsiste qui aurait pu être soulagée. Ils se voient privés d'être bons, privés de cette *grandeur* d'être généreux... De ne pouvoir s'élever, ils se sentent déchus... alors, c'est la fin de tout, le fonctionnement de leur personnalité s'arrête, leurs goûts, leurs désirs cessent d'exister..!

Oui, la désolation est si profondément sentie par les deux incriminés que l'être physique en est atteint tout entier; le désespoir du bon cœur leur fait l'estomac serré, la gorge étreinte, la bouche malade. Ils n'ont pas l'habitude de demander pardon, — ils ne pleurent pas, — ils sont anéantis, ils sont impressionnés...

Mme Estorel a donc ce soulagement de constater que ses petits-enfants ne sont pas trop

tarés par l'hérédité maternelle. Ça lui suffit. Il ne faut pas que son goûter lui reste pour compte et elle tient énormément à son plaisir égoïste de voir les deux gourmands se régaler.

En conséquence, elle se rappelle fort à propos que la dame chargée de placer les frères et sœurs de guerre doit revenir demain, — et puisqu'un repentir sincère se manifeste, l'affaire s'arrangera.

— Maintenant, dépêchez-vous de goûter.

La chère pédagogue est incapable de supporter plus longtemps la punition qu'elle s'est infligée à elle-même. Elle attrape une cuillerée de crême et la présente à Jacques (encore plus friand que Mathilde), pour qu'il ouvre le bec.

Mais Jacques ne se sent pas si vite absous. Il se rejette en arrière, il a un mouvement de tête vers la fenêtre, — vers ce « là-bas » où sont les petits malheureux, — et les yeux terribles, la face tirée, creusée d'indignation, — la face armée de la plus réelle, de la plus authentique, de la plus atavique sévérité, — il lance à Mme Estorel un foudroyant rappel à la convenance :

— Grand'mère ! Voyons ! tu n'es pas honteuse ?...

DIRECTRICE

— Vous, chère amie!... Quelle surprise!... Alors, vous arrivez du Tonkin? Alors votre mari a enfin son changement?... Et vous êtes allée, de confiance, rue Saint-Honoré!... Ah! mon salon de la rue Saint-Honoré, quand y prendra-t-on le thé?... Vous voyez : je suis directrice d'usine à Puteaux.

« Vous me trouvez changée!... Je suis vieillie, hein?... Vingt-huit ans et pas de poudre de riz, — avec ma peau brune!... Elle est jolie « la fille d'Arles », — comme disait ce jeune poète qui m'avait rimé un sonnet, — vous vous rappelez!

« Une larme sur ma joue! vous croyez?... C'est d'avoir ri, ou pleuré, je ne sais plus... la faute au père Métivet, le caissier d'ici... Je vais tout vous raconter.

Au lendemain de la mobilisation, — par suite du départ de mon mari et de ses ouvriers, — l'usine a été fermée, bien entendu. Mais, quelques jours après, les personnes graves de la famille me sont tombées dessus :

« — Vous devez remettre l'usine en marche,
« avec l'aide des vieux contre-maîtres qui res-
« tent disponibles. Il suffit que vous ayiez, de
« votre mari, les pouvoirs et délégations vous
« donnant capacité de le remplacer.

« Il ne faut pas laisser péricliter vos intérêts;
« l'usine peut produire des bénéfices, même
« pendant la guerre, et vous avez besoin d'ar-
« gent pour conserver votre train de maison. »

Vous vous rappelez quelle drôle d'écolière j'étais? On ne pouvait pas dire que je fusse paresseuse : toujours le nez dans des livres et dans des cahiers, — seulement, je faisais toutes les choses possibles, excepté les devoirs que nos professeurs nous imposaient. Je crains de n'avoir pas beaucoup changé.

Cette idée de prendre la direction de l'usine avec le souci d'un gain nécessaire, m'a donné une crise aiguë de neurasthénie. J'ai été comme écrasée par la charge de mes intérêts à défendre : plus de volonté, plus d'appétit, une

courbature générale, des accès de fièvre...

Notre bon docteur m'a trouvé étendue sur une chaise-longue dans mon boudoir, et incapable même de bouger la tête :

— Je sens que je vais mourir, — je ne demande qu'une grâce, — c'est de ne pas trop souffrir.

Il s'est installé à rédiger son ordonnance, en maugréant :

— C'est dommage de mourir, quand il y a tant à faire...

— Je sais, docteur, l'usine d'un bon rapport... l'argent à gagner...

Il a secoué son front ridé :

— Hélas! je suis un vieil ami de votre mari et je connais parfaitement son entreprise... on a tort de croire qu'il y a de l'argent à gagner en ce moment, — il y en aurait plutôt à perdre...

J'étais assise. Il a continué :

— Seulement est-ce bien un motif pour laisser l'usine fermée? Un devoir patriotique existe qui consiste à « faire travailler », fût-ce aux dépens de nos propres intérêts.

J'étais levée. Il réfléchissait :

— Évidemment, il faut se donner du mal,

beaucoup de mal... Ah! ce n'est pas une petite affaire!... que d'énergie, que de fatigue, que de persévérance, pour aboutir en somme à de coûteux sacrifices...

Quelques minutes après, je partais chez le notaire pour obtenir la procuration utile.

Avec les contre-maîtres, le caissier et même ce bon docteur, nous avons réorganisé l'entreprise, — en remplaçant les ouvriers par des femmes. Ah! ce pauvre troupeau! Il était temps que nous arrivions, que nous apportions du travail, des salaires, à cette population éprouvée qui comptait déjà des veuves, des orphelins...

J'aime bien tout le monde ici, — il n'y a que le père Métivet... A la fin du premier semestre, il m'a priée d'entrer dans son bureau :

— Madame, je dois vous donner connaissance de notre bilan.

Je me suis assise toute tremblante : j'avais une peur affreuse que le bilan ne fût soldé par un bénéfice.

Absurdité! Nous sommes d'accord, chère amie. Pour faire vivre du monde, il faut vivre soi-même et par conséquent « gagner ». On est

mené par des lois inexorables... Combien de fois n'ai-je pas entendu mon mari discuter la question : « Je ne demande pas mieux que d'augmenter les salaires, — mais alors, ou bien je produirai plus cher que messieurs les Allemands; ou bien je ferai faillite, — de toute façon je leur laisserai la place... »

Mais, c'est la guerre, tout est sens dessus dessous, — et on ne commande pas à ses impressions... Et enfin je raconte la vérité comme elle est, tant pis, y a pas à choisir... Donc ça m'aurait découragée et comme donné des remords qu'il y eût du bénéfice, je n'avais pas pris l'affaire en mains pour ça.

Aussi, quel soulagement quand le père Métivet m'a révélé que nous étions en déficit.

— De beaucoup? ai-je demandé, toute rayonnante.

— Un chiffre déficitaire est toujours trop élevé, madame. Et ce résultat provient de ce que le personnel féminin ne fournit pas le même rendement que l'ancien personnel... la bonne volonté ne supplée pas l'apprentissage...

— Tant pis... nous devons continuer...

— Bien, madame, bien.

— Dites-moi pourtant : nous ne serons pas ruinés avant la fin de la guerre?

— Il faut l'espérer, madame.

J'ai vite écrit à mon mari pour le rassurer dans sa tranchée : « Tu ne sais pas, chéri? Veine! il paraît que nous ne serons ruinés qu'après la guerre! »

S'il est content?... Eh bien, je vous crois! Qu'est-ce qu'il lui faudrait alors?

Il plaisante dans ses lettres : « Tu es un ange! Préviens-moi quand je devrai te renvoyer ma montre pour la mettre au mont-de-piété. »

Mon grief contre le père Métivet? Je n'aime pas les gens sévères à ce point-là... Il a un grand nez, des lunettes; il est tout blanc, les cheveux et la moustache hérissés, — et tout le temps à me répéter d'un ton glacial : « Bien, madame, bien! »

Pour lui faire plaisir, j'ai jeté un coup d'œil sur son livre de dépenses :

— Tiens! Appointements du caissier, des guillemets... rien!

Il m'a répondu dignement :

— Madame, dans les conditions actuelles,

je n'aurais pas le courage de grever encore notre budget...

En voilà un vieux rhinocéros!... Est-ce que c'est moi qui ai déclaré la guerre, par hasard?

Ah! mais, ça n'a pas été long :

— Bon, bon! Vous avez raison... Moi non plus, je ne touche pas d'appointements... bientôt, je n'aurai plus de chapeau, j'irai nu-tête, comme mes ouvrières...

Enfin, j'en arrive à aujourd'hui.

J'ai beau tâcher qu'il ne m'aperçoive pas, — le père Métivet m'avait attrapée au passage et il me lisait des chiffres, — lorsque s'est présentée à son guichet une jeune femme, d'une pâleur de cire, avec un nouveau-né sur le bras :

— Je suis madame Morel... Mes forces ne reviennent pas vite... je n'ai donc pas pu reprendre mon ouvrage. Je viens voir, si, *comme la dernière fois*, vous voulez bien me payer tout de même la quinzaine...

Mon père Métivet a eu l'air joliment embêté que je me trouve là.

Tandis qu'il me tournait le dos, j'ouvrais des yeux énormes : « tiens, tiens, tiens! *comme la*

dernière fois... Ah! vieux grigou! ce n'était pas la peine de prendre des airs judiciaires comme si vous étiez la Cour des Comptes en personne! Ah! vieux père Bilan! vieille Balance! Vieux Déficit! Vieux Passif!... Je lui tirais la langue, je lui faisais des grimaces, — car je jubilais à éclater, de voir qu'il allait encore payer cette quinzaine à titre de secours.

Mais, je me suis bien gardée de lui montrer comme j'étais contente, — au contraire, j'ai bougonné :

— Quarante-huit francs à une femme malade, avec un mioche... Ce n'est pas un compte, ça... Vous auriez pu mettre cinquante francs... Ça ne vous aurait pas tué...

Oh! mais, je ne suis pas bonne, moi, quand j'en veux à quelqu'un et je lui en veux à mort!

Pourquoi je lui en veux tant? Vous ne voyez pas sa canaillerie?... Pour les achats, les fournitures, — il m'inflige de lire les contrats d'un bout à l'autre, — et des signatures, des renvois à parapher, — il ne me fait grâce de rien. Comme ça m'intéresse, hein? Et il y a aussi les factures, les traites, les effets de commerce, avec lesquels il me persécute.

Oui, mais les pauvres gens, — les femmes en couches, — les absentes pour maladies, — pas de danger qu'il m'en parle ! Il les garde pour lui !... Et c'est de sa faute si je n'y ai pas pensé toute seule... Je suis sûre qu'il a fait exprès de m'abrutir avec ses chiffres pour m'empêcher d'avoir bon cœur !...

Tenez, chère amie, embrassez-moi, — parce que je pleurerais trop... Et racontez-moi votre voyage sur le paquebot, — des choses gaies pour me remettre... combien de torpilles ?

LA CAMARADE

Mme Loriot, la concierge garde-magasin de chez Richard-Bidot — Robes et Manteaux pour l'exportation — se présente dans le rez-de-chaussée de M. Jardy, l'artiste dessinateur qui est chargé, en temps ordinaire, de créer les riches modèles de la maison : un garçon de vingt-huit ans, grand, brun, avec un beau visage imprégné d'autorité intellectuelle. Actuellement, il est lieutenant d'artillerie et vient d'arriver en permission.

— Vous me voyez, rapport à Julie Pommier, une petite qui est contre le vitrage, dans l'atelier, châtain ébouriffé, une figure drôle, éveillée, des yeux noirs brillants, gentille tout plein...

— Ah! ça, m'ame Loriot, quel air me chantez-vous là?

— Oh! rien de mal, monsieur Jardy... Julie, c'est la gamine de Paris, dix-huit ans, élevée dans une de ces casernes à locataires, où filles et garçons grandissent ensemble sans qu'on y prenne garde et, précisément à cause de ce mélange audacieux, elle est d'une honnêteté à tout casser...

— Ah! bon! Vous faites la place pour la co-éducation des sexes, question bien controversée, m'ame Loriot!

— La place?... Non, je veux dire qu'à cette petite Julie, y a pas à lui en conter; elle vous regarde clair, comme les enfants effrontés par innocence, et les vilaines choses, ça ne l'intéresse pas : ainsi le diamant peut rencontrer n'importe quelle horreur, il ne sera ni rayé, ni sali...

— Oh! m'ame Loriot, nous avons déjà tant de poétesses, pourquoi cette concurrence?

— Moi! quitter ma loge pour me mettre dans la poésie, jamais! n'ayez crainte... Et Julie est l'aînée d'une ribambelle de frères et sœurs, et comme elle a un cœur d'or, la misère est sa part. Mais faut voir ce petit bout : c'est fier comme Char-à-banc, ça se redresse dans ses nippes en toile d'araignée, ça se cache à

déjeuner pour manger deux sous de frites sous une porte et ça parle de son restaurant... Bon. Maintenant, vous connaissez nos demoiselles de l'atelier, — il y a de l'un et de l'autre, — mais, en paroles, c'est tout du même tonneau : à les en croire, elles ont toutes, pour le moins, un prince qui meurt d'amour pour elles... Et si, par malheur, y en a une qui ne fait pas chorus avec elles...

— Chorus! bon, ça, m'ame Loriot!... Vivent les Russes!

— Celle-là, qu'est-ce qu'elle prend comme coups de bêche! Donc, avant la guerre, si on la chinait la pauv'mignonne de ne pas avoir d'amoureux! Mais son orgueil s'en fichait pas mal...

— Oui, le diamant ne craint pas la bêche...

— Mais, une fois la guerre, ma petite Julie s'est trouvée humiliée, comme inférieure, de n'avoir pas un soldat qui l'occupe. D'autant plus que les autres bonnes pièces ne l'épargnaient pas :

« — Mademoiselle Julie, si personne n'est digne de vous dans l'armée française, il y a les Alliés!... »

Bref, un jour, le cœur gros à éclater, elle a bravé tout l'atelier :

« — Eh bien! oui, na! j'en ai un soldat, avec qui on s'écrit et il est mieux que les vôtres, encore! »

Très joli, ça, mais alors, charivari :

« — Le nom, l'adresse, le grade? »

Et tout d'un coup, les rires, les cris de méchanceté infernale :

« — C'est un embusqué! »

Si bien que, la malheureuse affolée, obligée de dire quelqu'un pour se tirer d'affaire, — vous devinez? — elle a dit *vous*, Monsieur Jardy.

— Miséricorde!

— Fâchez-vous pas!... D'abord, c'était déjà pas si bête, attendu que ça a fait comme une douche d'eau glacée ; vous, qu'on voit travailler à vos dessins, à travers le vitrage et qui gardez vos distances, — et ces demoiselles qui restent à leur place aussi, — car on sait qu'il suffirait d'un mot de vous pour faire renvoyer n'importe laquelle... Et puis aussi, ma Julie, avec sa fierté, son état de vertu, il fallait bien qu'elle dise quelqu'un de pas salissant...

— Mais, comment donc! Elle me fit,

madame, en m'élisant, beaucoup d'honneur!

— Ce jour-là, Julie a donc gagné. Mais une cabale s'est montée :

« — Patience! Faudra voir! »

En effet, cet après-midi, quand on a appris que vous étiez en permission, aussitôt ça n'a été qu'un mouvement d'ennemies vers mon imprudente... Elle a fait bonne contenance, mais, dès qu'elle a pu se déplacer, elle est accourue à ma loge où elle est tombée comme évanouie. Vous pensez, cette honte, quand on verra que vous ne la connaissez même pas! Avec la férocité des autres, elle est capable d'en mourir... Pour lorsse...

— Allez me chercher la petite Julie, puisque c'est à deux pas, apportez-la de force, s'il le faut!

*
* *

Après avoir frappé et avoir ouvert la porte, Mme Loriot pousse devant elle une espèce de pauvre loque humaine, toute ratatinée de terreur, qu'elle fait choir sur un siège, près de l'entrée, dans l'atelier-salon de Jardy.

Celui-ci guettait à l'autre extrémité de la

pièce ; un rapide coup d'œil suffit à l'édifier, — il se garde donc d'approcher, — il est censément occupé, archi-occupé à prendre des livres sur une étagère, à les apporter sur un bureau et à en reporter d'autres sur l'étagère. Il a ainsi motif de ne pas faire face, de tourner le dos, même, et il crie avec bonne humeur :

— Ah! vous voilà, m'ame Loriot!... Très bien!... Faites donc asseoir la jeune personne... Excusez... très pressé... peux pas me déranger... Alors, j'ai tenu à ce que Mlle Julie vienne, parce que je trouve son idée épatante!... Attrapé le poisson d'avril!... Ah! Ah! il n'y a qu'à Paris qu'on a de l'esprit, messieurs les Anglais, non! messieurs les Allemands!

Il vocifère comme un camelot à la porte d'un bazar, il s'adresse à la fenêtre, à l'étagère :

— D'autant plus, m'ame Loriot, que je vous demande un peu si ça les regardait, ces péronnelles, que Mlle Julie ait ou n'ait pas un correspondant de guerre?... Mais alors, comme réponse, c'est tapé.

Un fait certain, c'est que les bouquins le sont, tapés, eux! Ah! ces baignes qu'ils ramassent!... Pour ponctuer ses exclamations,

Jardy les applique à toute volée sur son bureau :

— Ah! les toupies à ressort!... Pan!... Attendez un peu, on va vous en boucher un coin!... Pan!...

Sur un ton de parodie dénigrante :

« — Qui c'est? Comment qu'il s'appelle? Où qu'il perche? Ça doit être un embusqué! »

L'accent de Ménilmontant :

— Non, mais des fois, faut-il faire venir un cinéma pour vous le montrer?

Et pan! et pan! les bouquins! Mme Loriot lance de tels éclats de rire, que le voisinage doit se demander si l'on n'égorge pas quelqu'un en bas. Mais alors, alors, la misérable chose humaine, tremblante, recroquevillée, peu à peu se rassure, et se détortille : le front, à petits coups, se redresse, les yeux de souris se risquent vers le surprenant personnage.

Jardy estime alors que le moment est venu de faire face — il a soin, toutefois, de rester à distance.

— Seulement, vous comprenez, c'est pas fini c'te farce-là! Maintenant, mademoiselle Julie, il s'agit de prouver que vous avez dit la

vérité!... Ça leur servira de leçon à ces demoiselles... Car, enfin, c'est idiot! A partir d'un certain âge, il est convenu qu'un garçon et une fille ne peuvent pas se connaître, se parler, s'écrire, se rencontrer même, sans que ce soit pour coqueter, pour faire du roman plus ou moins mauvais... Mais pourquoi, bon Dieu, ce stupide accord de l'opinion?... Et pourquoi donc, s'il vous plaît, ne serions-nous pas réellement camarades, — Mlle Julie et moi, — comme deux garçons ou deux jeunes filles sont camarades ensemble?... Nous allons arranger la petite scène d'avance.

Grands gestes de mélodrame :

— Et d'abord, mademoiselle Julie, pour avoir si bien rivé le clou à vos adversaires, vous avez le génie de la comédie!... Quant à vous, astucieuse m'ame Loriot, voici votre rôle. Ça se passe dans l'atelier, — vous vous amenez devant Mlle Julie qui est en train de coudre, — vous roulez des yeux extravagants et vous haletez comme si vous aviez monté vingt-cinq étages, quatre à quatre :

« — Savez pas? y a m'sieu Jardy qui m'a demandé comme ça : « Est-ce que ma bonne camarade Julie Pommier est là?... C'est-il donc

vous? » Alors, vous, mademoiselle Julie, sans même vous arrêter de coudre, comme si c'était la chose la plus ordinaire du monde : « Probable, que c'est moi! A moins que nous ne soyions deux ici du même nom ». Là-dessus, comme par hasard, je traverse l'atelier, droit sur Mlle Julie, — oh! je ne m'arrête pas, — le temps d'une poignée de main : « Bonjour, petite camarade, ça va?... — Pas mal, et vous, vieux camarade? »... Allons, répétons ça un peu pour moi, parce que moi, je ne suis pas comme les femmes, qui sont comédiennes en naissant.

*
* *

Ce fut un succès.

Ces demoiselles, — qu'elles soient ce qu'elles voudront sous le rapport de la conduite et du langage, — ce sont les fées parisiennes qui ont le sens inné du chic, du joli, de l'élégance, et cela, — pas seulement pour la mode, la toilette, le chiffon, — non! elles ont aussi le goût très sûr pour apprécier ce qui est bien moralement, pour l'admirer et s'en attendrir au théâtre, à la lecture, et au besoin dans la vie.

Quand M. Jardy, ce privilégié, cet officier,

ce grand rôle de l'épopée nationale, — tout simple et tout fier, s'en vint, avec le bon mouvement de l'amitié, porter sa poignée de main à la si humble mais si notoirement honnête Julie : « Bonjour, petite camarade », — ces demoiselles saisirent d'abord « le tableau que ça faisait », l'espèce d'image symbolique : l'homme, grand, brillant, nanti de puissance, qui, souriant, amusé, semblait verser la douce protection par son geste plongeant de haut ; la jeune fille du peuple, menue, effacée, qui haussait son minois, élevait la main pour recevoir avec grâce le toucher de fraternelle égalité.

Puis, de voir que ces deux jeunes gens fussent assez riches moralement pour réaliser la pure camaraderie, — en tout bien tout honneur, — et pour y trouver un agrément complet, sans au delà, ces sensibles spectatrices comprirent que ça faisait aussi une histoire jolie et fraîche.

Et enfin, — comme Paris est Paris, — et comme l'atelier n'avait rien de mieux à faire que de rire franchement de son incontestable défaite ; quand M. Jardy fut parti, une impayable gosseline de Montmartre se précipita devant Julie en agitant les pattes « pour se rendre » :

— Camarade ! Camarade !

Les autres ennemies de la veille s'empressèrent de l'imiter, et Julie, en les embrassant successivement, les fit toutes prisonnières de sa brave gentillesse.

SECONDES NOCES

M. et Mme Carribout, anciens commerçants, retirés dans leur ville d'origine, habitent avec leur fille Jacqueline une maison à eux. Comme signalement : des gens bien portants, avec — le mari et la femme, — un grand visage plein, uni, qui sent la tenue de livres et la sévérité des conventions.

Jacqueline est une jeune femme blonde, à l'air anémique. Elle possède ce quelque chose qui semble manquer à ses parents : la sensibilité. Son visage, comme le leur, exprime la volonté, le raisonnement, mais des clartés y miroitent qui sont de rêve, d'idéal, au lieu d'être d'arithmétique.

*
* *

Onze heures du matin au mois d'août. Dans la salle à manger, dont la porte-fenêtre est

ouverte sur le jardin, M. Carribout lit le journal, debout, contre la cheminée. Sa fille, assise, médite, les yeux sur les rosiers.

Mme Carribout revient du dehors et, présentant une fiole à sa fille, annonce avec indignation :

— Le pharmacien a encore augmenté ton vin de dix sous !

Jacqueline prend la fiole et la lance dans le jardin. Les parents, comme foudroyés, restent sur place, la bouche ouverte, sans voix. Jacqueline, l'arc des sourcils contracté, répond froidement à leur stupeur :

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Il y a que le 31e régiment de chasseurs est de passage ici et que c'est le régiment de mon mari.

— De ton ex-mari, rectifie en suffoquant Mme Carribout.

— Et d'abord, qu'en sais-tu ? fait M. Carribout, tout haletant.

— Ma cousine Palmyre s'est procuré des renseignements... Alors, je veux revoir mon mari.

Nouvelle stupeur. Le père, le premier, recouvre ses esprits et parvient à prononcer sur un ton d'autorité menaçante :

— Ah ça ! tu perds la tête !... Ce repris de justice...

— Oh ! voyons, papa, n'exagérons pas... Par affection pour moi, parce que j'étais plus coquette, plus dépensière que ne le permettaient nos revenus, Félicien a commis une faute... qu'il aurait d'ailleurs réparée, si on l'avait laissé... Vous avez remboursé quelques centaines de francs... Son administration s'est contentée de le renvoyer... Vous m'avez reprise avec ma dot, et il n'a plus été qu'un pauvre diable ; de là à « repris de justice », il y a loin.

— Quel est ce revirement... ?

— Et quel rapport avec le flacon du pharmacien... ?

— Attendez... Tout d'abord, vous m'avez tellement influencée, que je m'étais un peu détachée de lui, mais j'ai été contente en secret que le divorce fût incompatible avec vos idées religieuses... Et la guerre venue, je me suis reprise de tendresse pour celui qui, en somme, m'a faite femme...

Exclamations ironiques :

— Il s'est réhabilité par des actions d'éclat ?

— Il est cité?... décoré ?

La voix de Jacqueline devient rêveuse, émouvante :

— Comme il était sans famille et que vous aviez eu soin de détourner tout le monde de lui, il est seulement un pauvre soldat. Je me le représente, avec ses vêtements flasques, ses poches vides, avec sa mine d'affamé, au cœur vide...

Les parents se regardent, effrayés par l'accent de leur fille, et la mère se débat violemment contre la perspective d'un raccommodement :

— Mais enfin, petite malheureuse, il y a les relations, l'opinion du monde... Il faudrait donc mentir...?

Jacqueline, le regard droit, secoue la tête :

— Vous mentirez... vous direz que vous pardonnez, selon le précepte de notre sainte religion : « A tout péché, miséricorde »... Vous direz, sans le penser : « Ce que notre gendre a pu être, a pu faire autrefois, ça n'existe plus, puisque, maintenant, on le trouve bon, comme il est, pour défendre le sol du pays, les existences et les biens »... Vous pourrez même, sans conviction, faire sonner une déclaration à effet : « Il s'agit de la santé, de la vie même de

notre fille... elle réclame son mari, elle a raison : l'avenir, la race, la France avant tout, et nous préférons faire un baptême qu'un enterrement »...

Les parents, atterrés, ont besoin d'un instant pour mesurer le contenu de ces derniers mots.

Jacqueline reprend, avec des mouvements vers le jardin :

— Alors, vrai ? vous ne le saviez pas... ? Mon anémie, c'est que je souffre dans ma nature aimante... Et vous croyiez, comme ça, que j'allais me passer, toute ma vie, d'être une femme à cause de vos idées ?

Un temps, un coup d'œil rêveur au triomphal épanouissement des roses ; puis de haut, du sommet de l'ironie :

— Est-ce que, par hasard, vous prétendiez, toute la vie, me remplacer l'amour par du vin de quinquina ?

Le père, dominé, balbutie :

— Toute la vie... toute la vie... bien sûr, c'est long...

Mais la mère se rejette en arrière, comme violentée dans sa solennelle vertu :

— Tu pourras...

La riposte en coup de foudre :

— Comment, maman, si je pourrai... ?

Elle porte sur les deux quinquagénaires, encore animés d'une vague jeunesse, des yeux tellement cyniques : « Eh bien ! et vous... ? » qu'ils s'empourprent jusqu'à la racine des cheveux et qu'alors, subitement, ils sentent, avec leur substance tressaillante, cela qu'ils entendaient seulement avec leur esprit raisonneur. Oui ! soudain, à voir les pâles couleurs de la jeune femme, ils sentent, — au delà de leur égoïsme, — la misère physique et sentimentale de leur fille, et qu'elle a vingt-quatre ans et qu'elle est lésée dans son droit à vivre et à aimer...

*
* *

M. Carribout ramène Félicien : trente ans, la structure mince d'un bureaucrate. Ce devait être une espèce d'intellectuel à physionomie maligne et sympathique de gamin de Paris, — et qui avait en réalité une ignorance pitoyable des choses pratiques, des difficultés matérielles de l'existence.

« Ce devait être », — car Mme Carribout

reconnaît d'emblée que Jacqueline a raison : l'homme « d'avant » n'existe plus, — le civil a pu faire n'importe quoi, — c'est effacé. Il y a là un individu nouveau, régénéré, — l'homme d'une époque grandiose d'abnégation. C'est tellement « un autre » que la belle-mère et la femme éprouvent un embarras pudique à l'embrasser.

Jacqueline même, à cause des chers souvenirs qui s'éveillent, à cause de cette famine d'amour qui la consume, — devient toute gauche, toute empruntée, presque muette d'émotion.

Félicien, lui, ne sait pas dans quel sentiment on l'attend. (M. Carribout lui a seulement annoncé l'oubli du passé.) Il est en proie aussi à un trouble profond et sa palpitation même fait qu'il se trompe sur l'attitude peu démonstrative de Jacqueline.

De là, un tragique malentendu.

— Ah ! très bien, très bien, — pense-t-il, — c'est « le soldat », le préservateur de l'invasion, qu'on est allé chercher, — ce n'est pas le mari dont on n'a plus voulu, — eh bien, le v'là, le soldat ! Soyez tranquilles, il ne sera pas indiscret, — savoir s'il acceptera le verre de

vin, le repas que vous lui offrirez, bonnes gens !

Félicien est préparé au rôle d'orgueil le plus stoïque, — il a l'âme, il n'a pas besoin de s'efforcer.

Le voici assis dans la salle à manger, il parle armée, combats, certitude de victoire ; sa figure hypnotisée jusqu'à la dureté vers le but héroïque, exprime un détachement complet de tout le reste.

Jacqueline, de plus en plus maladroite et désemparée, contemple avec une sorte de désespoir fait d'effroi et d'admiration, ce soldat anonyme qui appartient à la cause commune et n'a rien à soi. La vie, « le demain » est un luxe qui ne le concerne pas, il en détourne les yeux, il n'a plus les désirs multiples des humains, — il regarde sa femme avec la grandiose impassibilité de celui qui n'a droit à rien qu'à mourir.

Jacqueline essaie en vain de contenir le flot montant de ses larmes, il faut qu'elle se lève, qu'elle se sauve dans sa chambre.

Mme Carribout, de son côté, est prise d'épouvante : « est-ce que Félicien va s'en retourner,

comme ça? est-ce qu'il va laisser mourir Jacqueline? » Vite! vite! au secours! elle s'agite anxieuse, comme si les instants de sa fille étaient comptés.

Elle regarde son gendre avec des yeux désolés qui voudraient être riants :

— Mais, Félicien, il fait chaud, retirez donc votre tunique.

Elle l'aide, elle emporte la tunique loin, sur un meuble. Puis, oppressée :

— Jacqueline est dans sa chambre...

— Oui, répond le soldat, je vais attendre...

Mais la mère proteste en un cri de brûlée :

— Non! non!... Elle est montée parce que l'émotion de vous revoir l'a un peu bouleversée... Alors, il vaut mieux ne pas la laisser seule, il faudrait un peu s'occuper d'elle...

Le soldat, toujours sombre :

— Oui, elle n'a pas l'air bien portant... Allez donc, comme si je n'étais pas là...

— Mais non! vous, allez...

— Moi?... C'est qu'elle a besoin de beaucoup de précautions...

Nouvelle protestation, en cri de brûlée :

— Non, non!

Puis, la mère s'approchant, le souffle

fiévreux, comme si c'était elle, l'amoureuse :

— Voyons, Félicien, vous êtes son mari... elle vous aime toujours...

— Hein ! Jacqueline ! ma femme !...

Le paria n'a déjà plus son masque pétrifié. Il ressuscite en pleine extase : quel est cet éblouissement de lumière ? Quel est cet afflux de tiédeur caressante ?

Il voudrait dire son bonheur, le pauvre soldat, mais, par l'élan trop avide de tout son être, la blessure de son cœur se met à saigner de nouveau, — avant de guérir, — et voilà qu'il pleure. Il prend les mains de Mme Carribout d'un air craintif, suppliant : puisqu'elle a ainsi parlé, il semble qu'elle doive le conduire...

Mme Carribout, maternelle, éperdue, embrasse Félicien ; elle frotte ses joues mouillées aux joues mouillées de son gendre, — elle ne sait plus, la chère femme, — tout en le poussant vers la chambre nuptiale, elle l'exhorte, l'encourage, comme si l'épreuve allait être cruelle :

— Na ! na !... ce sera rien... voyons, mon petit, voyons...

LA VEUVE

— Oh! pardon, madame, je me trouve très bien dans l'administration, — seulement, ça n'empêche pas que je pleure mon mari, ça n'empêche pas que je pense douloureusement au passé si proche où j'étais une femme de fonctionnaire partagée entre les soins domestiques et les devoirs du monde... Dire que j'ai eu des protégés!... Ah! voyez-vous, madame, on a beau avoir le nécessaire, on se sent misérable de n'aider personne!

Maintenant, tout ce que je peux faire, c'est de donner à mes fils, le plus possible, « du sentiment ». Je m'applique à cette toute première éducation de la sensibilité qui décide à jamais la grande personne que vous serez : plus ou moins tendre, plus ou moins juste, plus ou moins généreuse...

J'ai trois garçons... Mon âge? Trente ans... Sans doute, mes cheveux blonds et mon teint clair me rajeunissent, et puis, je ne suis ni grande ni grosse.

Mon fils aîné, Julien, a huit ans; un grand front, une figure fine, allongée, et il a des qualités de petite fille : il s'occupe de ses frères et aussi de la maison, du ménage. Robert a six ans et Georges en a quatre; eux, ils n'ont rien de féminin dans le caractère, — leur figure a, du reste, une forme ramassée, qui exprime déjà la volonté... et l'égoïsme, un peu...

Au ministère? Ah mais oui, nous sommes déjà nombreuses, les veuves. Moi, je suis dans un bureau avec trois messieurs : un sous-chef, M. Lefranc, cinquante ans, chauve, un binocle, un profil de rat, — pas beau; — un commis principal, M. Duteil, moins âgé, gros, coloré, l'air d'un marchand retiré des affaires, — c'est lui qui m'a mise au courant; — un jeune expéditionnaire, M. Radot, légèrement boiteux, rasé, le chic d'un comique de café-concert; on ne sait jamais s'il plaisante ou s'il parle sérieusement.

A mon arrivée, j'ai été saisie d'un respect

craintif, comme si l'immeuble administratif était un lieu sacré; je marchais sur la pointe des pieds, je parlais tout bas. (Pensez que le fond de mon éducation bourgeoise a été la soumission à toutes sortes de puissances dont l'Administration n'était pas la moindre! Pensez aussi que j'avais désiré épouser un employé, par admiration pour la bureaucratie!) Et quel trouble, lorsque j'ai été assise devant des registres, devant des papiers que l'on ne voit pas dans la vie ordinaire; — lorsque j'ai dû tracer des écritures officielles, moi qui, auparavant, ne prenais la plume que pour griffonner des lettres familières!

M. Duteil me parlait comme à une enfant à l'école : « Appliquez-vous, formez bien vos lettres, mettez bien les chiffres dans les colonnes. » Et aucune explication d'ordre général. J'ai dû apprendre péniblement à faire mes inscriptions par mémoire machinale, à la manière d'un animal savant. Ne pouvais-je pas demander à quoi se rapportait mon travail? Dès le début, j'ai entendu le jeune M. Radot crier à un collègue :

— En administration, on ne comprend jamais... il ne faut jamais comprendre...

Il plaisantait, vous croyez? Enfin, maintenant je peux tourner ma roue, comme ça, sans savoir, pendant trente ans, jusqu'à ma retraite...

A la vérité j'ai cherché à comprendre toute seule et je crois que l'on s'occupe de statistique dans mon bureau.

Cela fait que les employés des services voisins ont souvent motif d'y apporter ou d'y rechercher des documents. Quand le sous-chef est absent, ils engagent, à demi-voix, de grandes conversations avec M. Duteil et M. Radot.

Tous déplorent, pour l'avenir, « que les femmes envahissent l'administration ». Cette constatation m'a frappée : toujours ces messieurs jugent des droits et devoirs de la femme uniquement à leur point de vue égoïste, — au point de vue de leur avancement, de leur carrière, — et au point de vue de leur confortable, de leur dîner préparé, de leur linge raccommodé. Ils veulent la femme à la maison, — non pour le meilleur sort de la femme, mais pour eux-mêmes.

Et ceci : alors qu'à les entendre, les différentes espèces d'hommes ont plus ou moins

besoin « d'une vie extérieure », — les femmes ne forment qu'une seule espèce faite pour vivre en cage et qui devrait être vouée au « ménage » forcé, à la garde obligatoire de l'intérieur...

Oh mais, écoutez donc, c'est le premier jour que j'ai été malheureuse! Je n'osais pas bouger sans permission et si je demandais la permission de sortir, je me représentais que les trois hommes allaient m'examiner... Non, non, je ne pouvais pas me décider à lever la main vers le sous-chef...

M. Duteil a fini par s'apercevoir que j'entendais de plus en plus mal ses indications. Oh! c'est un brave homme. Il s'est gratté le front, il a cherché ses mots :

— Je... je vois... vous devriez changer de plume... dans le couloir, il y a l'armoire aux fournitures...

A mon retour, comme il y avait là plusieurs messieurs du voisinage qui parlaient avec le jeune Radot, — M. Duteil, tout rempli d'obligeance, a vociféré vers le sous-chef :

— N'est-ce pas, Monsieur Lefranc, madame n'a pas besoin d'autorisation pour aller dans le couloir... Quand madame voudra sortir, —

l'armoire aux fournitures, c'est bien commode...

Le sous-chef, qui avait commencé à me regarder, a vivement baissé le nez sur son papier :

— Oui, monsieur Duteil, oui...

Mes collègues femmes?

Si vous voyiez les petites veuves de vingt ans! Sous un certain aspect, elles sont redevenues jeunes filles : des visages d'ingénues, mais auxquels il manque l'animation de la jeunesse, l'aspiration normale à vivre, à aimer. Elles ont surtout un air étonné, résigné, de sinistrées sans espoir.

La vie les a cruellement déçues. Il y a eu leur sagesse, leur amour, leur volonté de mériter le bonheur; il y a eu les belles promesses, le cher mari, l'aurore des beaux jours, — et puis l'épouvantable réveil...

Mais les pires sinistrées, ce sont « les femmes d'un certain âge », les quadragénaires, les enlaidies..

N'est-ce pas, ces messieurs de l'administration observent vis-à-vis de nous l'attitude ordinaire des hommes à l'égard des passantes dans

la rue. C'est-à-dire qu'ils font attention aux unes et point aux autres, — selon l'âge, l'agrément du visage. Donc, — les jeunes employées, — ils leur accordent la considération masculine d'usage, — ils les regardent, ils tiennent compte de leur présence, ils s'aperçoivent qu'elles existent...

Mais les « vieilles »..., celles qui sont sans beauté dans leur lugubre vêtement de veuve, — vous n'imaginez pas l'épouvantable indifférence qui les entoure : point de regards regardants ; le même vague effleurement pour elles que pour les meubles, — l'isolement, l'oubli...

J'ai retrouvé une connaissance d'avant la guerre, — Mme Renaud. Je pense à son pauvre mari qui s'est fait tuer, un officier de cinquante ans ; lui qui l'aimait davantage à mesure que les années de ménage s'ajoutaient aux années, lui qui devenait de plus en plus soucieux de son bien-être, de son contentement... S'il la voyait, sa chère femme, perdue dans ce milieu d'hommes, créature finie, étrangère... S'il la voyait peureuse, transie, l'air égaré, livrée à l'abandon, sans rien qui soutienne, sans rien qui donne conscience d'être !

Alors, comme éducatrice, je me guide sur un certain objectif. Je voudrais que mes fils eussent une dévotion émue pour la créature femme, — malgré l'âge, malgré les disgrâces. Le respect attentif de la femme, — chez les garçons, il me semble que ce sentiment-là commande tous les autres.

Justement, le soir, à table, l'aîné, Julien, me questionne sur ma journée, comme je faisais, moi, avec mon mari. Et n'ai-je pas contracté cette manie propre à l'employé, de rapporter toutes mes idées « au bureau ». Je parle du sous-chef, de M. Duteil, à mes enfants, comme s'ils les connaissaient, et surtout je leur parle des veuves, mes collègues. « Elles sont toutes bien à plaindre, — mais les plus dignes d'intérêt ce sont les dames âgées, aux cheveux gris, — plus de parents, plus personne, — elles n'ont plus devant elles que des jours tristes, sans événements heureux, — elles n'ont plus que l'aumône des bonnes intentions, — elles sont plus veuves que les autres, ce sont les veuves définitives... »

Mes fils voient ma mine douloureuse, attendrie, et j'espère influencer leur sensibilité...

Mais, n'est-ce pas un leurre?

Tout à l'heure, j'entendais Robert et Georges qui jouaient « au bureau ».

Mines importantes, voix gaillardes :

« — Je suis M. Duteil.

« — Et moi je suis le sous-chef.

« — La belle poupée à côté de moi.

« — Non ! entre nous deux...

Puis, chez l'un et l'autre, un ton autoritaire, sans aménité et comme nuancé de mépris :

« — Alors, la vieille poupée dans le coin, où qu'il fait pas clair !

« — Oui, qu'on la voie pas...

« — On s'en fiche pas mal...

« — C'est la veuve...

Hein ! madame, croyez-vous !... Après tout ce que je leur ai dit !...

Mes paroles, en fixant leur attention, n'ont-elles donc servi qu'à hâter l'éclosion, d'un éternel, d'un irréductible instinct ?... Puisqu'en eux, s'est si bien éveillé le sens de la supériorité qui choisit et gouverne, — et puisqu'ils ont si bien attrapé, — à propos de la veuve, — le ton, l'accent qu'il fallait, — ces petits... ces petits hommes !

L'ASCENSION

M[lle] Berthe Genonceux, apparentée aux grandes familles d'Ebernon et de Robert La Tour, est une artiste paysagiste, lauréate de l'Association des artistes français et dont un tableau acquis par l'Etat figure au musée du Luxembourg.

Grande, fine, distinguée, les cheveux de bronze, en dépit de la quarantaine, le front de marbre, elle a, pour accompagner son nez aquilin, des yeux fulgurants d'oiseau royal, et pour servir sa bouche spirituelle, un cœur délicieux.

Au lendemain de la déclaration de guerre, avec un groupe de dames de la haute bourgeoisie, elle a fondé un ouvroir qui, tout à la fois, fournit des vêtements aux soldats et des ressources complémentaires aux femmes de

mobilisés. De nombreuses ménagères y apportent leur savoir-faire ou leur bonne volonté, et aussi l'entrain de leur verbosité faubourienne.

Parmi elles, une des plus sympathiques est Mélanie Clocher, une grosse mère bruyante, de sang normand, un peu trop « nature », mais habile couturière et qui croit n'en faire jamais assez pour l'argent qu'on lui donne. Son mari est un serrurier en bâtiment, qui connaît le dessin et le calcul, « à preuve, madame, qu'il est maréchal des logis dans l'artillerie ».

Au jour de la mobilisation, il l'a laissée dans une position intéressante, et comme elle doit prochainement se rendre à la Maternité, les directrices de l'ouvroir songent à ses trois enfants : une fillette de sept ans, un garçon de cinq ans, un autre de trois ans. Ces pauvres petits, pendant qu'ils seront privés de leur mère, il faudrait bien ne pas les dépayser et ne pas les séparer. Mlle Genonceux expose imprudemment à Mélanie l'avantage qu'il y aurait pour eux, à ce qu'une personne complaisante vînt la remplacer chez elle.

Réponse inattendue :

— C'est que je ne voudrais pas de la première venue, qui irait me saloper mon ménage !

Il me faudrait quelqu'un de sérieux, vous, par exemple, mademoiselle Genonceux... J'aurais assez confiance et surtout je ne serais pas trop dégoûtée que vous couchiez dans mon lit... pensez, que mes trois premiers y sont nés... Mais enfin, vous, une demoiselle, après tout, — vous n'êtes pas précisément une femme, — ça me ferait moins de savoir que vous êtes vautrée à ma place... Décidément, je n'en veux pas d'autre...

Mlle Genonceux essaie en vain de se dérober :

— Voyons, madame Clocher, je vous offre ma gouvernante, elle a élevé de la famille, elle est donc bien plus capable que moi.

— Non ! Vous, ce sera toujours mieux qu'une autre...

Parbleu ! Mélanie a raison, en ce sens que dans tout service rendu, il y a une part morale proportionnée au rang social de la personne obligeante. Alors, Mlle Genonceux est prise, elle ne peut pas refuser.

Toutefois, elle va inspecter d'avance le logement de Mélanie, — il se compose de deux pièces meublées à bon marché, mais tenues avec ordre et propreté. Les enfants sont bien soignés. Julie, paraît-il, ressemble à son père,

— elle a une figure mince toute différente de celles de Charlot et de Riri qui sont épanouis et joufflus dans le style de leur mère.



Et un beau jour, la délicate artiste, mandée d'urgence, quitte son atelier de la place Monceau, pour aller camper dans le quartier des Épinettes.

Tout d'abord, le réalisme de certains tableaux d'humanité choque un peu ses regards accoutumés aux interprétations poétiques de la campagne, mais elle s'adapte vite au milieu.

« Après tout, — écrit-elle à ces dames de l'ouvroir, — que je sois là et que je me tire de ma tâche avec aisance et belle humeur, c'est beaucoup moins étonnant que le fait de mon neveu, agrégé de l'Université, s'étendant avec bonheur sur la paille d'une tranchée, puis ravi de dévorer, à la pointe du couteau, un vieux bout de fromage et un croûton de pain dur. »

Les enfants, dociles, gentillets, savent s'habiller seuls et ranger leurs affaires; ils vont à l'école maternelle, où la cantine leur donne à déjeuner. Les deux garçons surtout sont bavards

et curieux : on peut passer des heures à les écouter et à répondre à leurs questions.

— Dis donc, cousine Berthe, si maman nous rapporte une petite sœur, il ne faudra pas oublier de l'écrire à papa.

— Et moi, je ferai une croix sur la lettre, pour signer.

— Alors, tu feras aussi un pâté, comme d'habitude ?

Riri, sans transition :

— Tu sais pas, cousine Berthe, y a une petite fille à l'école qui a une casquette de soldat ! Alors, je lui ai dit : pourquoi donc que tu mets ça ? tu n'es pas une poilue !

La petite Julie parle peu et son mince visage a constamment une expression inquiète.

A force de l'interroger, Mlle Genonceux discerne avec stupéfaction qu'elle souffre de la guerre, et d'une façon cruelle, hors de proportion avec son âge : « Son papa est parti, tous les papas sont partis avec leurs fusils, parce que l'on nous a fait du mal injustement ».

Une pensée inexorable se dégage des paroles enfantines : tant que la victoire ne nous a pas vengés, la vie est empoisonnée, personne ne peut respirer avec confiance ; un élément indis-

pensable à la durée des êtres, autant que la lumière et la chaleur — la justice — manque autour de nous.

Mlle Genonceux reconnaît que cette éclosion de raison et de sentiment due à la guerre présage un phénomène extrêmement émouvant : l'amélioration, l'affinement de l'espèce. La petite Julie est prête à s'élever dans l'échelle des êtres, à passer de l'espèce ordinaire à l'espèce plus délicate.

Seulement, voilà : on peut être artiste sans savoir ni lire, ni écrire, mais faute d'instruction, faute de moyens, on ne réalise pas. Pareillement, il ne suffit pas que l'instinct « supérieur » soit éveillé chez la petite Julie : elle a besoin d'un enseignement, d'un modèle pour apprendre une certaine application très profonde, très nuancée de sa sensibilité naissante.

Or, matin et soir, dans le logement où Mlle Genonceux vaque aux soins du ménage, la petite Julie la suit pas à pas, captivée par ses moindres gestes. A table, elle oublie de manger pour contempler cousine Berthe qui parle ; elle ne se contente pas d'absorber les paroles, on voit qu'elle cherche avidement à déchiffrer la

physionomie, à attraper le mystère de l'âme.

Et Mlle Genonceux éprouve un curieux émoi : cette enfant, à force de « m'apprendre », arrivera-t-elle, comme on dit, à me savoir par cœur? Acquerra-t-elle un langage sensible, — perception et expression mystérieuse, — qui fasse que nous nous comprenions sans paroles, à la seule confrontation de nos visages? Verrai-je à un signe délicat que la petite Julie a réalisé son ascension morale, au point de me rejoindre d'emblée, si haut que je me retire?



L'autre soir, une voisine a fait irruption dans le logis, à un moment où Mlle Genonceux, assise, les trois enfants devant elle, se faisait donner le compte rendu de la journée scolaire.

— Bonsoir, mademoiselle la cousine Berthe! Vous savez, cette pauvre femme et sa fille, que je vous parlais l'autre jour... Comment vous ne vous rappelez pas?... La dame est veuve, sa fille déjà âgée donnait des leçons, le fils est prisonnier, et du reste, il vivait chez lui... Alors, elles ne touchent pas de secours de mobilisé... Mais la demoiselle n'a plus qu'une

méchante leçon de rien du tout et avec ça toujours souffrante, et la dame qui ne voit plus assez clair pour coudre!... Je vous avais donc raconté que c'était une misère noire, car elles ne voulaient rien demander, — question de fierté et aussi des idées d'honnêteté qu'elles se font, — si elles n'ont pas droit, elles ne voudraient pas prendre l'argent de celles qui ont droit. Eh bien, une dame est venue les trouver... (N'y a que moi qui le sais, parce que la cloison est si mince que j'entends tout, et y a même un petit trou dedans qui s'est fait tout seul). Elle leur a dit :

« — Je suis gouvernante chez une personne de votre monde qui trouve naturel et nécessaire pour elle-même, de vous venir en aide. »

« Et cette gouvernante apportait du linge, des vêtements et aussi une enveloppe avec de l'argent dedans. Et elle a bien répété sa commission qui signifiait : « Il ne s'agit pas de charité, on pense à vous avec considération, vous n'êtes pas des oubliées... » Croiriez-vous que la vieille dame et sa fille ont surtout remercié pour ces égards, ces bonnes paroles, en disant qu'elles en avaient encore plus besoin que du reste?

Mlle Genonceux a d'abord scruté la voisine avec un peu d'inquiétude, puis, rassurée, elle l'a écoutée d'un air extrêmement intéressé, en secouant la tête :

— Ah! vraiment!... tiens, tiens!...

La commère a été enchantée de faire tant d'effet, de voir un si parfait étonnement sur le visage de la cousine Berthe.

Celle-ci, — tout nuage dissipé, — contente également de la voisine, a pris un ton dégagé pour la remercier de cette histoire qui lui est étrangère, — oh! si étrangère que ses regards distraits se portent çà et là, vers la fenêtre, vers les coins de la chambre.

Et pour terminer la voisine s'exclame, toute écarquillée, le menton en avant, les poings sur les hanches :

— C'est pas que je suis curieuse, ni bavarde, mais, vrai de vrai, on voudrait bien savoir qui ça peut être cette personne qui a si bon cœur!... Vous n'avez pas une idée là-dessus, vous, mademoiselle la cousine Berthe?

Mlle Genonceux sourit, fait un mouvement d'épaules, l'air de quelqu'un qui ne veut même pas essayer de chercher :

— Ces choses-là sont arrangées pour qu'on ne sache pas... Vous pensez! Paris est grand...

Non, vraiment, elle n'a aucune idée là-dessus... Mais voici que ses yeux rencontrent ceux de la petite Julie...

Oh! alors, heureusement que la bonne femme si intriguée n'a pas une faculté d'observation bien développée!

Car voici, aussitôt, que le visage de l'enfant du peuple et le visage de la patricienne se colorent d'une pourpre toute pareille, et voici que leurs paupières ont ensemble, tout pareillement aussi, ce pudique, cet admirable abaissement qui sert à voiler un noble secret du cœur...

FIANCÉES

Les Yeux du Cœur.
L'Évolution sentimentale.
Lequel ?
La Victorieuse.

LES YEUX DU CŒUR

— Quelle plaisanterie! les fiançailles de Gaston Chantier avec Mlle Mintreuil!

— Je vous affirme.

— Non, voyons! Elle est plutôt jolie fille : avec son teint délicat de blonde, son grand chapeau à fleurs et la mode courte actuelle, on dirait d'une piquante bergère de Watteau. Tandis que lui, il est franchement laid : pas grand, lourdaud, noiraud, il louche par intermittence, il a eu le nez aplati étant enfant; son menton en a profité pour avancer, — on dirait, ma parole, d'un masque chinois!

— Il plaît.

— Taisez-vous donc! Si je suis forcé de m'incliner devant le fait positif des fiançailles, — dans tous les cas, je refuse absolument

d'admettre que la jeune fille obéisse à une sincère inclination.

— Je vous prouverai...

— N'essayez pas! il est des choses logiquement impossibles...

— Puisque vous niez *a priori*, puisque vous invoquez en quelque sorte une impossibilité de principe, moi, je vais vous prouver par « analogie » que j'ai raison. Au moyen d'un exemple, je vous montrerai que votre principe n'existe pas, et que le goût illogique de Mlle Mintreuil ne constitue même pas une exception particulièrement rare.



« A S..., un important pays de fabriques du nord de la France, Mlle Fernande Gontran était célèbre dans la bourgeoisie pour sa laideur : un profil pointu de belette, pas de menton, des yeux minuscules, une vilaine peau huileuse, une maigre chevelure d'un roux passé, presque incolore.

« A vingt-cinq ans, résignée au célibat et lasse d'acquérir des diplômes inutiles, Fernande aurait bien voulu s'occuper des enfants

des autres. Mais elle ne pouvait pas briguer un emploi régulier dans l'enseignement, parce que sa famille était l'une des premières du pays. Elle songea donc à s'offrir comme adjointe bénévole à l'école maternelle, qui était surpeuplée, ainsi qu'il arrive dans la plupart des centres ouvriers.

« Quelqu'un se chargea de pressentir la directrice. Elle refusa énergiquement :

« — Nous trouverons une défaite polie, mais vraiment Mlle Gontran est trop laide. On écarte de l'enseignement les personne infirmes, — eh bien, certaine laideur est une infirmité, — c'est un crime contre l'enfance que de lui en imposer le spectacle continu. Songez-y un peu : nos pauvres petits, du fond de leur taudis, arrivent ici avides de splendeurs, tendus vers tout ce qui pourrait être beau; les voyez-vous condamnés à contempler la laideur, à la réfléchir comme l'eau réflète le ciel! et obligés, dès lors, de rentrer leur appétit d'admiration, leur rire, leur souffle?

« En vertu de cette impossibilité si bien raisonnée, Fernande fut priée d'attendre l'accomplissement de prétendues formalités qui n'étaient jamais terminées.

« L'année dernière, en septembre, on a, pendant quelque temps, redouté l'invasion. Et comme il était avéré que les notables de chaque localité couraient le danger d'être envoyés en captivité, à titres d'otages, les parents de Fernande quittèrent le pays. Elle voulut garder la maison :

« — Je serai, soi-disant, une servante oubliée par ses maîtres, et mon peu de séduction me préservera des violences.

« De proches exemples d'attentats obligèrent les institutrices et même les directrices encore jeunes à imiter les parents de Fernande. Le maire se préoccupa de les remplacer provisoirement par des personnes âgées, et ma foi, incidemment, il accepta les services de Mlle Gontran pour l'école maternelle.

« L'ennemi ayant été repoussé, la directrice réintégra son poste, en même temps que l'on annonçait une visite du ministre dans la région rendue à la vie normale.

« La directrice fut doublement contrariée, — d'abord de trouver Fernande en fonctions, — puis de constater qu'elle n'avait pas du tout préparé les enfants à faire bon effet dans une cérémonie officielle.

« Elle se hâta de mettre ces bambins « à la hauteur des circonstances », par une série de leçons, — combien abstraites! — sur le devoir d'aimer la patrie et de lui réserver les plus purs dévouements.

« Le ministre vint, la directrice, qui tenait avant tout « à paraître », lui affirma que ses élèves avaient conscience de la grandeur des évènements actuels, et des nécessités morales qui en résultaient.

« Le ministre eut un sourire de commisération :

« — Ces tout-petits eux-mêmes?...

« — Si vous daigniez, par exemple, les interroger sur l'idéal que représente pour eux notre belle France...

« Le ministre comprit qu'il fallait faire plaisir à cette professionnelle fanatique, et il s'adressa aux bambins, mais si bonhomme, si paternel, qu'il les mit tout de suite en confiance et intéressa plutôt leur jeune instinct que leur docilité scolaire. Après cet aimable préambule, il leur présenta la question à laquelle il savait bien qu'une réponse avait été enseignée d'avance pour sa meilleure édification.

« — Mes chers petits, vous êtes bien gen-

tils, je suis très content de vous avoir vus. Et tenez, avant que je m'en aille, pour que je sois encore plus content, voulez-vous me dire ce que vous connaissez de plus beau, de plus doux au monde?

« Instantanément, tous les petits visages s'épanouirent comme si on leur donnait la plus douce caresse, tous les yeux s'illuminèrent comme si on leur faisait voir une image de perfection et ce cri unanime partit tel un boulet de canon :

« — Ma'moiselle Fernande!

Vous vous rendez bien compte que les yeux du cœur, — particulièrement chez les tout-petits, — ont une faculté d'illusion illimitée. Quel est le pauvre moutard qui n'a pas couvert de baisers un affreux tronçon de poupée? Et la mère la plus disgraciée n'est-elle pas parée d'un charme infini pour son enfant?

L'illusion, au surplus, n'est que relative : la « beauté de l'âme » est une réalité, et qui a ses moyens de transparaître; — à l'occasion, elle devient connaissable pour notre instinct et même, dans l'excès de sa force, il lui arrive de supplanter, sous notre regard, la réalité tangible. »



L'histoire de Gaston Chautier et de Mlle Mintreuil n'a pas d'autre secret.

Notre héros, — c'est le cas de le dire, — après avoir été blessé au cours d'un glorieux exploit, est venu en congé de convalescence chez ses parents qui sont voisins des Mintreuil, et ceux-ci ont mis leur magnifique jardin à sa disposition. Par suite, on lui a tenu compagnie et il a dû raconter ses prouesses.

Sachant combien il était peu séduisant, il n'a pas cherché à plaire, il a négligé toute mimique théâtrale, tout effet extérieur, — mais alors il a montré d'une façon saisissante son personnage intérieur.

Et dame! ce personnage tenait des rôles admirables dans maintes scènes pathétiques : ici, la bravoure furibonde qui affronte victorieusement les férocités de l'adversaire; là, l'intrépide bonté qui sauve à miracle de frêles existences.

Une franche jeune fille conserve les heureux privilèges de l'enfance : Mlle Mintreuil ne met-

tait aucun scrupule à contempler, à écouter dévotement le narrateur, — elle n'avait guère souci non plus de cacher ses impressions.

Bref, — à un moment, les apparences furent telles que l'on se demanda si, — contre toute prévision raisonnable. — Gaston Chantier ne lui plairait pas, — mais là, complètement, au point qu'elle fût prête à l'accepter pour fiancé.

Comment savoir? Pour les questions de sentiment, rien ne vaut la sincérité involontaire. Or, il était évident qn'à la première épreuve, Mlle Mintreuil livrerait son secret, en toute candeur.

Une amie de la famille, — qui précisement passe pour avoir épousé un fort bel homme et qui, à ce titre, dit-on, fait encore des jalouses, — Mme Clodion, vous l'avez nommée, se chargea de l'enquête.

Ce fut l'affaire d'une simple conversation de visite, — censément un bavardage sans importance. Elle revint sur l'un des dramatiques épisodes contés par Gaston Chantier, — elle s'en émerveilla comme il fallait, — puis, au bon endroit, avec son air de femme mieux partagée que les amies, — elle lança habilement son amorce :

— Quel dommage qu'un si brave garçon n'ait pas un peu plus de dehors... enfin ne soit pas d'un physique plus avantageux!...

Ah! mon cher monsieur, — ce fut, paraît-il, un coup de scène aussi émouvant que l'explosion des pauvres mioches de ma'moiselle Fernande.

Mlle Mintreuil, comme suffoquée, se dressa, sur la défensive, — son front, son visage, son regard voyait beau contre tout dessillement possible, — et elle exhala son aveu hautement, d'une exclamation palpitante :

— Mais, madame, je le trouve aussi bien qu'un autre!...

L'ÉVOLUTION SENTIMENTALE

Dans un luxueux appartement de l'avenue de Villiers. Cinq personnes réunies au salon attendent Hector Gondrevil qui, — parti depuis le début de la guerre, — n'est pas encore venu en permission, et qui possède ces deux grâces d'état : d'être fils unique et d'être fiancé.

— Un taxi !... Juste à l'heure indiquée !

M. et Mme Gondrevil, les parents d'Hector — Valentine, sa fiancée, — M. et Mme d'Herblay, père et mère de Valentine, se précipitent au balcon.

— Un militaire !... C'est lui ! C'est Hector !

Tant pis pour le protocole ! On suit Valentine qui s'est élancée dans la galerie :

— C'est moi qu'il verra la première ! Je veux lui ouvrir moi-même !

On sonne et ce n'est pas Hector qui apparaît ! L'inconnu lui ressemble un peu ; il est grand,

blond, coloré et fin de visage comme lui, mais moins distingué, malgré sa bonne tournure et il doit avoir la trentaine, — Hector n'a que vingt-sept ans.

Il salue, Valentine lui répond d'un cri palpitant :

— Hector n'est pas malade ?

— Non, non ! Il est très bien portant, annonce le militaire.

L'introduction au salon se fait avec ces exclamations :

— Ah bon ! un retard ?

— Il a manqué le train ?

— A quelle heure arrivera-t-il ?

Le militaire assis commence avec embarras :

— Je suis donc Dumoulin, un camarade de Gondrevil, — et je viens vous dire de ne pas l'attendre ; il m'a cédé son tour parce que j'avais absolument besoin d'aller à Paris...

Un silence. La suffocation enlève la parole aux hôtes du logis.

La jolie Valentine, — une vraie miniature de petite marquise, — demeure comme pétrifiée : livide, elle contemple le messager ; elle ne comprend pas, elle ne peut pas comprendre que, pour un motif quelconque au monde,

Hector ait retardé volontairement son arrivée.

Puis, la peur, — l'abominable peur commandée par l'amour même, la fait tressaillir : Est-ce qu'il ne m'aime plus ?

Elle se tourne vers ses parents comme pour appeler au secours. Ceux-ci, alors, quittent des yeux le militaire et portent leur anxiété vers les parents d'Hector.

Les sentiments bouillonnent, en tumulte. Au bout d'un instant, l'on éprouve de la colère, de l'indignation, contre cet individu qui s'est substitué à Hector. N'y a-t-il pas, de sa part, quelque vilain procédé ?

M. Gondrevil ne peut maîtriser une certaine brusquerie :

— Voyons, monsieur, vous dites que mon fils vous a cédé son tour ! Par conséquent son arrivée se trouve retardée de quelques jours ? Eh bien, fixez-nous sur la date ?

Simultanément la question se répète en expression de sévérité sur les traits des autres intéressés.

L'interpellé répond avec effort :

— Le malheur est que, moi, j'avais eu ma permission il n'y a pas longtemps, — de sorte que Gondrevil, ça le recule de trois, quatre

mois... à condition que la série recommence...

A cette monstrueuse assertion, les auditeurs ne se contiennent plus :

— C'est impossible !

— Ce n'est pas croyable !

— Vous ne pouviez pas changer avec un autre ?

— Combien donc y avait-il de partants aujourd'hui ?

La réponse de Dumoulin met le comble à la révolte des sentiments :

— Il y avait douze permissionnaires.

Un cri unanime des cinq personnes :

— Douze ! et c'est lui !...

Puis M. Gondrevil presque menaçant :

— Enfin, monsieur, expliquez-vous !

Le militaire se hâte :

— Ce matin, j'ai reçu une lettre de ma femme, où elle me disait que notre petit garçon était bien malade : une fièvre maligne contre laquelle les remèdes ne faisaient pas grand'chose. Il ne cessait de répéter : « Je veux mon papa ! » Comme si, à quatre ans, subitement, il avait senti la guerre, les affreux dangers de la guerre. Et le docteur décla-

rait qu'il faudrait à tout prix me faire venir.

« Ceci lu, j'ai bien vite sollicité un des douze camarades qui devaient partir à midi. (La section est au repos, et nous logeons tous ensemble dans une métairie.)

« Le camarade m'a regardé :

« — Ah! ça, tu es fou? Il s'agirait d'un coup à tenter où l'on serait à peu près sûr de se faire tuer, — tu me demanderais de te remplacer, je n'hésiterais pas, — c'est tout naturel, mais deux heures avant le train, te céder ma permission, — cette chose inestimable, ce bonheur de quoi je vis depuis des mois, non, pas possible! Et les chers gens qui m'attendent, voyons, c'est leur tour aussi que je te céderais... non, non !...

Un temps. La fiancée, les yeux fulgurants, ponctue ces paroles de signes exaspérés d'approbation.

Le militaire continue :

— J'ai couru auprès des autres permissionnaires. Même réponse de chacun : « Tu deviens loufoque! Moi aussi, j'ai mes gosses, ou ma femme, ou mes vieux qui tourneraient de l'œil si je n'arrivais pas à l'heure dite. »

« Et, en effet, je me suis reporté à mon récent départ : au dernier moment, comme ça, n'importe qui, pour n'importe quel motif, m'aurait demandé de rester, j'aurais refusé. »

Encore un temps. Les auditeurs, visages sévères, implacables, réclament la suite :

— Eh bien ? Eh bien ?

— Je m'étais adressé à tous, excepté à Gondrevil. Il faut vous dire que nous n'étions pas amis, — on se parlait, on se tutoyait, — mais on ne se recherchait pas ; on ne fumait pas, on ne rêvassait pas ensemble. Pourquoi ? Peut-être simplement avions-nous des caractères pareils qui se sont heurtés.

« Gondrevil a une franchise et une bravoure qui lui donnent « grand air », — ce qui s'appelle. Si l'un de nous deux a des torts, ce doit être moi, — qui suis peut-être d'un naturel jaloux. J'ai moins d'instruction, je ne suis pas de si bonne famille, — ça m'aura donné une susceptibilité exagérée. Par exemple, au début, Gondrevil, amicalement, sans intention autoritaire, m'aura dit : « Passe-moi donc tel objet. » Moi, j'aurai répliqué : Prends-le toi-même, je ne suis pas ton domestique. »

« Entre orgueilleux, ça suffit.

« L'amour-propre est, en vous, une force terrible, invincible. Ce matin encore, on aurait prononcé : « Tu vas être fusillé, à moins de demander ta grâce à Gondrevil », je n'aurais pas demandé, — les mots ne seraient pas sortis de ma gorge. Mais il s'agissait de la vie de mon enfant...

« Après être allé, malgré moi, me planter devant Gondrevil, qui était en train de faire ses préparatifs, — je suis tout de même resté un grand quart d'heure à ne pas pouvoir, — littéralement à ne pas pouvoir ouvrir la bouche. Enfin, j'ai articulé bêtement :

« — Alors, tu te prépares ?

« Il ne savait pas ma détresse, — il a à peine levé les yeux, et m'a répondu froidement :

« — Comme tu vois, je me prépare.

« Avec effort, en tâchant de sourire, j'ai ajouté des phrases ridicules :

« — Tu vas bien t'amuser? On t'attend chez toi ?...

« — Oui, mon vieux, on m'attend, — et, tu sais, ce *on* comprend non seulement mes parents, mais ma fiancée.

« — Elle est bien, ta fiancée ?

« Décidément, j'étais drôle ; il a éclaté de rire :

« — Pas mal, merci !

« Et moi, tout d'un coup, je me suis mis à sangloter :

« — Vois-tu, je suis trop malheureux... Mon petit garçon est bien malade... et j'aurais besoin...

« Gondrevil ne m'a pas laissé achever, — il est parti à grands pas vers le bureau du capitaine, et, quelques minutes après, il m'a abordé avec une étonnante simplicité :

« — Voilà ta permission, Dumoulin... Seulement, je te prierai, en descendant du train, de te rendre chez moi, et d'expliquer la chose pour que l'on ne soit pas inquiet.

« J'ai tellement mesuré le sacrifice qu'il me faisait, que je lui ai demandé, tout épouvanté :

« — Mais qu'est-ce qu'on va dire chez toi ? Tes parents, ta fiancée ?...

« Il a haussé le front, et m'a présenté sa figure fière :

« — Qu'est-ce qu'on va dire ?... Tu verras bien...

« Il me reste donc, mesdames, messieurs et vous surtout, mademoiselle, à vous demander

bien pardon... oh! pardon, de tout cœur... Je suis désolé... Je comprends combien vous m'en voulez...

*
* *

Or, le travail des sentiments a eu belle de s'effectuer, pendant la longue explication du militaire. Et voici que les auditeurs lèvent le front et présentent un noble visage :

— Arrêtez! s'écrie M. Gondrevil. Où prenez-vous, monsieur, que nous vous en voulons?... Parlez, Valentine, parlez...

La fiancée affirme tout d'un élan :

— Je trouve que mon fiancé a très bien fait. N'est-ce pas, maman ?

Mme d'Herblay, sentencieuse et souriante, vers son mari :

— On n'imaginerait pas qu'il eût agi autrement.

M. d'Herblay au militaire :

— Si vous le permettez, nous ferons prendre des nouvelles, demain matin.

M. Gondrevil, avec un long regard vers sa femme :

— Oui, si nous pouvions mander à Hector que le petit malade va mieux...

Mme Gondrevil, attendrie :

— Cela irait de façon heureuse avec les remerciements que nous devons écrire à notre fils, pour le bon crédit qu'il nous a fait...

LEQUEL ?

A Eaubonne, trois maisons de campagne mitoyennes, appartenant à des familles de Paris. Les enfants jouent ensemble, grandissent ensemble et une époque arrive où Geneviève Linard a vingt ans, et où ses partenaires de tennis, Adolphe Genlis et Marcel Passerot, ont respectivement vingt-trois et vingt-quatre ans.

Geneviève, fille d'un médecin, est une jolie blonde, bien élevée et bien douée.

Adolphe, sportif, robuste, les cheveux d'un blond roux, le visage rasé, l'air (déjà) d'un notaire normand, est un garçon jovial et positif qui, à l'exemple de son père, réussira dans les affaires. Il a fait de bonnes études à raison de son excellente mémoire et il a de bonnes qualités acquises par docilité.

Marcel, châtain, la figure allongée d'un artiste; pas très studieux, ou plutôt studieux sans discipline, il a péniblement passé les premiers examens de Droit et il n'est pas fixé sur le choix d'une carrière. Son père est banquier, — lui, il aimerait la direction de quelque vaste entreprise, pour le rôle social à remplir.

Les deux jeunes gens, naturellement, sont amoureux de Geneviève, et il est hors de doute qu'elle épousera l'un des deux. Mais lequel? Ses parents les estiment autant l'un que l'autre: Adolphe est plus entendu, Marcel est plus sensible, — chacun doit, pour des motifs différents, rendre une femme heureuse.

Quant à Geneviève elle-même, un choix lui serait bien difficile à faire, les deux garçons ne lui apparaissent toujours que comme d'agréables camarades. La musique, la lecture, les travaux d'aiguille, les sorties, le patronage ne laissent place dans son existence ni au désœuvrement, ni aux imaginations, — aussi est-elle très équilibrée et très calme sous le rapport « sentiment ».

***

Ses camarades mobilisés, — Geneviève mé-

dite les prédications des personnes bien pensantes de son entourage :

« Toutes les choses de l'avenir s'inspireront du drame actuel. Le mariage, par exemple, sera un beau devoir : il faudra, jeunes filles, refaire des familles, — devenir, sans calcul d'égoïsme, épouses et mères, — il faudra, en fait de « bon parti », tenir compte du tribut payé par vos prétendants pour la défense de la patrie. »



Adolphe et Marcel viennent une première fois à Paris en permission. Et dame! maintenant, Geneviève est éveillée du sommeil sentimental : elle contemple avec une sorte d'anxiété attendrie les deux soldats du front, qui, rendus clairvoyants par la rivalité amoureuse, font émulation de propos intrépides. Elle est en face de sa destinée... Lequel des deux?...



Les voici repartis l'un et l'autre dans les lignes de combat. Des mois tragiques s'écou-

lent. Il arrivera bien que la guerre départagera les deux rivaux... Oui, mais comment? par quelle terrible décision?

Et un jour, comme une réponse à cette question de tous les instants, la nouvelle suivante arrive : Adolphe a été glorieusement frappé, il est un mutilé de la grande guerre, on lui a amputé une jambe.

Quand il fait son apparition, les regards patriotes reconnaissent en lui le vrai héros français; il en a non seulement la découpure physique, mais aussi l'indomptable belle humeur.

— N'est-ce pas que ça me va bien ce joyeux pilon? Il me fallait ça pour me donner de l'originalité... Et pour les affaires, quel avantage! écoutez-moi si ça résonne! à la Bourse du Commerce les clients m'entendront de loin... Ah! je ne regrette pas ma jambe! je la regrette d'autant moins, qu'elle a été bien payée : pensez, en ma qualité de tireur de précision, si j'en ai démoli de cette engeance!

On reste des heures entières à écouter ses récits de bataille tout en action imagée : des embuscades, des reconnaissances, des attaques

à découvert, où, continuellement, sur un fond de massacre, surgissent, se démènent et tombent des silhouettes de grands diables d'ennemis.

Il a maintenant une mâle figure moustachue, aux yeux aiguisés, aux traits immobiles, modelés par le face-à-face avec le danger.

Sous son regard de proie, Geneviève a conscience d'être la récompense qu'il attend et que lui promet l'assentiment général. Elle éprouve une émotion très confuse dans laquelle entre la hantise de tous ces ennemis, de tous ces humains qu'il a mis à mort, — et rétractée plutôt qu'attendrie, elle se voue à lui par soumission mentale plutôt que par élan de cœur.



C'est l'été. Les trois familles incomplètes sont installées à la campagne. Et, par chance, Marcel revient une seconde fois en permission.

Lui aussi, barbu, hâlé, faunesque, il a changé de figure, — et il fait aussi un rude soldat animé par la certitude et la volonté de la victoire. Pourtant, il est tout différent d'Adolphe : on lui arrache difficilement de

brefs récits, où l'image de la ruine et de la dévastation remplace la célébration des hauts faits meurtriers.

Et d'autre part, devant Geneviève, il a une espèce d'attitude renonciatrice, — comme s'il se sentait devenu inférieur...

Certes, il devra s'effacer devant Adolphe, — mais tout de même, Geneviève est taquinée de cette facile résignation. Et ma foi, un soir où tout le monde est réuni dans le jardin, elle trouve le moyen de l'entreprendre à l'écart :

— Qu'est-ce que vous avez, M. Marcel ? On dirait que vous boudez aux gens et aux choses !

Marcel assis sur un siège rustique fait un lent mouvement de tête et sourit à demi :

— Ce que j'ai, mademoiselle Geneviève ?... J'ai la guerre.

— Bien sûr ; tant de camarades tués autour de vous...

— Oh ! vous savez, par ce fait que l'on attend son tour de mourir, on s'apitoie peu sur les camarades tués ; ce serait manque de courage, ce serait se regretter soi-même. Ou si vous voulez : du moment que l'on est insensible à sa propre mort imminente, on est à peu près insensible à la mort devancière des autres... Et

enfin, l'on considère comme de légitime fatalité que tombent les combattants, même les combattants forcés, provoqués...

— Alors !

— Alors, je suis surtout hanté par le martyre des non-combattants; les paisibles habitants écrasés chez eux par le bombardement ; les femmes, les enfants, les vieillards fuyant sous la mitraille. Dans ma petite enfance, une fois, pour avoir lâché la main de ma mère dans la rue, j'ai eu, — quelques secondes, — l'impression d'être perdu, — impression tellement pénible de néant, qu'elle me revient encore... Alors l'abandon de tout *fait* par les pauvres gens, et — bien pis encore, — l'abandon de tout *éprouvé* par les pauvres gens !

— J'imagine...

— Non, mademoiselle Geneviève, heureusement pour vous, l'imagination est impuissante à évoquer l'horreur suprême... Par exemple : la figure d'un petit enfant mort sur une route, — mort de terreur, de désespoir, étranglé d'avoir appelé maman... L'agonie d'une mère qui meurt de fatigue et de faim au pied d'un arbre...

Le long visage de Marcel, voilé de tristesse,

est coupé de chaque côté de la bouche, par un grand sillon douloureux. Après un silence, il continue :

— Figurez-vous qu'actuellement, d'avoir vu, d'avoir senti, j'ai, au fond de moi, la même impression « d'abandon de tout », de cessation de la justice, de la bonté, que les victimes innocentes succombant aux supplices du corps et de l'âme. Quelque chose en moi est à jamais broyé : la confiance dans le bien, aussi nécessaire à la vie que la confiance dans le triomphe éternel du soleil...

Les yeux pensifs de Marcel semblent à jamais malheureux :

— J'ai éprouvé cette vision qu'en fait de mal tout peut arriver, — et en même temps, j'ai eu cette hallucination qu'il n'y ait rien, pas de protection, ni de divinité, ni de conscience universelle, contre la force du mal... Notez que c'est impossible... l'arbitre dernier des destinées humaines sera toujours l'amour et non pas la violence barbare et stupide... Mais, enfin, il y a eu éclipse de la Bonté souveraine et il m'en reste une mort intérieure, une inaptitude au bonheur confiant, insouciant...

Un temps, puis la prière d'un affligé :

— Ah ! si quelqu'un veut de moi, je ne ferai pas un mari bien agréable.

Tout à coup, Geneviève est saisie d'un grand frisson, elle pâlit, elle rougit : Marcel n'a pas renoncé à elle, — il est seulement retenu par la crainte qu'elle ne veuille pas de lui, en raison de sa mutilation morale... Mais oui ! s'il y a le mutilé physique, affligé dans sa personne même, — il y a aussi le mutilé moral, qui, à cause du mal d'autrui, porte à l'âme une incurable blessure... Eh bien ! eh bien mais... est-ce que Marcel ne mériterait pas, lui aussi, la récompense d'un bel amour ?...

Effarée, haletante, Geneviève Linard tourne les yeux vers Adolphe qui, à peu de distance, est assis auprès de Mme Linard et déjà, en familiarité filiale, cause avec elle plaisamment. Puis elle revient, du regard, à Marcel, dont le tragique silence réclame une réponse. Et elle ne sait pas, — elle ne sait plus, — il lui semble qu'elle ne saura jamais...

Mais voici Marcel qui sourit doucement :

— Maintenant, écoutez, mademoiselle Geneviève, la guerre... il y a bien des chances pour que je n'en revienne pas...

Et Geneviève, tout bas, le cœur perdu, accorde à l'amoureux cette effrayante réponse, qui tout de même, ajourne le rival :

— Oui, attendons...

LA VICTORIEUSE

— Mademoiselle Fernande, vous me regardez?

— Oui, monsieur Maurice.

— On affirme que j'ai été brave sur le champ de bataille, vous le croyez?

— Comment, si je le crois!... Mais j'en ai la certitude frémissante! Je le sens... littéralement je le sens!...

— Eh bien! il me semble que j'ai en ce moment un courage au-dessus des forces de l'homme le plus brave : mademoiselle Fernande, je refuse de devenir votre mari...

— Hein?... Je... je ne comprends pas...

— Ne vient-on pas de nous laisser seuls, comme si nous avions un aveu à nous faire?... Et cela, après cette longue conversation de famille, où l'on a évoqué le temps passé de notre

camaraderie, de notre accord intellectuel, et où l'on a envisagé l'avenir, dans un esprit optimiste, avec des allusions attendrissantes ?... Et vous-même, n'avez-vous pas, en quelque sorte, annoncé la charité dont vous étiez capable?

— Et vous? Votre voix tremble...

— Il n'importe! Veuillez écouter... Quand j'avais encore mes yeux, j'ai lu des histoires très belles, d'inspiration véridique, qui se rapportaient à mon cas actuel... Quelle émouvante donnée : la jeune fille qui se dévoue de tout cœur à épouser un soldat de la Grande Guerre devenu aveugle!... Eh bien! aujourd'hui comme alors, j'ai une impression restrictive... une impression d'embellissement littéraire exagéré... Bref, un instinct de vérité est en moi qui proteste inexorablement contre le projet de notre mariage...

— Si vous ne m'aimez pas assez...

— Quelle cruauté! Je vous aime si éperdument que j'ai la force de me déchirer le cœur... Oui, mademoiselle Fernande, — par amour et par conscience, — en vertu, je le prétends, des plus nobles sentiments humains, je refuse de vous prendre pour femme...

— Et moi, je conteste...

— De grâce!... Vous allez augmenter mon désespoir jusqu'à le rendre mortel, intolérable, — sans pour cela fléchir ma résolution convaincue.

— Enfin, monsieur Maurice, vous doutez de moi?

— Non! Je doute de l'avenir... Nous traversons une époque grandiose, et, comme tout le monde, « vous faites du sublime ». Sous le rapport des choses durables, vous êtes dupe de l'idéalisme, de la générosité ambiante. Parbleu! C'est avec un élan sincère que vous vous jetterez dans les bras de l'aveugle, mais attendez que les mois, que les années s'écoulent...

— Eh bien? Eh bien?

— Mon honnêteté se révolte; je ne veux pas vous voler... Un aveugle — n'eût-il, comme moi, que trente ans, — est un infirme, à la fois enfant et vieillard, qu'il faut servir, mener par la main. C'est un homme infériorisé qui ne peut ni inspirer autant d'amour qu'un autre homme, ni donner autant de tendresse qu'un autre... Je ne veux pas que l'on me fasse la charité de l'amour, et je n'admets pas que, par mon fait, vous ayiez un bonheur incomplet, au-dessous de celui auquel a légitimement droit une créa-

ture de votre mérite... et, disons-le, de votre vivante espèce...

— A mon tour!...

— Non! Inutile!...

— Pardon! Je m'accroche à votre expression : « une créature de ma vivante espèce » et je réfléchis, je m'inquiète... La cécité ne vous enlève aucune de vos qualités générales, vos loyales paroles en sont la preuve... Restent donc les qualités de famille, les qualités d'un bon époux... Vous pensez être devenu, — tel un enfant, tel un malade affaibli, — plus égoïste qu'affectueux?... Et votre cœur a vieilli; il n'aurait plus les enthousiasmes durables?... Vous ne répondez pas?... Voilà qui est grave! J'avoue que cette considération « d'âge » est pour moi d'une importance primordiale... Et je vais être aussi brave, aussi honnête que vous : quelle erreur de croire que je voulais épouser un héros aveugle, uniquement par grandeur d'âme, par la suggestion du sublime! Il est à craindre que, soucieuse de mes vingt-cinq ans, je ne sois encore plus positive que généreuse... J'ai... j'avais pour vous la plus douce, la plus sincère inclinaison, mais à charge d'obligations sérieuses de votre part... Du moment que vous

me détrompez si franchement sur le caractère, sur l'attachement d'un mari aveugle... moi, sincèrement aussi, je dois me désister... La dévotion conjugale est la chose qui prime tout... le mari est le grand maître de notre existence... il nous élève à la dignité de femme, de mère... mais si, — comme vous le dites, — de n'y point voir clair, il est infériorisé...

« Plaît-il!... Rien?... J'avais cru...

« Mais, n'est-ce pas, nous restons de bons amis, avec l'avantage d'une confiance absolue l'un dans l'autre. Et si notre union est impossible, rien ne nous défend de philosopher sur le mariage. Il y a là tout un ordre d'idées qui m'intéressent; et j'aurai, pour le moins, ce dédommagement de pouvoir aborder les problèmes du sentiment avec un interlocuteur masculin, sans aucune gêne, sans préoccupation de convenance, puisque vous déclinez toute prétention... toute aptitude... Plaît-il?... Rien!...

« Pour l'instant, j'en reviens à vous démontrer que, contrairement à votre appréciation, je suis bien plus calculatrice que poétique et dévouée...

« D'abord ceci. Dans notre famille, il y a un certain oncle Raoul qui est l'épouvantail destiné

à rendre circonspectes les filles en âge de se marier.

« L'oncle Raoul est un mari volage qui a fait, de la vie de tante Églantine, un abominable martyre. Il était fort bien, fort séduisant, — grand, brun, le visage énergique, — un peu dans votre genre, soit dit sans vous offenser... Et alors, — en fait de femmes, souvent il lui suffisait d'un regard pour désirer — et aussi d'un regard pour obtenir attention.

« J'ai donc eu l'occasion de méditer gravement la question fidélité. Sachez-le : à la révolte que causait en moi l'évocation d'un mari dissipé, j'ai reconnu que je serais, par tempérament, d'une jalousie féroce, d'une intraitable sévérité...

« Et c'est pourquoi, le jour où est venue la nouvelle de cette cruelle infirmité dont vous étiez frappé, j'ai eu une attitude très particulière, a-t-on dit.

« Je n'ai pas poussé d'exclamations désolées : « Ah ! le pauvre monsieur Maurice ! » Non ! Pas de cris, pas de faiblesse, pas de larmes : j'ai montré plutôt une figure contractée, durcie, tout en bravade contre le sort. Et ma voix, en parlant de vous, était brusque, tranchante,

comme si je vous défendais contre la moindre dépréciation :

« — Eh bien! quoi?... Ça ne l'empêche pas d'être un homme supérieur : il a toujours son instruction, son goût artiste; il a toujours ceci que rien ne donne ni n'enlève : son cœur sensible et intrépide...

« Et j'ai ri — pardonnez-moi — j'ai eu une espèce de rire provocant :

« — Ah ! si tante Églantine avait donc épousé un mari aveugle!... Car, enfin, celle que M. Maurice prendra pour femme, il n'aura pas d'autre joie qu'elle, il ne vivra que pour elle et par elle, autant dire : elle sera pour lui tout le bonheur, tout le bien de ce monde... Et, ma foi, je suppose qu'elle y trouvera plus de félicité qu'à avoir un mari ordinaire, dispersé à toutes sortes de plaisirs... pour peu qu'elle soit ombrageuse.

« J'en ai tant raconté, — et d'un tel accent, — que l'on m'a répondu : « Mais, ma chère enfant, qu'à cela ne tienne... », et que l'on a décidé de vous appeler, de vous inviter...

« Et vous devinez ma déception, mon chagrin... Je n'avais pas prévu qu'il pût y avoir ce... renoncement... cet éloignement, sans doute

involontaire... Enfin, cette inaptitude au bonheur... ce vieillissement...

« Mais voyons, mais voyons, monsieur Maurice, qu'est-ce qui vous prend?... Une fois, deux fois, j'ai dit : « Plaît-il? » J'ai cru à un mouvement inconscient de votre visage vers le mien, j'ai cru à une erreur de votre bouche qui semblait frémir et s'approcher de ma joue... Mais, cette fois, vous venez de m'embrasser avec une étrange brusquerie!

« Monsieur Maurice, prenez garde aux conséquences, prenez garde au danger : un baiser est un signe de fiançailles...

« Ah! décidément, j'appelle, je crie comme une bienheureuse :

« — Chers parents à moi, chers parents de Maurice, venez! accourez! soyez témoins et soyez juges : Maurice m'a embrassée! Maurice m'embrasse encore!... C'est pas de ma faute...

LES CŒURS AIMANTS

La Vieille Fille.
L'Embrassade.
Les Éprouvés.
Le Méconnu.
L'Échange.
Bonnes Natures.
La Retouche.

LA VIEILLE FILLE

— Oui, Rosalie, j'ai sonné... Entrez, veuillez approcher... Ah! mon Dieu! voilà donc pourquoi, depuis quelque temps, j'avais cette impression que vous étiez changée, mal portante et surtout alourdie...

C'est la lecture d'un article, dans le journal, qui vient de me donner l'idée de vous regarder avec cette attention particulière. Il s'agit, dans cet article, d'un office central d'assistance, créé dans le but d'assurer la protection sociale à certaines mères, ou futures mères, nécessiteuses. La guerre, en effet, a rendu plus importants que jamais les problèmes de la maternité...

Toutefois, la guerre même n'abolit pas les saintes lois de la morale, et vous me voyez saisie, épouvantée...

Mais, asseyez-vous, ne restez pas debout, avec cette mine fatiguée que vous avez...

Voyons, depuis quatre ans que vous êtes à mon service, vous n'aviez pas à vous plaindre, car, enfin, je vous traitais aussi bien que possible. Précisément parce que vous étiez orpheline, je tâchais de remplacer votre famille, dans une large mesure. Je m'intéressais à votre existence, — bien-être, santé, — et aussi à vos pensées, à vos sentiments... Je vous emmenais souvent, dans mes sorties, pour vous distraire et je vous tenais des conversations amicales que l'on ne tient pas d'ordinaire à sa domestique...

Eh bien, malgré cette sollicitude, malgré que vous ne manquiez de rien chez moi, vous avez commis un inqualifiable péché ! Je me demande quelle excuse vous pouvez invoquer?... Allons, défendez-vous, répondez...

Ah! bon, voilà l'explication. Alors, petite sotte, vous vous êtes laissé abuser. Parce que vous étiez du même pays et que ce n'était pas un inconnu, vous l'avez écouté, vous avez cru aux promesses, aux histoires trompeuses...

Et « vous ne saviez pas... ». Cela veut dire que personne ne vous avait mise en garde

expressément contre le mal et ses conséquences ! Oui, vous n'avez pas eu les avertissements maternels; mais, encore une fois, vous entendiez journellement mes réflexions morales sur les choses de la vie...

Oh ! s'il vous plaît, ne commencez pas à pleurer ; il y en a de plus à plaindre que vous, j'en connais. La maternité est l'épreuve normale de notre sexe, vous n'avez donc droit à aucune compassion pour... pour ce qui vous attend... Je dirai même que vous avez bien trop de chance, car cette épreuve rachète en partie votre faute, cette épreuve vous donnera une dignité particulière et vous rapprochera des femmes les meilleures...

S'il vous plaît encore, n'ayez pas l'air de sourire, maintenant, il n'y a rien de contradictoire dans ce que je dis, vous n'en êtes pas moins coupable, très coupable...

Et puis, ne vous sauvez pas ; laissez-moi un peu réfléchir; j'ai besoin de penser tout haut pour me reconnaître dans ce bouleversement inattendu... C'est ça : reniflez, frottez-vous les yeux...

En vérité, si quelqu'un peut avoir envie de

pleurer, ce n'est pas vous, j'en atteste les soupirs qui montent de mon cœur...

A considérer votre coupable jeunesse, voici que je fais un retour sur moi-même... Pourquoi ne me suis-je pas mariée? Les prétendants ne m'ont pas manqué. J'avais, disait-on, de la beauté; avec cela, certains dons de l'esprit, une instruction supérieure, une dot... Peut-être aussi avais-je trop d'orgueil. Je me suis montrée si difficile, à la belle saison de ma vie, que l'automne m'a surprise dans la solitude irrémédiable.

Je n'ai jamais beaucoup regretté les attentions masculines, je ne m'attriste guère de n'avoir pas connu la tendresse d'un mari, mais j'ai profondément regretté d'être exclue du devoir maternel.

C'est d'ailleurs pour cela que je me suis tant occupée des enfants des autres...

Ah ! cette misérable consolation, cet ironique apaisement à votre besoin d'aimer : les enfants des autres, ceux de votre monde et ceux du pauvre monde !...

Ah ! certes non, mes regrets n'en ont pas été adoucis ! Toutefois, jusqu'à ces derniers temps, il m'avait bien semblé qu'en restant vieille fille, je n'avais fait tort qu'à moi.

Et puis, arrive la guerre; chacun se réfugie dans la solidarité générale et chacun apporte sa part de solidarité. Alors, chose terrible, les valeurs humaines apparaissent sous un jour nouveau...

La patrie réclame des enfants : allons les femmes! Une sorte de recensement s'établit : qu'avez-vous donné? que donnez-vous?

J'ai éprouvé, tout à coup, la plus affreuse angoisse à sentir, de ce point de vue, que j'étais une vieille fille.

Voici d'un côté les épouses fécondes, voici d'un autre côté les créatures stériles... Une fois mises à part, — en très haut rang, — les femmes qui se vouent à la charité, est-ce que la patrie ne rejetterait pas en dernier, — tout à fait en dernier, — celles qui restent en dehors de la loi de nature, par choix égoïste?

Et moi qui n'ai subi aucune fatalité, aucune contrainte des circonstances, n'ai-je pas excédé le droit à l'égoïsme?

Sans doute, le rôle est grand aussi de s'occuper des enfants des autres; sans doute, il est nécessaire, il est indispensable que des femmes existent, — spécialement désignées, oserai-je dire, — pour suppléer les mères incapables,

ou empêchées... Tout de même, tout de même, si c'était à refaire...

Mais, revenons à vous, Rosalie.

Je suppose que vous avez bravement songé à l'avenir?... N'est-ce pas? le sort, la destinée de l'enfant occupe toutes vos pensées... je m'attends à des demandes... Comment! non? Vous n'avez pas d'idée? Vous ne formulez aucun désir, aucune exigence?

Voyons, voyons, pas possible, nous ne nous comprenons pas. Partons du commencement.

Le terme de... cet état où vous êtes, le terme de votre grossesse va arriver...

Qu'est-ce que vous me chantez? « Vous partirez à l'hôpital quand il faudra. » Êtes-vous folle? Cet enfant naîtra ici, puisque tout le temps vous l'avez porté ici, il appartient à cette demeure. On ne saurait prendre trop de précautions! En vous transportant à l'hôpital, un accident pourrait se produire ; je ne veux pas d'un tel risque : la guerre, mangeuse de vies humaines, rend trop précieuse la plus humble naissance!

Donc, vous restez ici. « Ça vous est égal. » Passons. L'enfant une fois né, j'espère que vous serez en état de le nourrir...

Qu'est-ce qui vous étonne ?

Bien sûr que nous le garderons ! Ah ça ! vous pensiez l'envoyer en nourrice ? Vous acceptiez d'en être séparée ? « Ça vous était égal. » Encore ! Vous pouvez prononcer cette abominable parole, en évoquant cette chose humaine la plus palpitante de toutes : la venue au monde d'un être nouveau, une vie nouvelle à protéger...

Alors, je crains que vous n'ayiez fait des préparatifs insuffisants... Hein ! Vous n'avez rien préparé ! pas un lange, pas une brassière !..

Tenez, allez vous reposer, vous me mettriez en colère...

Eh bien ! qu'est-ce qu'on dit ?... Ah ça ! désormais, petite sotte, voulez-vous bien me demander de vous embrasser, avant d'aller vous coucher...

Et, maintenant que je vous tiens contre moi, là, voyons... vous ne sentez donc rien, décidément, petite malheureuse ?... Un enfant va naître à la France, un enfant de la guerre ; il y a là comme une sainte offrande... Regardez-moi, ayez un peu d'attendrissement...

La voilà partie, elle a l'air absolument indifférent... Dans sa situation, elle n'est même

pas sollicitée de me témoigner un semblant d'affection, ne fût-ce que par intérêt, pour s'assurer une protection plus empressée.

Et, si près d'être mère, elle n'a aucun élan de nature, aucun tressaillement d'espoir ou de crainte. Quel sentiment sublime ce doit être pourtant que l'instinct maternel! Et dire que je suis condamnée à l'ignorer toujours, toujours, ce cruel et délicieux émoi... Il n'y a pas à soutenir le contraire : je suis une infirme, une déchue; j'ai beau avoir la bonne volonté...

Allons, vieille fille, assez de vaine songerie. Il s'agit de prendre les dispositions utiles pour cette naissance imminente. Dès demain, j'irai me choisir un gentil berceau... je le vois blanc et bleu, oui, bleu, plutôt que rose...

Et je vais me mettre tout de suite à ma layette. Car, enfin, il faut coudre soi-même les mignonnes enveloppes du nouveau-né, on les rend ainsi plus douces, on y ajoute je ne sais quel invisible duvet. Le froid doit être si cruel à la chair fragile, aux membres délicats... Je me sens déjà toute remuée à l'idée de chiffonner dans mes mains ces menues choses en batiste, en flanelle. Je sens bien que, penchée sur mon cher ouvrage, souriante et rêveuse,

je vais préparer des caresses, des paroles jolies. Tout ce qui doit s'exhaler de moi vers la frêle créature, commencera à monter de mon cœur et voudra se tenir prêt, à mes lèvres...

Je pense bien, d'ailleurs, que les autres mères sont ainsi : elles n'attendent pas que l'enfant soit là pour l'aimer, et, vraiment, moi, le mien...

L'ÉMBRASSADE

M. Bernardin, cinquante ans, décoré, est un architecte de valeur qui a, d'ailleurs, assez la physionomie d'un artiste, — avec sa figure longue à barbiche et sa vareuse couleur tabac. Il a consenti à ce que sa femme devînt la marraine d'un soldat sans famille. A quarante-deux ans, elle offre encore la beauté d'une sainte de Léonard de Vinci : une figure d'un ovale très pur, aux traits unis, et comme éclairée de douceur pensive. Sa mise, presque trop modeste, a cette simplicité droite qui convient à la statuaire.

Et voici Armand, le filleul, en permission. Avant la guerre, il était instituteur en Seine-et-Oise, et, avec sa frimousse drôle de gamin de vingt ans, on dirait qu'il se paie un peu la tête de ces bons bourgeois qui s'appliquent de leur mieux à tenir conversation avec lui.

— En somme, dit M. Bernardin, comme enfant assisté, vous avez eu de la chance.

— Oui, mes parents nourriciers ont reçu, par l'entremise de l'administration, des subsides anonymes destinés aux frais de mon instruction.

— Aujourd'hui, observe M. Bernardin, l'Assistance permet aux mères de retrouver leurs fils abandonnés, pourvu qu'ils soient soldats, bien entendu.

— J'ai même lu des histoires là-dessus, répond Armand, l'air amusé.

— Moi aussi, fait Mme Bernardin, d'un ton désapprobateur. Toujours, la mère repentie est richement mariée ou richement entretenue, et toujours son fils, pourtant très misérable, la répudie avec de grands mots justiciers; il refuse même noblement l'argent qu'elle lui offre, et avec quoi, pourtant, il pourrait faire tant de bien à ses camarades malheureux.

Armand éclate de rire :

— Comme on voit que la littérature, même généreuse et sociale, est faite par des bourgeois, — et pour des bourgeois!...

M. Bernardin rit aussi, puis reprend sérieusement :

— Avouons que, pour abandonner son enfant, il faut à une mère une bien grande insensibilité.

— Ou un bien grand courage, dit Mme Bernardin, avec vivacité. Je sais une histoire, véridique, celle-là : deux amies d'atelier, pareillement séduites et trompées, échouent ensemble à la Maternité. Une fois rétablies, elles veulent élever leur enfant elles-mêmes, malgré les difficultés de l'existence. Au bout de trois mois, l'une des deux ouvrières voit son enfant mourir, faute de soins suffisants. L'autre est prise d'épouvante : le sien, chétif et malingre, ne vivra pas non plus, si, par un criminel égoïsme, elle s'obstine à le garder. Et vraiment, c'est pour le sauver, c'est par une résolution affectueuse et désespérée qu'elle l'a donné à l'Assistance publique... Or, il a vécu ; serait-ce bien qu'il vînt prononcer condamnation de la malheureuse femme ?

Le petit filleul aiguise ses yeux malins :

— Non... Et pourtant, s'il se montrait stupide et injuste, ce serait, en définitive, par la faute de son éducation inférieure, éducation reçue du fait de l'abandon...

— Parfaitement ! s'écrie M. Bernardin. La

mère renonciatrice est mal fondée à se plaindre que son enfant, devenu homme, ait un cœur sans noblesse, c'est comme si elle s'étonnait de ne pas le retrouver millionnaire...

*
* *

Une idée drôle vient à M. Bernardin, au cours d'une promenade avec le jeune Armand :

— Grâce à un fonctionnaire de l'Assistance publique que je connais, nous pouvons avoir communication de votre dossier.

Au bout d'une heure, quand les deux curieux sortent des bureaux, M. Bernardin est livide, et Armand paraît tout inquiet. Le dossier d'enfant assisté a révélé le nom de fille de la mère et aussi son nom de femme acquis ultérieurement : Mme Bernardin.

— Asseyons-nous à cette terrasse de café, dit M. Bernardin, après quelques tournaillements de voyageur égaré. Et très vite, il reprend son air de sérénité.

« Mon ami, il faut vous mettre à aimer votre mère, comme moi je vais continuer à aimer ma chère femme. C'est elle-même, la

pauvre ouvrière qui a préféré confier son enfant à l'administration, plutôt que de le voir mourir, et les subsides anonymes envoyés pour votre instruction représentent les économies qu'elle faisait, depuis son mariage, en se refusant toute espèce de coquetterie.

« Quant à moi, loin d'avoir à lui reprocher aucune tromperie, je dois maintenant admirer sa tragique loyauté.

« Quand j'ai recherché Angèle en mariage, elle m'a prévenu très franchement : « Vous savez, je ne suis plus une innocente. » A quoi j'ai répondu :

— Et si j'épousais une veuve ou une divorcée ?

« Puis j'ai ajouté, notez bien :

« — Je suis un égoïste jaloux, j'ai besoin d'être seul soigné, d'être seul aimé, à l'exclusion de tout autre vivant. Aussi ai-je la clairvoyance infaillible des avares : je laisse à d'autres le préjugé de la virginité, laquelle ne garantit aucune qualité morale, et je suis bien plus sûr de vous que d'une innocente. Vous avez été éprouvée, vous ne faillirez plus.

« En effet, Angèle a été une épouse dévouée, aimante, irréprochable jusqu'au tragique... Voici comment...

« Par le fait du mariage, elle avait admis mon intraitable jalousie ; elle ne pouvait donc pas, honnêtement, me parler « d'un autre vivant ». Tout ce qu'elle pouvait faire, — et qu'elle a fait pendant près de vingt ans, — c'était d'épier un changement de mon « moi », un relâchement de mon égoïsme qui lui aurait permis d'exhaler cette avide parole : « J'ai un enfant que je voudrais aimer. »

« Je m'explique maintenant certains de ses regards qui étaient comme d'anxieuses prières et lui donnaient une étrange beauté : la beauté du martyre, parbleu !

« Mais, raison de plus, de plus en plus amoureux, je n'ai pas changé... Alors, puisqu'elle avait promis d'être toute à moi, elle a étouffé la voix de son cœur maternel.

« Il a fallu la guerre, — le sacrifice de tous, — pour que moi aussi je devinsse capable de quelque sacrifice, et que je lui permisse d'avoir un filleul.

« Voilà toute l'histoire. Et alors, nous, — aujourd'hui, où vous vous en retournez sur le front, le mieux est de taire notre découverte.

« Certes, mon pauvre petit, il y a là une bien cruelle situation : vous vous en irez sans

l'inappréciable douceur de pouvoir dire « au revoir maman », et elle, pauvre femme, après vingt ans d'attente, elle vous regardera partir, — partir à la guerre, ô mon Dieu! — sans pouvoir dire : au revoir, mon enfant.

« Mais, est-il une autre possibilité?

« Ne serait-ce pas tuer la malheureuse, en quelque sorte, que d'annoncer : « Nous sommes renseignés... » Il semble que toute parole serait odieuse; toutes les précautions ne serviraient qu'à aggraver l'aspect des choses... Voyez-vous ce rouge à son front?... Voyez-vous cette pâleur à ses joues?

« Est-il une attitude possible? Quels gestes ferions-nous?... Comment nous regarder?

« En un mot, comment éviter cet instant de gêne affreuse, de honte insoutenable, dont l'impression ne s'efface plus, dont le souvenir gâte à jamais l'existence entière, tel un cauchemar qui revient sans cesse?

« Non! décidément, nous devons garder notre secret. »



A la maison, l'heure du départ.

Quel visage émouvant de forçate héroïque montre Mme Bernardin! Elle ressent, — comme il y a vingt ans, — l'épouvante de la mort pour son enfant, et pourtant elle sourit :

— Bonne chance, petit filleul, soyez bien brave!...

Elle retarde l'arrachement par de nouvelles phrases qui arrivent continuellement :

— Vous continuerez à m'écrire souvent?...

— Oui, marraine.

Le petit Armand sourit aussi, avec un air de pensive résignation.

Mais, on a beau défaire, vérifier, refaire les paquets, on a beau réfléchir successivement à un tas de choses oubliées, il arrive que toutes les paroles ont été dites, et qu'à force de piétiner, l'on est dans l'antichambre, près de la porte.

— Au revoir, mon filleul.

— Au revoir, ma marraine.

Ils se tendent la main seulement, ils n'osent pas s'embrasser, M. Bernardin n'est-il pas là, qui lui aussi prend part aux adieux!

Mais justement, voilà que, pour lui, cela dépasse la misère supportable, de voir que ces deux pauvres êtres n'osent pas s'embrasser.

Il pourrait, tout bonnement, crier : « Embrassez-vous donc! » Mais quoi? Cela signifierait : embrassez-vous, marraine et filleul... Piètre douceur... Non! Il faut quelque chose de mieux que de les pousser aux bras l'un de l'autre, il faut, pour le pauvre cœur maternel, quelque chose de meilleur encore que cet échange de baisers...

Avez-vous déjà vu le soleil illuminer brusquement un endroit sombre?

D'un élan, M. Bernardin attrape la main d'Armand, il le regarde dans les yeux, il lui communique son fluide palpitant, il le tire par le bras, et les deux hommes s'étreignent dans une embrassade violente, prolongée, appuyée, la figure en larmes.

Ils soulagent par là toute leur affection pour elle, et ils expriment à son adresse les plus tendres aveux : nous savons la vérité, mais regarde comme nous bannissons toute arrière-pensée! Regarde : nous t'aimons telle que tu es, telle que tu as toujours été, et ton fils t'aime d'être une bonne épouse, et ton mari t'aime d'être une bonne mère, regarde comme nous t'embrasserons!...

Oui, tout cela, ils l'expriment dans leur

longue étreinte, car l'ancien égoïste serrant sur son cœur le cher petit soldat prêt à s'en aller, exhale vers sa femme le plus généreux cri imaginable :

— Mais viens donc!... viens donc, *maman!*

LES ÉPROUVÉS

Angèle travaillait dans un atelier de brocheuses, et, — en fille avisée qui avait vu naître une ribambelle de gosses, — frères, sœurs, cousins, cousines, — elle envoyait promener les galants trop enclins aux démonstrations positives.

Mais, dit-on, il n'y a pas de sagesse qui tienne contre les pièges de la toute-puissante nature. Au détour de la vingtième année, elle avait fait la bêtise, — comme tant d'autres, — persuadée que *lui*, c'était un garçon sérieux et qu'il ne renierait pas ses belles promesses.

Lui, — pareil à tant d'autres, — il l'avait abandonnée quand il s'était aperçu des premiers symptômes de la maternité.

Angèle avait bravement entrepris d'élever

son enfant, — et Tintin était déjà gaillard pour ses trois ans, — quand, ma foi, un dimanche d'été, aux Buttes-Chaumont, elle échangea quelques paroles faciles avec un nouveau locataire de sa maison, soi-disant venu par hasard s'asseoir sur un banc auprès d'elle.

Dame! elle était vraiment attrayante : vingt-quatre ans, — une blonde au teint rosé, bien faite, ni trop grande ni trop petite, — le minois chiffonné de la Parisienne du faubourg, espiègle et gentille, — avec, dans la physionomie, le réfléchi, le volontaire de la race travailleuse.

Le voisin, Etienne, avait la trentaine ; un brun de l'Ile-de-France, beau garçon, malgré des traits d'une expression un peu rude. Il avait fait son apprentissage de menuisier en province, mais il était à Paris, chez le même patron, depuis sa libération du service militaire.

On avait causé comme ça pendant un certain nombre de dimanches, les caractères s'accordaient, — mais, cette fois, Angèle n'avait rien voulu savoir avant que l'on ne fût passé à la mairie.

L'enfant? Etienne le trouvait tout plein mi-

gnon, et il l'avait légitimé de son plein gré.

Or, un conflit douloureux ne tarda pas à troubler le bonheur du nouveau ménage; cette sorte d'âpreté inscrite sur le visage d'Etienne avait nom : jalousie. Angèle, disait-il, s'occupait trop de Tintin, elle le gâtait outre mesure, elle encourageait ses défauts.

Si dignes d'intérêt que soient les pauvres femmes du peuple, — elles n'ont pas toutes les vertus. Angèle, tenaillée par une déchirante lutte de sentiments, avait été, en définitive, plus amoureuse que mère ; elle avait mal défendu Tintin, à qui le jaloux se mettait à administrer des « corrections », — tandis que ses caresses, à elle, se faisaient plus rares.

Tintin se rendait compte que le papa tard venu lui avait pris l'affection de sa mère, il souffrait dans son cœur de cette inique éviction, et les taloches souvent injustes ajoutaient encore à sa misère d'enfant triste.

* * *

Vint la mobilisation.

Tintin avait alors huit ans et ressemblait beaucoup, de visage, à sa mère : un blond à la peau fraîche, aux traits assez fins, l'air gamin

de Paris, — mais le front pensif, et au moindre signe, les yeux sombres, la bouche amère.

Angèle, toute en larmes, s'étonna de son insensibilité le jour du départ d'Etienne :

— Ça ne te fait rien que papa est parti ? parti à la guerre, pensè donc!... et pour longtemps, longtemps...

Tintin eut un haussement d'épaules, — sa rancune invoquait une justification irréfutable :

— I't'empèchait de m'embrasser, — i'n'm'aimait pas, — i'm'battait...

* * *

Bien entendu, Angèle, sans mari, eut un regain de tendresse maternelle, — son angoisse même la rendait parfois frénétiquement caressante.

Il ne lui apparut pas qu'elle donnait ainsi raison aux ressentiments de l'enfant, et qu'elle pouvait même le pousser à souhaiter que l'absent ne revînt pas.

A la vérité, Etienne vint en permission sans qu'il y eût aucun réveil apparent du conflit de jalousie.

Tintin eut soin de lui laisser la place, en quelque sorte ; il était à l'école toute la journée

et, le soir, il s'attardait le plus possible à jouer dans la rue.

Du reste, pendant les quatre jours si vite passés, — il ne s'agissait guère de Tintin, pour le soldat qui retrouvait sa femme et tout le nombreux voisinage après dix mois d'éloignement.

*
* *

Quelques mois encore.

Angèle apprend que son Etienne est blessé gravement, très gravement, — sa vie est en danger. Quelle affreuse anxiété! Imaginez donc : elle est enceinte, selon leur vœu commun et il se promettait tant de joie de trouver la famille augmentée, à son retour.

Enfin, les nouvelles sont meilleures : il est sauvé. Ah! la douce émotion... Mais quoi! Sa blessure a causé une mutilation si cruelle qu'il va être réformé... Ah! mon Dieu! Il est infirme!... Comment? Bras? Jambe?... Non : il est aveugle!

C'est l'après-midi. Angèle vient de recevoir l'atroce révélation. Elle est anéantie, — elle reste comme hébétée à contempler, au travers de ses larmes, l'humble décor du bonheur à

jamais détruit : « le ménage » acheté à force d'économies, la salle à manger en imitation d'acajou, dont il était si fier, — et toutes les pauvres choses que ses yeux ne verront jamais plus.

Mais voilà que Tintin rentre de l'école, et elle pousse un grand cri d'effroi. Oui! elle qui croyait avoir touché le fond de l'horreur, — voilà qu'elle aperçoit encore une aggravation possible de l'impitoyable fatalité :

— Est-ce que Tintin ne va pas vouloir se venger de l'homme qui l'empêchait d'être caressé, qui parfois le battait, — maintenant que le père fouettard est plus faible, plus sans défense, qu'un tout petit enfant?

Tintin a dix ans, — ses qualités s'affirment de plus en plus : la réflexion, la volonté. (Mais, dans l'occurrence, n'y a-t-il pas là, précisément, motif aux pires inquiétudes?)

A peine entré, la mine studieuse, il tire ses cahiers de sa gibecière et les étale sur la table.

La femme tragique s'assied à côté de lui, et elle annonce l'accablante nouvelle.

— Ah! fait Tintin.

Et la misérable ne sait pas si c'est la compas-

sion ou si c'est « le mauvais souvenir » qui contracte si violemment son visage.

Alors, penchée, perdue de douleur, elle se met à plaider devant son juge énigmatique ; elle explique — dans la mesure où c'est possible, — l'égoïsme jaloux de l'homme, l'esclavage de la femme, et surtout elle a soin de prendre les torts anciens à son compte :

— Avant de se marier, papa n'avait pas été heureux, il s'est donc mis à m'aimer beaucoup, beaucoup... Alors, tu comprends, on ne voudrait pas partager son bonheur... mais il n'était pas méchant... C'est moi qui ne lui ai pas assez décrit ton caractère... C'est moi qui n'ai pas été une bonne mère... Mais enfin, papa a été bien brave, il s'est conduit comme un héros... il a déjà bien souffert et il faut se rendre compte de l'avenir épouvantable qui lui est réservé... Tu te représentes : la nuit éternellement ! Et puis... (*avec précaution*) avoir tout le temps besoin d'aide... tout le temps peur... ne pas pouvoir se servir, ne pas pouvoir se défendre... Et, quand on est malheureux comme ça, — ce n'est pas assez que l'on ne vous fasse pas de mal, ni même que l'on vous aide un peu... (*encore avec hésitation*) on a besoin de

sentir que personne ne vous en veut... que personne n'est sévère, rancunier... mais qu'au contraire chacun a pour vous de bons sentiments... Voilà, mon enfant, je te demande de penser à cela avec ton bon cœur... d'autant plus que... encore une chose... dans quelque temps, tu auras sans doute un petit frère...

Angèle se tait, haletante, à bout de prière.

Tintin qui a écouté, les deux coudes sur la table, la tête basse, relève alors son front ; sa voix est toute simple, toute posée :

— Pourquoi que tu me dis tout ça, maman? Ce n'était pas la peine... je savais bien... puisque nous faisons la guerre pour que ce soit partout la justice, la bonté... Alors il n'y a plus rien de pareil à avant la guerre... tout le mal est effacé... Alors papa, c'est tout à fait mon papa maintenant... je lui donnerai le bras bien gentiment pour sortir... je lui raconterai un tas d'affaires pour empêcher qu'il s'ennuie... et je saurai bien aussi le caresser, l'embrasser quand il faudra...

Ah ! quel soulagement ! Angèle trouve presque la force de sourire, au milieu de ses larmes adoucies.

Mais, attends donc, — éternelle suppliciée, — le jugement n'est pas fini.

Le cher Tintin se met à songer, il s'attendrit délicieusement, — sa mince figure qui a pâti, — çà et là anguleuse, tourmentée, s'anime d'une ineffable, d'une impitoyable bonté :

— Un petit frère!... Ah! tu verras comme je l'aimerai bien... Pour sûr! on l'aimera bien celui-là!... La guerre, on l'a faite aussi pour lui... pour que les enfants de maintenant soient plus heureux que nous n'avons été, nous autres...

LE MÉCONNU

— M. Ruban, c'est moi, monsieur... Ah! vous êtes le militaire à qui ma femme écrit, en qualité de marraine, très bien, asseyez vous donc... Mais vous n'aviez pas prévenu de votre arrivée!... Et, justement, ma femme est absente.

Hein! ma figure doit montrer que j'étais en train de pleurer quand vous avez sonné? Alors, autant vous le dire tout de suite : ma femme n'est pas rentrée depuis hier et je ne sais pas où elle est.

Oh! non, je ne crois pas à un accident! Sans ça, vous ne m'auriez pas trouvé là... j'ai des motifs de penser qu'elle est allée s'engager comme infirmière.

Depuis le début de la guerre, son idée fixe était de remplir un rôle utile, qui se rapportât directement à l'action combattante.

Or, avant-hier, une de ses amies lui a parlé de certains hôpitaux réservés aux malades militaires, principalement aux fiévreux, et pour lesquels on avait moins d'infirmières bénévoles que pour les hôpitaux de blessés. Aussitôt, ma Thérèse a crié qu'elle aimerait mieux être à soigner les typhiques, les cholériques, les diphtériques, que de croupir ici, « où on n'avait pas l'air de se douter que c'était la guerre ».

Pourquoi est-elle partie sans rien me dire, alors que je n'ai jamais fait opposition à aucune de ses volontés? Ah! monsieur, l'angoisse patriotique a mis le comble à sa nervosité, qui était déjà excessive.

Autrefois, mon Dieu, je savais bien que ma femme m'aimait modérément et que je l'agaçais par ma façon « raisonnable » de comprendre la vie. Mais enfin, elle se contenait, ses manifestations se bornaient à des haussements d'épaules, des moues dédaigneuses. Tandis que, le fléau déchaîné, elle n'a plus été maîtresse de ses nerfs : il lui arrivait de me chercher querelle, de m'injurier à propos de tout et de rien...

Tenez, voilà son portrait... Je vous crois,

qu'elle a une physionomie charmante! Et ce pastel est loin de rendre son teint nacré de blonde, le rêve de ses yeux bleus et cette bonté intelligente visible à l'arrondi de son nez et de son menton...

Hélas! il y a une grande différence d'âge entre nous; elle a trente-trois ans, et moi j'en ai quarante-huit. Vrai? vous m'auriez cru plus jeune! Certes, je suis solide et, — pour un brun, — mes cheveux et ma moustache tardent à grisonner, mais... Parlez donc sans vous gêner... Ah! selon vous, « ma figure unie, comme patinée, exprime la droiture et l'assiduité; j'ai, à l'égal de certains héros, un front et un regard stoïques... » Arrêtez! pardon! et vous-même? J'oublie de m'informer...

Donc, vous teniez votre rang dans la société, c'est l'envahissement qui vous a privé de toutes relations... Entre parenthèses, pendant votre séjour à Paris, nous dînerons ensemble, et du moment que ma femme est votre marraine, tout ce qui est ici vous appartient... mes vêtements de dessous, comme taille, vous iront très bien... Et dites-moi un peu... Ah! vous préférez que je continue à parler d'elle...

Nous sommes mariés depuis dix ans. Je suis

resté vieux garçon jusqu'aux environs de la quarantaine, faute d'idées bien arrêtées sur un parti à ma convenance. Puis, un beau jour, (j'appartiens à l'administration), de jeunes collègues, devant moi, se sont mis à parler femmes, argent, mariage, en véritables maquignons : ils vouaient cyniquement au célibat, — et même au pire destin, — les filles sans dot, — quels que fussent leurs mérites. J'ai décidé aussitôt de prendre une femme sans dot.

Et voilà. Thérèse, après m'avoir accepté très gentiment, a été déçue; elle se représentait que, dans la vie publique, un employé avait plus de relief, plus d'influence, plus de part au mouvement.

Pendant les premiers temps de notre mariage, à chaque instant, elle me racontait avec passion l'imprévu de ses sorties : « J'ai vu une pauvre femme, j'ai rencontré de pauvres enfants, — mes informations vont me permettre de faire telle ou telle chose... Et toi? » Visiblement, elle s'étonnait que, tous les soirs, en rentrant du bureau, je n'eusse pas, moi aussi, à narrer des aventures où ma charité jouât un rôle émouvant. Que voulez-vous? mes aumônes assez fréquentes ont toujours été glissées avec

pudeur, avec une discrétion respectueuse de l'infortune, — sans histoires.

Thérèse a fini par se résigner et ne plus rien attendre de moi, — comme un maître laisse de côté un écolier médiocre et ne daigne même plus le réprimander.

Une fois, seulement, elle a éclaté. Par le plus grand des hasards, j'avais pu lire la note de fin d'année inscrite sur ma fiche par mon chef de bureau, et cette note me paraissait équitable, dans sa brièveté : « M. Ruban est un laborieux », pas autre chose.

— Comment! s'est écriée Thérèse, tu ne sens pas l'espèce de mépris contenu dans cette appréciation laconique? Tu ne comprends pas qu'on te dénie toute valeur personnelle, toute capacité d'initiative? Après vingt ans de services, on trouve tout ça à dire de toi : « M. Ruban est un laborieux... »

Voilà, monsieur, à quel point sa nervosité maladive la tracassait!

Et alors, depuis la guerre, elle me reprochait en termes violents, de ne pas prendre ma part de la calamité générale, de ne pas « payer de ma personne ».

Mes raisonnables explications ne la calmaient pas :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus que d'aller au bureau, de sept heures du matin à sept heures du soir? J'accomplis double besogne, — la mienne et celle d'un collègue mobilisé. Je donne tout mon temps, sans rémunération supplémentaire, — par conscience...

J'ai même, grâce à mon ascendant de commis principal, décidé plusieurs autres employés à m'imiter. Notre chef, — celui à qui Thérèse en voulait tant, — voit en effet les choses et les gens d'un peu loin. Il avait eu une parole inconsidérée : « Vous ne pourriez pas, messieurs, faire tel travail en plus de votre service ordinaire? » Il s'agissait d'un travail si considérable, que cette question prouvait une ignorance complète de nos attributions déjà très lourdes. Là-dessus, mes collègues de s'écrier : « Puisque c'est ça, nous en prendrons à notre aise! Nous voulons bien trimer dur, mais au moins qu'on le sache! » Le nuage s'est vite dissipé, — à ma voix, chacun a reconnu que le devoir était un stimulant suffisant et que l'effort ignoré honorait le fonctionnaire...

Ah! mais, ah! mais, — on a sonné!

Thérèse!... Ah! mon Dieu!... te voici... Non, non! je ne dis rien, — je dis : te voici...

Monsieur?... J'allais te le présenter, — monsieur est ton parrain, — non, ton filleul... Il vient d'arriver... Bien sûr, je l'ai invité à dîner, j'ai mis la maison à sa disposition...

Tu m'examines : « Est-ce que je ne me suis pas couché? J'ai donc oublié de changer de col? » Écoute, je t'expliquerai... Mais, voyons, c'est toi qui as l'air fatigué...

Ah! tu as obtenu place dans une ambulance, à Paris, — et tu as accepté tout de suite de passer la nuit. Désormais tu ne seras de veillée qu'une fois par semaine.

Et alors, pour parvenir à tes fins, hier matin, tu as dû t'adresser à diverses administrations, — ton opinion sur la bureaucratie s'en est trouvée complètement modifiée.

Tu t'es rendu compte qu'il fallait des employés pour assurer le fonctionnement indispensable des services publics, — tu as constaté que ces employés travaillaient énormément et que, du grade le plus humble au plus élevé, ils apportaient un véritable zèle patriotique à la bonne marche des affaires.

Tu as vu des bureaux qui étaient tristes, poussiéreux; tu as frémi à l'idée que des êtres faits pour l'air et la lumière passaient là-dedans la meilleure partie de leur existence...

Tiens! oui, c'est vrai, tu ne m'as jamais demandé comment était mon bureau... Justement, il est en contre-bas, sur une cour obscure; il y faut l'électricité toute la journée, même en été... Les fenêtres n'ont vue que sur la grisaille des murs. Le décor? des cartonniers, des registres, — il n'a pas changé depuis mes débuts, non plus que la nature du travail... Hé oui! éternellement recommencer les mêmes écritures, et j'y apporte la même attention, je dirai le même intérêt qu'au premier jour, — parce que « c'est utile ». Ce simple petit mot a suffi, vingt ans durant, à maintenir ferme et loyale mon assiduité...

Tu me regardes... est-ce que ma cravate est de travers?...

Et je te promets qu'actuellement, où tant de mes camarades sont dans les tranchées, il ne m'en coûte pas de demeurer quatre ou cinq heures de plus par jour courbé sur mes papiers...

Tu ris... Oh! ma bonne amie, ton rire... un peu nerveux, montre que tu es vraiment bien

fatiguée. Tu disais donc?... Ah! oui, en effet, tu as raison : ça doit être bien agréable, le soir, quand on sort du tombeau administratif, de trouver de l'affection et de l'amabilité à la maison... Oui, je... j'y ai parfois pensé, d'après certains collègues...

Mais voyons, tu me regardes, tu veux quelque chose?... Ce que j'ai raconté à monsieur? Hé bien, que je t'attendais, sans être fixé sur le moment où tu rentrerais...

Oh! je t'en prie, Thérèse, ne me demande pas de répéter exactement... tu sais bien que je ne peux pas mentir... Alors, ne me fais pas dire ce que je ne voudrais pas dire...

Tu exiges!... Eh bien, voilà : j'ai dit que tu ne m'aimais pas outre mesure et que tu avais des impatiences, des vivacités de langage; mais j'ai dit ça sans le croire, — façon de parler, — comme on annonce : « Je n'ai pas le sou », — ça ne signifie pas que réellement on ne possède pas un sou, mais que l'on n'est pas riche, riche, riche...

Mais voyons, Thérèse, pourquoi ces yeux brillants, comme si des larmes?... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver?...

En effet, d'ordinaire, c'est toujours moi qui

t'embrasse, — et j'avoue, — monsieur est témoin, qu'à ton entrée, je ne t'ai pas embrassée...

Et maintenant, oui, mon amie, oui, monsieur est témoin encore... Ah! mon Dieu! je pleure, j'ai peur!... Il ne t'est rien arrivé? Si! au secours! Tu sens le phénol! Bien vrai? c'est l'odeur de l'hôpital?... Dis-moi où tu as mal? Tu ne vas pas mourir?... C'est que tu m'as si bien embrassé, pour de vrai, comme une pauvre enfant qui a du chagrin...

C'est toi? C'est ta voix? J'ai bien entendu? « Oui, une pauvre enfant qui demande pardon d'avoir été si injuste... »

L'ÉCHANGE

Elles étaient deux sœurs : Clémentine et Marguerite. Clémentine, l'aînée, brune, avec un calme visage régulier, était d'un caractère dévoué ; elle rendait beaucoup de services à la maison, — il ne lui en coûtait pas de remplacer la bonne, au besoin, — bien qu'elle eût poussé ses études jusqu'au brevet supérieur. Aussi, atteignit-elle vingt-deux ans, sans que l'on eût pensé à lui trouver un mari.

Marguerite, à dix-huit ans, parée d'une opulente chevelure à reflets bronzés, offrait une jolie frimousse pleine de vivacité ; son égoïsme d'enfant gâtée et sa nonchalance au travail ne semblaient pas critiquables; l'on trouvait « qu'elle faisait honneur à la famille ».

M. Bertrand était sous-chef de bureau. A l'instigation de sa femme, il invita en soirée un

jeune rédacteur à qui devait échoir un gros héritage, et lorsque Clémentine eût consenti — oh ! très affectueusement, — à céder une partie de sa dot à sa sœur, « dans l'intérêt commun », le mariage de Marguerite fut décidé.

A la noce, Clémentine, demoiselle d'honneur, eut pour cavalier un garçon assez brillant d'esprit et qui devina que cette sacrifiée au cœur souffrant devait être facile à prendre. Il sut se faire écouter ; il y eut une idyllique correspondance, puis de romanesques rendez-vous ; bref, un jour vint où Clémentine dut quitter la maison paternelle pour cacher les signes d'une maternité coupable.

Quant à son enjôleur, il la quitta dès qu'elle fut pourvue d'un emploi commercial qui la mettait à l'abri du besoin.

Les parents s'étant retirés en province, Marguerite rechercha sa sœur et, par crainte d'autre mésaventure préjudiciable à la famille, lui offrit — d'accord avec son mari — une hospitalité indépendante sous le toit conjugal.

— L'enfant ? demanda-t-elle avec une contraction hostile du visage.

— Il est mort.

— Ah ! tant mieux !

Or, l'enfant vivait et Clémentine n'acceptait l'hospitalité offerte que pour augmenter ses moyens de le faire bien élever. Elle n'eut d'ailleurs aucune peine à cacher son secret, tellement sa sœur et son beau-frère, devenus riches et mondains, s'occupaient peu de son existence.

*
* *

La guerre.

Marguerite n'a pas d'enfant, donc, selon la mode et aussi par une véritable exigence de conscience, elle s'est fait la marraine d'un soldat dont les parents sont prisonniers dans un département envahi. Puis, un jour, elle et son mari découvrent que Clémentine s'intéresse aussi à un militaire, lequel n'est autre que son fils.

Stupeur ! Ils s'écoutent, se consultent intérieurement, et voilà que leurs sentiments sont tout attendris, tout portés à la générosité. Raymond est leur neveu, ils sont disposés à l'aimer comme tel ; ils revendiquent cette parenté. Pour obéir à la première poussée de leur émotion, ils font une scène à Clémentine :

« Tu nous as caché l'existence de ton fils,

comme si nous étions des imbéciles et des sans-cœur! Non?... Alors, selon un égoïsme féroce, cruel pour nous et pour Raymond lui-même, tu n'as pas voulu « partager »... Et maintenant, vas-tu nous permettre de connaître notre neveu? »

Clémentine ne rappelle pas à sa sœur le terrible « tant mieux! » de jadis, elle est trop heureuse que Raymond prenne place dans la famille. Justement, il va arriver en permission.

Le voici : un beau garçon et qui a beaucoup de chic. Élève de l'École centrale, il a été mobilisé comme sous-lieutenant du génie. Clémentine lui fait vite la leçon avant de le présenter : « Je ne puis avoir d'autres joies que les tiennes, accepte donc toutes les invitations, sans aucun souci de moi. »

En effet, tout de suite on décide que Raymond doit surtout sortir avec son oncle; ce serait ridicule que sa mère entreprît de le promener dans Paris : où iraient-ils ensemble? elle n'a absolument aucune relation.

Clémentine, âgée de quarante-cinq ans, conserve, en dépit des élégances de sa toilette, une physionomie mélancolique, effacée, de

créature vouée à l'abnégation. Raymond, d'autre part, quel que soit son sentiment filial, n'est pas un saint : il trouve forcément que la société de son oncle et de sa tante est plus attrayante que celle de sa mère. Et, dès le lendemain de son arrivée, il appartient à ces aimables gens, du grand matin à l'heure du coucher ; sa mère ne le voit pas, autant dire.

*
* *

Or, Marguerite, toute aux nouvelles circonstances, a complètement oublié le petit soldat, son filleul. Et le voici également ; mais, quoiqu'il ait annoncé sa venue en permission, aucun ordre n'a été donné à la maison et personne n'est là pour le recevoir. Si : il y a Clémentine...

Un brave gars de vingt ans, à l'air éveillé, intelligent, presque « fin », — mais tout de même un ouvrier, un gamin du faubourg, — le filleul. Il s'appelle Jean Terneuf. Là-bas, dans les tranchées, on l'appelle Terre-Neuve, à cause d'une espèce de vocation qu'il a pour aller, sous le déluge des projectiles, repêcher les camarades blessés.

Clémentine explique bonnement :

— Je ne suis pas votre marraine...

Lui, il la contemple, la mine gourmande, extasiée, et il a une réponse admirable, touchante et risible :

— Oh! ça ne fait rien!

Cela signifie : « Je me contenterai de vous; j'aspire à un accueil maternel, j'ai besoin de tendresse, de câlinerie, vous ferez parfaitement mon affaire, et je suis prêt à vous donner toute ma dévotion filiale. »

Mais Clémentine songe avec ravissement : il va bien falloir que ma sœur me rende Raymond.

Hélas! pas du tout. Le soir, Marguerite, en rentrant avec son chic neveu, regarde sans intérêt le petit soldat; puis, le plus naturellement du monde, elle propose :

— Alors, dis donc, Clémentine, ça ne te fait rien? Puisque nous nous occupons de Raymond, tu seras bien aimable, — en échange, — de te charger de ce jeune permissionnaire.

Clémentine a le cœur navré, pourtant elle consent de bonne grâce : elle sortira avec le filleul, comme elle aurait pu sortir avec son fils.



Il arrive une chose curieuse : le jeune Terneuf ne montre plus sa gourmandise caressante, maintenant que l'on a vraiment opéré la substitution de marraine, qu'il avait souhaitée d'un si beau cri : « Oh ! ça ne fait rien ! ». Il est même différent de ce qu'il prétendait être dans ses lettres : « Quand je viendrai en permission, il faudra m'excuser : je serai sans-gêne, effronté, — je ferai comme si j'étais votre fils, —je vous traiterai comme une seconde maman, une autre maman censément gagnée à la loterie, par une bien bien bonne chance ».

Sans doute que, devant la réalité trop raffinée, sa vraie nature inculte a pris le dessus. Le fait est que son expansion consiste uniquement en un bavardage anecdotique ou complaisant. Oh! il est bien gentil, on lui devine même toutes sortes de qualités morales, — mais il n'a pas le grand besoin d'affection maternelle qu'il annonçait. Au contraire, il semblerait plutôt éviter les épanchements, comme on évite la fausseté gênante de certaines manières cérémonieuses. Il se recule, il devient « en bois »,

au moment où il lui serait permis de s'approcher, d'être démonstratif.

Au bout de quatre jours, Clémentine reconduit le filleul à la gare. Sur le point de lui dire adieu (bientôt, Raymond partira aussi), elle a une façon attirante, quémandeuse de le regarder, une façon de pauvre mère...

Puis, déçue de voir qu'elle n'inspire même pas de sentiment à ce sans-famille, les yeux mouillés, elle exhale un cri de reproche :

— Enfin, tout de même, vous allez bien m'embrasser une fois, avant de partir ?

Quelle subite transformation ! Voilà le prétendu insensible tout ému ; oh ! mais, haletant, frémissant :

— Oh ! pardonnez-moi, madame ! Ce n'est pas que je ne vous aime pas comme une maman... Oh ! si... En vous voyant, aussitôt, j'ai eu envie de votre bonne câlinerie... Mais ensuite, votre fils et l'autre dame sont venus... j'ai tout compris, tout senti... Oh ! ce n'est pas de votre faute !... Vous m'avez souri bien vite... tant que vous avez pu... quand vous m'avez accepté en échange : vous vouliez m'empêcher de deviner, et je n'ai jamais vu personne avoir

un si bon sourire... Seulement, voilà : toute votre bonté est entrée dans moi et m'a appris ce que je devais faire... Ah ! si je m'étais écouté !... Mais non, voyons ! Je ne pouvais pas me câliner comme votre fils... je ne pouvais pas vouloir l'échange pour de vrai... Ça vous aurait fait de la peine, — comme une maman qui donne à un autre enfant la part de son enfant privé de dessert, elle est plus punie que lui... Mais, ça n'empêche pas que je vous remercie bien, que je vous suis bien reconnaissant... »

Et le brave garçon inculte, sans éducation, a tout à coup une figure hagarde, les yeux éperdus, — il ne supporterait pas que la dame eût du chagrin, il donnerait tout plutôt que de la voir pleurer, — il sanglote en suppliant :

— Mais je vous promets qu'ils vous aiment bien tous... votre fils vous aime bien... je vous promets !... je vous promets !

BONNES NATURES

Élise et François avaient quitté leurs parents, tout juste pour se marier, au commencement de 1914. Jeunes d'années, — vingt-deux et vingt-six ans, — et plus jeunes encore de caractère, ils continuaient chez eux leur doux égoïsme d'enfants gâtés : rien n'existait en dehors de leur tendresse réciproque.

Comme ils étaient toujours contents l'un de l'autre, et comme ils étaient vraiment de conscience pure, ils avaient pour manière habituelle de se regarder les yeux dans les yeux, et d'émettre en paroles spontanées tout ce qui leur passait par l'esprit.

La guerre. François avait un défaut physique assez bien dissimulé par l'orthopédie, mais inacceptable au point de vue militaire : une jambe plus courte que l'autre; il était donc

réformé et restait à son poste administratif.

Bien entendu, les deux époux ne se réjouirent pas de leur situation exceptionnelle, au milieu du tourment général ; ils constatèrent simplement ce fait indépendant de leur volonté : que rien n'était changé dans leur existence. Rien... et pourtant, bientôt, c'est curieux, ils perçurent que leur bonheur s'en allait... Certes, une convenable gravité remplaçait leur puérile animation ; mais il s'agissait d'autre chose : un nuage, une ombre se glissait dans leur chère intimité... Ils n'étaient plus l'un à l'autre comme avant ; une gêne, une proportion d'inconnu les séparait. Oui, une ignorance l'un de l'autre, eût-on dit, faisait qu'ils ne pouvaient plus se lire ouvertement dans le cœur, dans les yeux.

Voilà même que chacun porte au fond de soi un secret mécontentement! Sans doute la guerre créait à ces bons Français une sensibilité nouvelle, une sensibilité d'écorchés, et par suite, ils trouvaient à se critiquer pour des vétilles ; bien! soit! Mais pourquoi se taire? Pourquoi cette désunion, cette disparition de confiance? Car tel était le phénomène : impossibilité absolue pour chacun d'exprimer ses griefs.

Par exemple, Élise trouvait maintenant que son mari était trop rempli de son bureau, trop « rond-de-cuir ». C'était en elle un afflux incessant d'observations désapprobatrices; et plus elle blâmait, plus elle devenait renfermée, par une invincible rétraction d'amour-propre.

François découvrait qu'Élise avait le tort de lire trop de littérature; il la sentait obsédée d'idées qu'elle ne formulait pas, — des idées saugrenues probablement, — et lui-même se gardait de formuler aucun de ces reproches intérieurs.

Ils en arrivèrent à ne plus échanger que de vagues paroles, accompagnées de regards instables; puis ils s'aigrirent l'un contre l'autre, faute de savoir à quoi s'en prendre de leur malaise grandissant.

Finalement, il apparut que le moindre événement insolite rendrait la vie en commun intolérable. Cet événement se produisit.

*
* *

Hier soir, en rentrant du bureau, François trouve sa femme occupée à se confectionner un chapeau noir. Crispation : elle est blonde, le

noir lui va bien; mais il est inconvenant de prolonger par coquetterie le deuil, régulièrement limité, d'un parent éloigné. Et puis, quelle invention agaçante : ne campe-t-elle pas, sur ce chapeau, un bibelot d'étagère, un coq en perles de jais mat, fabriqué par une vieille cousine baroque !

Élise, comme si elle devinait ces réflexions et voulait y contredire, coiffe son poing du chapeau, qu'elle lève en l'air et fait miroiter d'un air triomphal : charmant ! délicieux !...

Le lendemain, François écoute distraitement son sous-chef raconter qu'après déjeuner il a dû se rendre à la Recette centrale des finances pour affaire de service :

— Ah ! messieurs, quel dommage que nous ne soyions jamais dehors entre trois et quatre, c'est l'heure des jolies femmes !... Surtout dans le quartier de la place Vendôme, d'ou je viens... Oh ! tenez, j'en ai remarqué une, gracieuse, distinguée, qui arborait sur son chapeau un coq de perles placé en cocarde ; c'était très gaulois, très crâne, ça chantait victoire !...

Ces paroles secouent d'un terrible tressaillement l'auditeur distrait. « Élise dans le quartier de la place Vendôme !... Pourquoi ? Com-

ment?... Le ménage n'y connaît personne... Gracieuse... distinguée... C'est vrai!... C'est même émotionnant, comme une chose oubliée qui réapparaît tout à coup éclatante... Mais quelle anxiété! Mon Dieu! est-il possible qu'un homme puisse éprouver un tel serrement de cœur!... »

La journée finie, François doit faire appel à toute sa volonté pour s'empêcher de courir dans la rue; puis, au bas de son escalier, il n'ose plus monter : « Si elle n'était pas là!... »

Élise est installée devant sa broderie, dans le salon, près de la fenêtre; elle a l'air très absorbé, — l'air trop absorbé, vu la futilité de son travail, pense François, — et il attend vainement une autre parole que le bonsoir d'usage.

Or, jusqu'à présent, si brièvement que ce soit, Élise a toujours daigné lui faire part de ses sorties, ceci d'ailleurs sur un ton dégagé, pour affirmer son indépendance : « Je suis allé voir maman... « ou bien : « J'ai rendu la visite à Mme Fortin... » Ce soir, silence; par conséquent, c'est comme si elle prétendait n'être pas sortie... Il tournaille, haletant, le visage décomposé...

Élise, de son côté, trouve motif à s'indigner : d'habitude François ajoute au moins une banalité à son bonsoir : « Il fait lourd... le temps va changer... » ou bien : « Le vent est au nord... le changement de lune... » Ce soir, il ne daigne pas... Bon ! elle non plus !... Elle s'obstine à ne pas lever le nez de sa broderie.

Mais alors, c'est fini, ça ne peut pas durer plus longtemps... Ils ne pourront pas, tout à l'heure, dîner en tête-à-tête... il y a des choses matériellement impossibles.

Élise, dont les mains tremblantes ne font plus qu'un semblant de travail, prend sa résolution : « Pendant qu'il va se déshabiller, j'ouvrirai la porte sans bruit et je m'enfuirai chez mes parents; il n'y a plus moyen de vivre avec cet homme... »

François, debout, tapote le marbre de la cheminée : « Je ne me déshabille pas; la seule chose à faire est d'aller prendre conseil d'un ami sur la conduite à tenir avec cette femme... »

Quelques instants tragiques, abominables.

L'on sonne. C'est une dame en deuil, une visite pour Élise.

Celle-ci, après le geste de présentation : « Mon mari », est bien forcée de s'adresser à François :

— Madame est Julienne Isambert, une ancienne condisciple ; son mari a été tué sur le champ de bataille ; elle habitait Lille, elle est réfugiée à Paris avec ses deux petits enfants, et il faut qu'elle songe à l'avenir...

La jeune veuve, une blonde qui ressemble à Élise, tient à la main un grand carton :

— Je te rapporte ton chapeau et ton manteau qui m'ont permis de me présenter à l'administration de la place Vendôme... J'ai bon espoir... on est toujours mieux accueilli quand on n'a pas l'air indigent...

François bâille, hébété, puis ça sort comme malgré lui :

— Mais voyons ! si Madame te rend ce chapeau et ce manteau, comment fera-t-elle pour répondre à une convocation, prochaine sans doute ?... Il serait plus pratique d'acheter... Nous sommes en mesure de pourvoir au nécessaire...

Il regarde Élise, elle soutient son regard.

— C'est aussi mon avis... Nous pouvons très bien...

— D'abord, j'ai là sous la main, l'argent des vacances... puisque les congés sont supprimés.

— Oui... et je voudrais aussi garder les deux enfants de Julienne, dans la journée.

— Ça va de soi ! Il n'est que juste que ceux qui ne sont pas atteints directement par la guerre viennent en aide aux éprouvés...

Un phénomène immédiat, fantastique : les voici « comme avant » les yeux dans les yeux, parlant cœur à cœur, ayant en eux abondance de pensées communes... Oui, instantanément, la chose du monde la plus stupéfiante...

(Entre nous, la chose du monde la plus simple. Les chers époux, si jeunes de caractère, avaient eu l'étourderie de dire : la guerre ne change rien à notre existence; seulement, au fond d'eux, leur bonté, qui était vieille comme la race, ne s'était pas accommodée de ça. D'où ce quelque chose entre eux, dont ils ne se rendaient pas compte, qui les séparait, les rendait malheureux, et qui n'était autre que l'égoïsme à éliminer, l'égoïsme permis en temps ordinaire, mais non en temps de calamité...)

La jeune veuve s'en va nantie d'argent et tenue d'accepter maintes générosités pour l'avenir.

Derrière elle, Élise et François donnent cours à leur émotion ; ils ne discernent pas exactement ce qui leur arrive ; ils sont ébaubis, ils ne savent plus que s'embrasser, les larmes aux yeux : car enfin, c'est à pleurer tellement c'est bête ! Rendez-vous compte : ils se retrouvent... littéralement, ils se retrouvent comme des gens perdus se retrouvent ; mais alors, ils s'étaient donc perdus, ici, chez eux, dans la maison ?.,. Si vous connaissez quelque chose de plus idiot, dites-le...

Ils se tiennent aux épaules, ils se contemplent avec adoration, et soudain ils éclatent :

— Non ! implore Élise, laisse-moi sangloter. ça me fait du bien, c'est trop stupide... Pourvu que ça me passe, demain, quand j'irai chercher les enfants de Julienne...

— Moi, commence François avec énergie, demain je m'occuperai d'un mobilier... Cette femme bien élevée ne peut pas rester en meublé... Je suppose que je ne me mettrai pas à larmoyer comme un imbécile devant le catalogue... Non, laisse un peu... C'est une crise... une crise nerveuse de rire... Quand on pense que, depuis des semaines, nous étions là...

LA RETOUCHE

— Comment! toi!... toi aussi!...

Non, non! Je ne dis pas ça pour t'empêcher d'entrer... Je dis : « toi aussi! », avec stupéfaction et... envie de rire... parce que j'ai déjà lu des douzaines d'histoires de raccommodements conjugaux par suite de la guerre, — et que je ne prévoyais pas que toi-même, tu t'en mêlerais...

Bien sûr, des douzaines... Les conteurs ne pouvaient négliger ce riche filon : lui et elle ne s'aimaient plus (grand choix de motifs douloureux à l'étalage de la vie ordinaire); — grâce au bouleversement général qui change tout : les gens, les idées et les choses, — ils recommencent à s'adorer. Et, tu parles que les circonstances prêtent aux coups de théâtre : il est blessé, elle est infirmière...

Oui, toi, ce n'est pas par un jeu du hasard

que tu reviens au nid abandonné et je t'accorde que, malgré l'analogie de la donnée principale (la tendresse finie), l'aventure actuelle ne ressemble, au fond, à rien de ce que j'ai lu jusqu'à présent.

Tu me permettras de le déplorer...

Le conteur s'arrange, bien entendu, pour que les mobiles du raccommodement apparaissent émouvants et moraux. Et ma foi, si la vérité est quelque peu sacrifiée à « l'effet », il ne faut pas s'en plaindre : la littérature est l'interprétation en beauté, — plutôt que la reproduction servile, — du réel.

Donc, selon un indispensable arbitraire, — le mari et la femme ont de beaux rôles. L'homme, — si les torts étaient de son côté, est devenu un héros et ses sentiments privés s'élèvent maintenant à la hauteur de ses vertus guerrières. Si c'est la femme qui a été fautive, — le dévouement et le repentir en ont fait une sainte. Et, — comme couronnement, — la magnanimité du pardon appartient à celui des deux époux qui a injustement souffert.

Alors, la vois-tu la regrettable dissemblance?... Dans ton retour actuel, il n'y a aucun élément ni moral, ni émouvant.

Démonstration?...

Fils unique, mal élevé par des parents adulateurs, — au surplus beau garçon, artiste, distingué, — tu as fait un aimable égoïste, ne cherchant dans la vie que le plaisir, sans la contre-partie d'aucun devoir. Tu m'as épousée avec un certain enthousiasme, parce que, moi aussi, j'avais ma petite valeur et plastique et intellectuelle, — mais le temps a promptement changé tes satisfactions en habitudes, et tu n'as pas pu te retenir de t'envoler vers d'autres amours.

La guerre... Oui, je vois, tu as été un brave soldat, — comme les autres... Toi, un privilégié, tu t'es, ma parole, aussi bien conduit qu'un déshérité n'ayant jamais reçu que des rebuffades de la société marâtre.

Et te voici, — en posture de raccommodement, — tel un personnage de conte littéraire. Seulement, toi, tu n'as pas changé, — ah mais pas changé le moins du monde : dans les rapports civils, tu conserves ton même égoïsme, ta même indifférence au mal que tu peux causer à autrui... C'est un calcul à la fois de caprice et de pis aller qui t'a conduit ici.

Un peu de précision?

Tu es en permission pour quelques jours, et sans doute que ma rivale... ma remplaçante est absente de Paris. Tout de même, tu ne vas pas t'en retourner bredouille, — et tu n'as pas le temps de faire une conquête... Alors, obligé de rechercher une de tes « anciennes », — ma foi, il te prend un revenez-y : j'en vaux bien une autre, après tout... trente ans, toutes mes dents et (selon ta propre flatterie) l'encolure, le visage à la grecque d'un premier prix de tragédie... D'autre part, comme tu es simplement de passage, ça ne t'engage à rien cette amiable reprise de possession.

Où je vois tout ça?... Mais, mon cher, sur ton visage, dans ton attitude.

Sache que ton entrée en scène n'a vraiment rien eu de pathétique. Tout juste le bafouillage exigé par ton embarras... assez naturel... Et il n'apparaît pas que, de me retrouver après m'avoir égarée depuis trois ans, ça t'ait donné la grande émotion du cœur. Tu fais penser au fils de famille qui a quitté la maison paternelle sans donner d'adresse, et qui, un beau jour, risque une petite visite parce qu'il a besoin d'argent...

L'antithèse te ramène : après la bataille,

on a un appétit bien compréhensible de douceur féminine.

Et maintenant, tu ne contesteras plus, j'espère, que notre réconciliation de fortune, (c'est-à-dire occasionnelle), ferait une bien piètre histoire, — auprès des beaux récits de tendresse que j'ai lus depuis la guerre?

Mais ne te sauve pas si vite!... attends un peu... Mon Dieu que tu manques donc de psychologie... Voyons, je parle trop pour être intransigeante...

Eh bien, mon cher, somme toute, je ne suis pas forcée de valoir mieux que toi. Supposons que moi, de mon côté, la vie ascétique me soit à charge... Qu'est-ce que ça fait que je n'éprouve plus aucun sentiment pour toi, comme toi tu n'en éprouves plus aucun pour moi?... La question n'est pas là... il ne s'agit pas, entre nous, de sublimité poétique... Et puisque la nature n'a pas exempté la femme du tourment des bètes, — elle peut bien, à l'abri des autorisations légitimes, — se conduire en homme...

Alors, reste donc assis. Eulalie va préparer le dîner. Ce sera comme dans les derniers

temps où tu étais déjà si détaché de moi, — et où nous avions, le soir, des conversations de table d'hôte, si vagues, si peu amoureuses... Ça ne nous a pas empêché, jusqu'à ta désertion, d'observer les rites du bon ménage.

Évidemment, ma désinvolture n'embellit pas la situation, — et notre raccommodement ne fait toujours pas une belle histoire, ni édifiante, ni émouvante, dans le style de celles du moment... Mais bah! un vilain conte, — v'la-t-il pas une affaire!... Elle en voit bien d'autres, la littérature.

Mais quoi?... Qu'est-ce qui te prend? Tu ne ris plus, tu ne hausses plus les épaules?... Tu en fais une tête!... Ah non, dis?... Si nous n'avons que ça, au moins, soyons gais!

Hein? pas possible?... Qu'est-ce qui brouille maintenant tes yeux de don Juan?... Parce que je t'ai montré la médiocrité littéraire de notre nouvelle collaboration?... Je ne te croyais pas si plein de sollicitude pour la littérature!

Alors, c'est vrai ton gros chagrin?... Comédien, va!... Je suis dupe, mais ça m'est égal...

Allons, tiens, un conteur qui aurait un peu d'idée, ferait tout de même une machinette

passable avec les deux... indifférents que nous sommes...

La vérité, en ce qui me concerne, est que tu arrives mieux que je ne t'ai dit...

L'autre jour, j'ai contemplé d'un air de reproche ma blanchisseuse qui a déjà quatre enfants :

— Comment! madame Pommier, encore!...

Elle a eu un clignement malin et ravi :

— Puisqu'on nous promet qu'il n'y aura plus de guerre, c'est le moment d'avoir des enfants!

Et l'on comprenait : « Vite! dépêchons-nous! profitons de l'occasion! maintenant c'est vraiment tout plaisir! » Il y avait dans son accent quelque chose de... friand, qui m'a rendue comme envieuse et je me suis mise à songer que si j'étais mère, mon espèce de veuvage serait moins pénible...

Alors, tu devines? Nous allons retoucher le vilain conte : « ils ne s'aimaient plus; il semblait que ça allait n'être qu'une banale reprise d'habitude, — mais voilà qu'un rayon les illumine... ils pensent à la race, à l'avenir... »

Ah! tu te dérides, — ça te plaît ce rabibo-

chage?... Précisément tu pensais à l'avenir...

Non, non! je ne me moque pas, je t'écoute... Continue... Tu es dans la note...

Eh bien, c'est pas mal du tout, ton petit scenario! — Pourvu qu'on te fournisse un canevas, le développement t'arrive d'abondance... Tu devrais écrire... La littérature aura peut-être besoin de commis-rédacteurs après la guerre...

Sans rire, c'est très adroit cette cruelle franchise du début qui sert à rendre vraisemblable le couplet sentimental de la fin. « Il y a une dizaine de mois, tu es venu en permission et au lieu d'aller voir ta femme, tu es allé en voir une autre... Les camarades mariés qui, à la même époque, sont allés embrasser leur femme, sont pères aujourd'hui... Ça t'a donné à réfléchir... tu as regretté... tu as désiré... et quelque idéal aussi te poussant, il a fallu cette fois que tu retournes auprès de ta légitime... »

Eh bien alors, menteur, fourbe, cabotin, embrasse-moi donc!... Embrasse-moi, voyons, mon ami... mon mari... mon cher mari!... mon adoré chéri!...

Ah! la bonne heure! tu retrouves le sourire!

Persuade-toi qu'en effet, tu es régénéré,

ennobli de cœur, — et, fier de ton personnage, sois heureux sans arrière-pensée... Dis! ne fais plus jamais ces tristes yeux désespérés de tout à l'heure... Ne te préoccupe plus de la laideur morale...

Si ton personnage ne tient pas, — si tu t'en vas d'ici sans être repris d'honneur et d'affection, — si c'est plus fort que toi, la tromperie, l'inconstance, — eh bien, ça ne fait rien, mon ami, puisque moi, c'est vrai...

Tu comprends?... J'ai trop en moi le désir maternel, pour que l'exaucement faillisse à l'échéance... Alors, pas?... mon chéri, tu promets?... plus de tristesse, puisque la littérature sera sauve quand même...

TABLE DES MATIÈRES

Le Capitaine Dupont.

Les Ames tragiques.

Les Ingénus.

Fiancées.

Les Cœurs aimants.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 06 008 0